


GAUDEO

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.



de la Rue Sc

Penn achette des Sauvages le pays qu'il veut occuper

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME NEUVIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſements.

Fin de la Table du Tome neuvieme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes.



LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissements.

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple, créé par un pacte aussi étrange, auroit été en même-temps & le plus dénaturé, & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain, il eût été également à plaindre, & — I. Parallele d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

par les sentiments qu'il auroit inspirés, & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné, il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se seroit réjoui de ses malheurs; on se seroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se seroient réunies pour l'exterminer; mais le temps auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit suffi, pour l'anéantir & les venger, que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'Etat. Animés de l'esprit de leur institution, tous se seroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. Ç'auroit été la race engendrée des dents du dragon, que Cadmus sema sur la terre aussitôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un Empire fondé sur la vertu! L'agriculture, les arts, les sciences & le commerce, encouragés à l'ombre de la paix, en écarteroient l'oisiveté, l'ignorance & la misere. Le chef de l'Etat en protégeroit les différents ordres, & en seroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir, sans quelque dommage pour le corps entier, & il s'occuperoit du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des traités qu'elle dicteroit à la stabilité des loix qu'elle auroit simplifiées, à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les Puissances voisines, intéressées à la conservation de celle-ci, au moindre péril qui la menaceroit, s'armeroient pour sa défense. Mais au défaut de secours étrangers, elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barriere impénétrable d'un peuple riche & nombreux, pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux ſortes de gouvernement ſont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites, plus ou moins rapprochées de l'atroce ſublimité, plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant ſur le théâtre de l'univers, entraînées par une ambition dévorante, préſentent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres, plus ſages dans leurs conſtitutions, plus ſimples dans leurs mœurs, plus limitées dans leurs vues, enveloppées d'un bonheur ſecret, s'il eſt permis de parler ainſi, paroiſſent reſſembler davantage au ſecond. Entre ces derniers, on peut compter la Penſilvanie.

II. Principes des Anabaptiſtes.

Le Luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire, lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfants, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive égliſe : mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition

ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'Egliſe & de l'Etat, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon, c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptiſtes ſongerent à donner quelques fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération par un ſigne viſible qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole, mêlé d'intolérance & de douceur, l'égliſe Anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre égliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles : un chrétien n'en a pas beſoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre ; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ferments en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté

pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI; NON, NON.

Le baptême des enfants eſt une invention du diable & des Papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans ſon origine, le ſyſtême religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent: mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les ſauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes. Ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors même celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guere trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de ſerfs, les rendoit égaux aux Seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au Magiſtrat, réunit contre eux toutes

les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'Empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun Etat, elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

III. Origine & caractere des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un Roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession méchanique, & lui fit quitter son attelier. Pour se détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le temps même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des Prophetes & des Apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples, qui, par la bizarrerie de leurs idées sur des

objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans brode-ries, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bou-ton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours né-ceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hom-mes dont ils ſe diſtinguoient par des dehors mo-deſtes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſur-poient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part ni EXCELLENCE, ni EMINENCE; & ils avoient raiſon: mais ils ſe re-fuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle politeſſe; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, di-ſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les Rois, & ils juſtifioient cette li-cence par l'uſage de ceux même qui s'en offen-ſoient, & qui tutoyoient leurs ſaints & leur Dieu.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingula-rité de leurs manieres. Porter les armes leur pa-roiſſoit un crime: ſi c'étoit pour attaquer, on pé-choit contre l'humanité: ſi c'étoit pour ſe défendre,

on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'Etre ſaint, pour des miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie ; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible ; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Eſprit-Saint une illumination, un caractere bien ſupérieur au ſacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces freres en Dieu parloient en même-temps ; mais plus ſouvent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs.* C'étoit aſſez de ridiculiſer leur manie pour les en guérir à la longue : mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pour-

ſuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute eſpece. L'hôpital des foux, la priſon, le fouet, le pilori furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un des plus ardents perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive ; Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération. Mais on éluda ou l'on rejetta ſes invitations, & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

IV. Fondation de la Penſilvanie par Penn. Baſe de ſa légiſlation.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un Amiral de ce nom, aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du Protecteur & des deux Stuarts, qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n'avoit guere permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner au-lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine, qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en

faire l'aſyle des malheureux, & le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour ſon domaine, qui fut appellé dès-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dixme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoient à le ſuivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut ſignalée par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit ſur ſon établiſſement la ceſſion du Miniſtere Britannique, il réſolut d'acheter des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les ſauvages : mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin, il ajouta par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux ſauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon Empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il

fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des Etats & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si long-temps, en est descendue, & que le regne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est temps de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphere, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa maniere, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être

élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption, il falloit que les représentants dussent leur élévation à des suffrages secretement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 livres mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfants au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres, à la charge d'une rente perpétuelle d'un sol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous les citoyens qui, devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possedent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministere, d'exiger, d'accepter même aucun salaire pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher

de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procès naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la ſource, l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au-deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche contre les revers de la fortune. En même-temps, elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination, qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inſpiré de légiſlation plus propre à amener le bonheur. Les opinions, les ſentiments, les mœurs corrigerent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux, & ſuppléerent à ce qu'elle laiſſoit d'imparfait. Auſſi la proſpérité de la Penſilvanie fut-elle très-rapide. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'univers entier. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouveller les temps héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux ſans maîtres & ſans prêtres. L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, ſans doute, les méchants Rois ont beſoin de dieux cruels, pour trou-

ver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont besoin de Prêtres, pour faire adopter des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son pere, des égaux qui le chérissent, & des loix qui le protegent.

V. Prospérité de la Pensilvanie.

La Pensilvanie est gardée à l'Est par l'Océan; au Nord, par la Nouvelle-Yorck & la Nouvelle-Jersey; au Sud, par la Virginie & le Maryland; à l'Ouest, par des terres qu'occupent les sauvages; de tous côtés, par des amis; & dans son sein, par la vertu de ses habitants. Ses côtes fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture, embrasse déja cent quarante-cinq mille d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze Comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancastre, Yorck, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland, Westmoreland.

Dans la même contrée, les Comtés de Newcastle, de Kent & de Sussex, forment un autre gouvernement, mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichements. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année par une variété marquée. L'hyver qui commence avec le mois de Janvier, n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y est constamment modéré : mais quelquefois assez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution, aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent du nord-ouest, qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere

qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule feroient violentes, sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal, il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux, & quelquefois aussi une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux, qui, la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espece de grains; mais singuliérement de froment & de maïs, qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés, on poussa les défrichements avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette surprenante prospérité? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatrio-

tes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles, agréables, plantés avec symmétrie. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent les limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis; mais rejettent, avec raison, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est, pour eux, un blasphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la Divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut,

ſut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens ſont occupées à convertir celles des hommes qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu des cruautés & des injuſtices, dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plaintes de leur part : tant ils ſont, par religion, ce que les Stoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hyver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſiere, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit là que de végétaux, non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété, mais encore un ſuperflu d'échanges proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux

dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfants sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne, les Dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient, avec le temps, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même-temps dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui regne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfants d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut sur-tout attribuer les accroissements rapides de la colonie.

Au commencement de 1774, cet établissement comptoit trois cents cinquante mille habitants, suivant le calcul du Congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombreuse population : mais la vérité veut qu'on dise aussi que, dans cette Province, l'esclavage n'a pas été un germe de corruption, comme il l'a toujours été, comme il le sera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures, austeres même, en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des sectes, à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres

qu'en Europe, elles continuent plus long-temps d'être fécondes. L'inconſtance des ſaiſons n'affoiblit point en elles la nature, quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température ſoit plus variable. Elle change par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les animaux, ni même ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particuliere aux Penſilvains, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bierre, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus cheres. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280,140 livres. La plupart même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occaſionné des dé-

penſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit, & comme les habitants le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques dans les proportions du revenu qu'elle tire de la Province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de produire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la Province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractants : ils prennent le juge ou le Prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amants y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles ? Ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en crouppe derriere ſa maîtreſſe ; & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le Magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant pour l'épouſer. On ne peut ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille, dont les affaires ſe trouvent dérangée, a le droit d'engager ſes enfants à ſes créanciers : punition bien capable, ce ſemble, d'attacher un pere tendre au ſoin de ſa fortune. L'homme fait, acquitte par un an de ſervice, une dette de 112 livres 10 ſols. L'enfant au-deſſous de douze ans eſt obligé de ſervir juſqu'à vingt & un ans pour la même ſomme. C'eſt une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitants vivent iſolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a ſa maiſon au centre d'une vaſte

plantation, bien environnée de haies vives. Auſſi chaque paroiſſe de campagne ſe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une ſi grande diſtance des égliſes, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne préſente les enfants au baptême que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'Etre ſuprême par des vertus plus que par des prieres. L'innocence & l'*inſcience* gardent les mœurs plus ſûrement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille au moins envoye un de ſes membres pour honorer le convoi funebre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetiere de ſa ſecte; ou ſi le cimetiere eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortege eſt compoſé de quatre ou cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modeſtie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même

& pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs; ce sont les parents, une épouse, des enfants, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elle sont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force ; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses; pourquoi les Corses chasseront tôt ou tard les François de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bierre, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou

d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Efpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Penfilvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piaftres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceffité. Jufqu'ici cependant, le réfultat de tant d'opérations a été au défavantage de la Province, fans qu'on puiffe ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque maniere qu'on s'y prenne, c'eft une néceffité que les nouveaux Etats contractent des engagements; & celui qui nous occupe doit refter endetté tout le temps que le progrès de fes défrichements exigera des avances plus confidérables que leur produit. D'autres colonies qui jouiffent de quelques branches de commerce prefque exclufives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir affez rapidement des richeffes. La Penfilvanie, qui fonde fa fortune fur la culture & fur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la profpérité : mais cette profpérité aura des fondements plus fûrs & plus durables.

Si quelque chofe peut retarder les progrès de la colonie, c'eft la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout, & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paye 112 livres 10 fols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 fols 6 deniers. Il arrive de-là que la Province manque de cet enfemble qui eft néceffaire en toutes chofes, & que fes habitants épars font la

victime du moindre ennemi qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations ſont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chaſſeur va ſe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voiſins l'aident à couper des arbres, & à les entaſſer les uns ſur les autres : c'eſt une maiſon. Aux environs, il cultive, ſans ſecours, un jardin & un champ, ſuffiſants pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines; ils achetent du propriétaire de la Province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichements.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la derniere main à ces établiſſements encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Penſilvanie s'éleverent à 13,164,439 liv. 5 ſols 3 deniers, & elles ont depuis beaucoup plus conſidérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI. Etat actuel de Philadelphie.

C'eſt Philadelphie ou *la ville des Freres*, qui eſt le centre de ce grand mouvement. Cette ville célebre eſt ſituée à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la deſtinoit à devenir la métropole d'un grand Empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un ſi grand eſpace. Juſqu'ici l'on n'a bâti que ſur les bords de la De-

laware : mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur, mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que ſes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante juſqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés regnent des trottoirs, défendus par des poteaux, placés de diſtance en diſtance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont conſtruites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens qui ne connoiſſent ni temples, ni Prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'hôtel-de-ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les repréſentants de la colonie s'aſſemblent tous les ans, & pluſieurs fois l'année, s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. On y a placé ſous les mains de ces hommes de

confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernemeut, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliotheque, formée, en 1732, par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les temps. Les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissants, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instruments de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le college, qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences, dut, en 1749, son origine aux travaux du Docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers temps, cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine, la chymie, la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront, à mesure que les terres, devenues leur patrimoine, seront d'un plus grand produit.

On peut prédire que la théologie sera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots, où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme, la superstition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité, à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins commodes, & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du nouveau-Monde que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention, & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfants. Ce qui paroît certain, c'est qu'en 1766 il s'y trouvoit vingt mille habitants. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la Province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un

pays dont on n'a défriché que la ſixieme partie des terres.

Philadelphie, de même que les autres villes de Penſilvanie, eſt entiérement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. Peut-être feroit-on tenté d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſûreté politique, qui défend un Etat contre les entrepriſes d'un Etat. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais d'un autre côté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel? Que feroient, d'ailleurs, des ennemis, s'ils entroient dans la Penſilvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitants de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ſes excès; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes aliments. Mais la ver-

tu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime comme l'arbre ſous le tranchant du fer. Les méchants ont beſoin de la multitude pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'aſſiſtancé, ou lui donner du ſecours. Allez, peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſilvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes; tous les biens à votre diſcrétion; pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laiſſeront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magaſins déſerts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin, plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre-humain & l'exécration des ſiecles à venir?

Puiſſe-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire, & n'avoir pas pris le ſouhait de mon cœur pour un décret de la vérité! Le ſeul ſoupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuſe & ſage contrée, ſubirois-tu donc un jour la funeſte deſtinée des autres, & ſerois-tu ravagée, ſubjuguée comme elles? Loin de moi un preſſentiment capable d'ébranler, dans mon eſprit, la plus conſolante des vérités ou des illuſions: c'eſt qu'il exiſte une providence qui veille à la conſervation des bons! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événements qui ſemblent dépoſer contre elle.

C'eſt ſur cette perſpective que les Penſilvains ont fondé leur ſécurité future. Du reſte, comme ils ne voient pas que les Etats les plus belliqueux

durent le plus long-temps, ni que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſede avec tant de crainte : ils vivent le jour préſent ſans ſonger au lendemain. On penſe d'une autre maniere dans le Maryland.

VII. Origine du Maryland. Nature de ſon gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les Catholiques, comme ſes prédéceſſeurs, Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zele que l'eſpérance d'être tolérés par ce Prince, leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme eut aliéné les eſprits contre ce Roi foible qui ne viſoit guere qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme de Henri VIII l'avoit condamné. Ces rigueurs déterminerent le Lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſilvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils digne de lui pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents Catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, tous ces motifs prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les Etats naiſſants. La nouvelle colonie vit les ſauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes, & dirigés par les con-

ſeils d'un chef vigilant, ſe livrerent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les Catholiques du Maryland, déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un aſyle à toutes les ſectes indiſtinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé ſur celui de la métropole.

Un eſprit ſi conforme aux vues de la ſociété, n'empêcha pas qu'après le renverſement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des conceſſions dont il avoit fait le meilleur uſage. Deſtitué par Cromwel, il fut rétabli dans ſes droits par Charles II, mais pour ſe les voir conteſter encore. Quoiqu'au-deſſus de tout reproche de malverſation; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer ſa charte ſous le regne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en regle pour la juriſdiction d'une Province que la Couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ſes dépens. Ce Prince, qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ſes amis, ni ſes ennemis, & le ſot orgueil de croire que l'autorité royale ſuffiſoit pour juſtifier tous les actes de violence, alloit ôter une ſeconde fois à Baltimore ce que les Rois ſon pere & ſon frere lui avoient donné, lorſqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il rempliſſoit ſi mal. Le ſucceſſeur de ce lâche deſpote termina d'une maniere digne de ſon caractere politique, une conteſtation excitée avant ſon élévation. Il voulut que les Baltimore fuſſent privés de leur autorité, mais qu'ils continuaſſent à jouir de leurs revenus.

Lorsque cette famille, plus indifférente sur les préjugés de religion, rentra dans le sein de l'église Anglicane, elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII. Evénements arrivés dans le Maryland.

De tous les établissements formés dans le continent septentrional, le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événements. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley, follement zélé pour l'église Anglicane, expulse de la Virginie ceux des habitants qui ne professent pas son culte. Les diffidents cherchent un asyle dans la Province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste, ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher; ils massacrent sans miséricorde des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de temps, de patience, de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus, pour ramener ces cœurs égarés!

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance, avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les Catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce Lord fut dépouillé de son autorité. Où le Ministere Britannique ne voulut pas, ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés, & qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient sans force en Angleterre.

Le

La Provinee eſt très-arroſée. On y voit couler de nombreuſes ſources, & cinq rivieres navigables la traverſent. L'air qui eſt beaucoup trop humide ſur les côtes, devient pur, léger & ſubtil à meſure que le terrein s'éleve. Le printemps & l'automne ſont de la plus heureuſe température : mais l'hyver a des jours d'un froid très-vif, & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins ſupportable, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtants. IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.

C'eſt une des plus petites Provinces de l'Amérique Septentrionale. Auſſi tous ou preſque tous les terreins y ont-ils été concédés, & dans la plaine, & au milieu des montagnes. Ils furent long-temps en friche ou mal exploités : mais les travaux ſe ſont fort accrus depuis que, ſelon le dénombrement du congrès, la population s'eſt élevée à trois cents vingt mille habitants.

Beaucoup ſont catholiques, & beaucoup davantage ſont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceurs que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne ſont pas exclues de la ſociété, comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches fixés dans les lieux élevés, qui originairement ne coupoient de bois, n'élevoient des troupeaux, ne cultivoient de grains que pour les beſoins de la colonie, ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la proſpérité de l'établiſſement a été d'une maniere plus ſpéciale l'ouvrage des eſclaves, occupés à plus ou moins de diſtance, de la mer, dans des plantations de tabac.

C'eſt une plante acre, cauſtique, que la médecine a beaucoup employée, qu'elle emploie quelquefois encore, & qui priſe intérieurement en

substance, est un véritable poison plus ou moins actif, selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles, & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. Transportée dans les isles voisines, elle parvint bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les savants. Les ignorants même prirent part dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le temps, prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite, velue, gluante, haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige, sont épaisses, mollasses, d'un verd pâle, larges, ovales, terminées en pointe, beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légérement purpurines. Leur calice tubulé à cinq dents, renferme une corolle alongée en entonnoir, évasée par le haut, découpée en cinq parties, & chargée d'autant d'étamines. Le pistil caché au fond de la fleur, & terminé par un seul style, devient, en mûrissant, une capsule à deux loges, remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde, & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal, avide de suc.

On seme les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles, on les arrache doucement, dans un temps humide, & on les porte, avec précaution, sur un sol bien préparé, où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres.

Mises en terres avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle, l'étêter à deux pieds & demi, pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarrasser des rejettons parasites; lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux, & elles doivent rendre mille liv. pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le verd riant & vif de ses feuilles prend une teinte obscure. Elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle maniere que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le temps nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barilles, ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donnent à cette production, & qui changent avec le goût des nations, sont étrangeres à sa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage. Elles n'en vendent ni n'en achetent.

Dans le Levant, Salonique eſt le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponneſe, l'Egypte y verſent tout leur ſuperflu. De ce port, il eſt envoyé en Italie, où on le fume, après que la cauſticité qui lui eſt naturelle, en a été adoucie par le mêlange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux Provinces ſont de très-bonne qualité : mais ſi forts, qu'on ne peut les prendre ſans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie ſeroient aſſez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Pruſſe, la Poméranie récoltent une aſſez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, eſt mince & n'a ni ſaveur, ni conſiſtance. Dans la vue de l'améliorer, la Cour de Ruſſie a fait ſemer dans ſes colonies de Sarratow, ſur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun ſuccès, ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat eſt très-médiocre en lui-même : mais il a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleur, & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit auſſi des tabacs. Celui que, dans la Province d'Utrecht, produiſent Hamesfort & quatre ou cinq diſtricts voiſins, eſt d'une qualité ſupérieure. Sa feuille eſt grande, ſouple, onctueuſe & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer ſon délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernieres claſſes ſur le territoire de la République. Cependant l'eſpece qui croît en Gueldre eſt la plus mauvaiſe de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France, & avec plus de ſuccès qu'ailleurs, près du Pont-de-l'Arche en Normandie, à Verton en

Picardie ; & à Montauban, à Tonneins, à Clerac, dans la Guienne. On l'y défendit en 1721, excepté ſur quelques frontieres, dont on reſpecta les capitulations. Le Hainault, l'Artois, la Franche-Comté profiterent peu d'une liberté que la nature de leur ſol repouſſa opiniâtrément. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alſace, dont les tabacs, quoique très-foibles, peuvent être mêlés, ſans inconvénient, avec des tabacs ſupérieurs.

Dans l'origine, les iſles du Nouveau-Monde s'occuperent du tabac. Des productions plus riches les remplacerent ſucceſſivement dans toutes, excepté à Cuba, qui eſt reſtée en poſſeſſion de fournir tout le tabac en poudre que conſomment les Eſpagnols des deux hémiſpheres. Son parfum eſt exquis, mais trop fort. La même Couronne tire de Caraque, le tabac que ſes ſujets fument en Europe. On l'emploie auſſi dans le Nord & en Hollande, parce qu'il n'en exiſte nulle part qui lui ſoit comparable pour cet uſage.

Le Bréſil adopta de bonne heure cette production, & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur conſtante dont ſon tabac a joui ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même, il eſt aſſez recherché par les gens qui fument. A raiſon de ſon âcreté, il ſeroit imprenable en poudre, ſans les préparations qu'on lui donne. Elles ſe réduiſent à tremper chaque feuille dans une décoction de tabac & de gomme de copal. Ces feuilles ainſi humectées, ſont formées en rouleau, & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur néceſſaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le nord de l'Amérique; & dans cette partie du Nouveau-Monde, il faut mettre au ſecond rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont

pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la Province. Les crûs de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie, & sont consommés en France. Les crûs de Patapsico & de Potuxant, très-propres à être fumés, trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak, les tabacs sont excellents dans la partie haute, & médiocres dans la partie basse.

Sainte-Marie, autrefois la capitale de l'Etat, n'est rien; & Annapolis, qui jouit maintenant de cette prérogative, n'est guere plus considérable. C'est à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau, que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes, les seules qui soient dans la colonie, sont situées sur la baie de Chésapeak, qui s'enfonce deux cents cinquante milles dans les terres, & dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu, est un banc de sable. Le canal, voisin du cap Charles, n'ouvre un passage qu'à de très-légers bâtiments : mais celui qui longe le cap Henri admet, dans tous les temps, les plus grands vaisseaux.

X. Ce que le Maryland peut devenir.

Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légeres, sablonneuses & peu profondes, pour récompenser les travaux & les avances du cultivateur, le même espace de temps que dans nos climats. La fécondité par-tout inséparable des défrichements, est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité, dans la qualité du bled. Le sol est encore plutôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé, sans interruption, à un même lieu quelques récoltes, cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison, on créa, en 1733, des inspecteurs autorisés à faire brûler

tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette inſtitution fut ſage : mais elle ſemble annoncer qu'il faudra renoncer, un jour, à la plus importante production de la Province, ou qu'inſenſiblement elle ſe réduira à peu de choſe.

Alors ou plutôt, on exploitera les mines de fer qui ſont très-abondantes dans la colonie. C'eſt un moyen de proſpérité que juſqu'ici on n'a pas pouſſé au-delà de dix-ſept ou de dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle, de nouveaux beſoins communiqueront plus de force aux bras, aux eſprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'éleveront auſſi, ſans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune eſpece. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui ſervoit aux uſages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raiſons qui le faiſoit gémir ſous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, toutes les eſpeces de quincailleries, juſqu'à des armes à feu. Ces branches d'induſtrie, maintenant réunies dans un même attelier, avec de grands fraix & une intelligence rare, ſe diſperſeront plus ou moins rapidement dans la Province, & paſſant le Potowmak, iront ſe naturaliſer auſſi dans la Virginie.

XI. Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie, avec le même ſol, avec le même climat que le Maryland, a ſur lui quelques avantages. Son étendue eſt beaucoup plus conſidérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires, & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitants ont un caractere plus élevé, plus ferme, plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils ſont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit, il y a deux ſiecles, tout le

pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à cette plage sauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce, qui, sortant d'un petit banc de sable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siecle qui ne soupiroit qu'après les mines, on prit pour de l'argent cette poussiere méprisable. Le premier, l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complete, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espece.

L'histoire peint ce Lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son temps. Son désintéressement égaloit ses lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu ; que l'estime de la prospérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des

hommes déterminés à fuir un sol dévorant ; il les consola dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine : & joignant à la tendresse d'un pere toute la fermeté d'un magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade naissante, le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la Cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privileges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avénement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entiere dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La Couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 s. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin, des bornes furent posées ; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la société fit tout changer de face. Les défrichements se multiplierent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution Angloise, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allerent attendre auprès de Guillaume Berkley, Gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au Roi Charles,

la décision du destin sur ce Prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce Lieutenant zélé, après que la fortune eut écrasé le Monarque. Mais quelques habitants, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrerent la colonie au Protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du Monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII. Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau Monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terreins immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le Protecteur, & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissements du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la Province. Pour comble de calamité, les sauvages l'attaque-

rent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indiſpoſé le peuple indigene par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec lui. Ce germe de diviſion pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu conſentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en ſollicitoit. Mais quoiqu'ils n'euſſent pas encore des femmes Européennes, ils repouſſerent ces liaiſons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine ſe manifeſta par des aſſaſſinats ſecrets, par des hoſtilités publiques; & en 1622, par une conſpiration qui coûta la vie à trois cents trente-quatre perſonnes; qui auroit même creuſé le tombeau de la colonie entiere, ſi les chefs n'euſſent été avertis du danger quelques heures avant l'inſtant arrêté pour le maſſacre général.

Depuis cette trahiſon, il ſe commit de part & d'autre des atrocités ſans nombre. Les treves entre les deux nations étoient rares & mal obſervées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruſes & de violences pour dépouiller le ſauvage de ſes fourrures. Cette inſatiable avidité, qui attaquoit ſans diſtinction toutes les peuplades fixes ou errantes au voiſinage de la colonie, leur mit de nouveau les armes à la main vers la fin de 1675. Elles fondirent, de concert, ſur des établiſſements imprudemment diſperſés, & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir ſe ſoutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſ-

poir. Berkley, après avoir été long-temps leur idole, n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole, ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournerent vers Bacon, jeune Officier, vif, éloquent, hardi, insinuant, d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irréguliérement pour Général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le Gouverneur qui, avec ce qui lui restoit de partisans, s'étoit retiré sur les bords du Potowmak, n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévere, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontents, divisés par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne songerent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse, & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque temps. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications; mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages; les choses ne tarderent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important, c'étoit de redonner de la valeur au tabac, la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé, que de re-

pousser de la Province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient, pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée, & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnerent, dans tous les marchés, des concurrents qui leur démontrerent d'une maniere bien amere le vice de leurs principes.

Ces arrangements étoient à peine faits, qu'au printemps de 1679, il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un réglement qui condamneroit à un an de prison, & à une amende de 11,250 livres, tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur Gouverneur ; à trois mois de prison, & à une amende de 2,250 liv. ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du Conseil ou quelqu'autre Magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs ? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit ? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire ? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon, puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer ? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril ? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Comment con-

noîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'espionnage, par les délations, par les voies les plus sûres de divifer les citoyens, & de fufciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne fe tairont jamais, lorfqu'ils feront perfuadés qu'il eft de leur devoir de parler. N'en doutons pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, oferez-vous les traîner dans une prifon? Si vous l'ofez, croyez-vous qu'ils tardent long-temps à trouver des vengeurs? Si vous ne l'ofez pas, vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchife, ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violents, amers & féditieux; & c'eft votre tyrannie qui les aura rendu coupables. Souverains, ou vous dépofitaires de leur autorité, votre adminiftration eft-elle bonne? livrez-la à toute la févérité de notre examen; elle n'y peut gagner que du refpect & de la foumiffion. Eft-elle mauvaife? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puifque vous êtes abominables tyrans, ayez du moins affez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes juftes, laiffez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppreffeurs, le repos & le fommeil ne font pas faits pour vous; & malgré tous vos efforts, vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du fort de celui qui confentoit à être haï, pourvu qu'il fût craint. Vous le fubirez, à moins que vous ne foyez environnés que de vils efclaves, tels qu'étoient, fans doute, alors les habitants de la Virginie. Les repréfentants de cette Province accorderent, fans balancer, leur confentement à une loi qui affuroit l'impunité à tous les brigandages des adminiftrateurs. D'autres

malheurs ne tarderent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugements. Une ſeule Cour prenoit connoiſſance de tous les différends, & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'aſſemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choſes laiſſoit trop peu d'influence aux Gouverneurs ſur la fortune des particuliers, pour qu'ils ne cherchaſſent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & ſous divers prétextes, ils firent régler que les évocations portées juſqu'alors aux repréſentants de la Province, iroient excluſivement à leur Conſeil.

Une innovation plus funeſte encore fut ordonnée en 1692, par le Chevalier Andorff. Il voulut que les loix, les tribunaux, les formalités, tout ce qui faiſoit un cahos de la juriſprudence Angloiſe, fût établi dans ſon gouvernement. Rien ne convenoit moins aux planteurs de la Virginie que des ſtatuts ſi bizarres, ſi compliqués, ſouvent ſi contradictoires. Auſſi ces hommes peu éclairés ſe trouverent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'iſſue. Ils étoient généralement allarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés; & cette inquiétude ralentit aſſez long-temps leurs travaux.

Ils ne furent pouſſés avec vigueur & avec ſuccès qu'après le commencement du ſiecle. Rien n'en arrêta l'accroiſſement. Seulement les frontieres de la colonie éprouverent dans les derniers temps quelques dégâts de la part des ſauvages, irrités par des atrocités & des injuſtices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés, ſans le diſcours que tint Logan, chef des Shaweneſes à Dunmore, Gouverneur de la Province.

» Je demande aujourd'hui à tout homme blanc ;
» si pressé par la faim, il est jamais entré dans la
» cabane de Logan, sans qu'il lui ait donné à man-
» ger ; si venant nud ou transi de froid, Logan ne
» lui a pas donné de quoi se couvrir. Pendant le
» cours de la derniere guerre, si longue & si san-
» glante, Logan est resté tranquille sur sa natte,
» desirant d'être l'avocat de la paix. Oui, tel étoit
» mon attachement pour les blancs, que ceux mê-
» me de ma nation, lorsqu'ils passoient près de
» moi, me montroient au doigt, & disoient : *Lo-*
» *gan est ami des blancs.* J'avois même pensé à
» vivre parmi vous ; mais c'étoit avant l'injure que
» m'a faite un de vous. Le printemps dernier, le
» Colonel Cressop, de sang-froid & sans être pro-
» voqué, a massacré tous les parents de Logan, sans
» épargner ni sa femme, ni ses enfants. Il ne coule
» plus aucune goutte de mon sang dans les veines
» d'aucune créature humaine. C'est ce qui a excité
» ma vengeance. Je l'ai cherchée. J'ai tué beaucoup
» des vôtres. Ma haine est assouvie. Je me réjouis de
» voir luire les rayons de la paix sur mon pays.
» Mais n'allez point penser que ma joie soit la joie
» de la peur. Logan n'a jamais senti la crainte. Il
» ne tournera pas le dos pour sauver sa vie. Que
» reste-t-il pour pleurer Logan quand il ne sera
» plus ? PERSONNE ".

Que cela est beau ! comme cela est simple, éner-
gique & touchant ! Démosthene, Cicéron, Bossuet
sont-ils plus éloquents que ce sauvage ? Quelle meil-
leure preuve de cette sentence si connue, que c'est
le cœur qui rend l'homme disert ?

XIII. A quel point la Virginie a poussé sa population &

La Virginie, comme la plupart des autres colo-
nies, n'attira d'abord que des vagabonds, qui n'a-
voient ni famille, ni fortune. Leur travail leur
donna bientôt quelque aisance, & ils desirerent
d'en

d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la Province, & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes, ils donnerent 2,250 livres pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas long-temps. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité, sur la fertilité du pays, des familles entieres, même d'une condition honorable, se transporterent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement, lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès. son commerce. Quelles sont ses mœurs.

La religion du gouvernement fut la premiere, & quelque temps la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passerent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révolterent, & la loi se permit, en 1642, de chasser de la Province ceux des habitants qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret funeste : mais une tolérance si tardive, & qui étoit visiblement accordée avec répugnance, ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens, de Quakers, de Réfugiés François qui osassent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le temps, les hommes se multiplierent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent, donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cents cinquante mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à cent cin-

quante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs, de ces hommes noirs, donnent aux deux hémispheres du bled, du maïs, des légumes secs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, du bray, des bois, des mâtures, & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland, sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la Province. La préférence est accordée à ceux de la riviere d'Yorck. On donne le second rang à ceux de la riviere James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanok & au sud du Potowmak, sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cents un mille cent dix quintaux de tabac; ce qui fit, pour chacune des quatre années, huit cents soixante-quinze mille deux cents quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cents quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou sept cents quarante-sept mille quatre cents cinquante quintaux tous les ans; ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cents trente quintaux.

Depuis 1763 jusques & compris 1770, les deux colonies n'envoyerent à leur métropole que six millions cinq cents mille quintaux de tabac, ou huit cents douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante-huit mille quintaux, ou six cents quarante-trois mille cinq cents quintaux par année; de sorte que la nation en consomma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques, l'importation

diminua donc, année commune, de ſoixante-deux mille ſept cents quatre-vingts quintaux, l'exportation de cent trois mille neuf cents cinquante quintaux; & la conſommation angloiſe augmenta de quarante-un mille cent ſoixante-dix quintaux chaque année.

L'uſage du tabac n'a pas diminué en Europe. La paſſion pour cette ſuperfluité s'eſt même accrue, malgré les gros droits dont tous les gouvernements l'ont comme accablée. Si ce qu'en fourniſſoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi nous moins de débouchés, c'eſt que la Hollande, c'eſt que l'Alſace, c'eſt que le Palatinat, c'eſt que principalement la Ruſſie en ont pouſſé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 ſ. 7 d., ſomme dont les deux tiers appartenoient au premier de ces établiſſements. Le tabac fut la principale des productions, puiſqu'une colonie en exporta cinquante-ſept millions trois cents trente-ſept mille ſept cents quatre-vingt-quinze livres peſant, & l'autre vingt-cinq millions ſept cents quatre-vingt-un mille ſept cents ſoixante-neuf livres.

En Virginie, les vaiſſeaux occupés de l'extraction de ces denrées, ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'entrepôts, comme dans les autres Etats commerçants du globe. Ils ſont réduits à former leur chargement en détail dans les plantations même, placées à plus ou moins de diſtance de l'Océan ſur des rivieres navigables, depuis cent juſqu'à deux cents milles. Cet uſage fatigue les navigateurs, & ralentit leur marche. La Grande-Bretagne, qui ne perd jamais de vue la conſervation de ſes hommes de mer, & qui compte pour beaucoup la multiplication de leurs voyages, deſira, ordonna

même qu'à l'embouchure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées les productions de la Province. Les voies d'insinuation, la contrainte des loix, tout fut presqu'également inutile. On ne vit s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé. Williamsbourg même, quoique le siege du Gouverneur, des assemblées, des cours de justice & des études; quoique décoré des plus beaux édifices publics du continent septentrional; quoique la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town, n'a pas deux mille habitants.

Des hommes qui préferent la tranquillité de la vie champêtre au tumultueux séjour des cités, devroient être naturellement économes & laborieux: il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie. Toujours, ses habitants mirent beaucoup de recherche dans l'ameublement de leurs maisons. Toujours, ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins, & à les recevoir avec ostentation. Toujours, ils aimerent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours, ils se livrerent à cette mollesse, à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagements de la Province furent-ils habituellement très-considérables. Au commencement des troubles, on les croyoit de 25,000,000 livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négociants de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur payement de préférence à toutes les autres dettes, même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une

ſituation, en apparence ſi déſeſpérée. Elle en ſortira, lorſqu'elle mettra plus de ſimplicité dans ſes mœurs, plus de modération dans ſes dépenſes. Elle en ſortira, lorſque profitant des reſſources d'un ſol immenſe & aſſez fécond, elle variera, elle perfectionnera ſes cultures. Elle en ſortira, lorſqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'uſage le plus général. Elle en ſortira, lorſque ſes atteliers ne ſe borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en ſortira, lorſque ſes caiſſes publiques moins expoliées & mieux réglées, permettront la diminution des impôts, beaucoup plus conſidérables dans cette Province que dans aucune autre de ce continent. Pluſieurs de ces conſeils peuvent intéreſſer les deux Carolines.

XIV. Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

La vaſte contrée qu'elles occupent fut découverte par les Eſpagnols peu de temps après leurs premieres expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la mépriſerent. L'Amiral de Coligny, plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux Proteſtants François : mais le fanatiſme qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle. Un caprice inexprimable leur fit abandonner cet établiſſement naiſſant, pour aller cultiver une terre plus dure ſous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les Lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley, & Meſſieurs Carteret, Berkley & Colleton, obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif du nouvel Etat fut tracé par le fameux

Locke. Un philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice, qui ont ſeules le droit de les gouverner, devoit ſaper juſqu'aux fondements le fanatiſme qui les a diviſés dans toutes les régions, qui les armera les uns contre les autres juſqu'à la fin des ſiecles.

L'intolérance, toute affreuſe qu'elle nous paroît, eſt une conſéquence néceſſaire de l'eſprit ſuperſtitieux. Ne convient-on pas que les châtiments doivent être proportionnés aux délits ? Or, quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la baſe fondamentale de la morale ? D'après ces principes, l'irréligieux eſt l'ennemi commun de toute ſociété, l'infracteur du ſeul lien qui unit les hommes entre eux, le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la ſévérité des loix. C'eſt lui qui étouffe les remords; c'eſt lui qui rompt le frein des paſſions; c'eſt lui qui tient école de ſcélérateſſe. Quoi ! nous conduiſons au gibet un malheureux que l'indigence embuſque ſur un grand chemin, qui s'élance ſur le paſſant un piſtolet à la main, & qui demande un écu dont il a beſoin pour la ſubſiſtance de ſa femme & de ſes enfants expirant de miſere, & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux ? Nous traitons comme un lâche celui qui ſouffre qu'en ſa préſence on parle mal de ſon ami; & nous exigerons que l'homme religieux laiſſe l'incrédule blaſphémer à ſon aiſe de ſon maître, de ſon pere, de ſon créateur. Il faut, ou dire que toute croyance eſt abſurde, ou gémir ſur l'intolérance comme ſur un mal néceſſaire. Saint Louis raiſonnoit très-conſéquemment, lorſqu'il diſoit à Joinville : *Si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu, tire ton épée & perce-lui-en le cœur; je te le permets.* Tant il eſt important, que, dans

toutes les contrées, ainsi qu'on l'assure de la Chine, les Souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son temps, également cimentés par des vertus & par des crimes, il voulut les concilier, autant qu'il étoit possible, avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitants sauvages de l'Amérique n'ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient, sans doute, une liberté de conscience que les Prêtres & les Princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne foi que de les persécuter après les avoir reçus. Les Juifs & les Payens ne méritoient pas plus d'être rejettés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe Anglois, avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse, il mit à la tolérance qu'il établissoit, cette restriction, que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendroit à la protection des loix, feroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une breche à son systême. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte de modification. C'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque maniere qu'on y fasse intervenir le magistrat, c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins

favorisée par Locke. Soit par complaisance pour ceux qui l'employoient, espece de bassesse dont on répugne à le soupçonner, soit que plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Leibnitz, cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Françoise, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monuments du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même, ne s'est pas apperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernements, au-lieu de faire des gouvernements pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la Couronne, mais encore toute la puissance législative.

Le premier usage que firent de leur autorité ces Souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appellerent Barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de Caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille, & le titre de Landgrave fut déféré aux deux qui en obtinrent quatre-vingts mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail, & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des Pairs. Les communes furent composées des représentants des villes & des comtés, mais avec les droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée

cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux fols fix deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puiffants obftacles s'oppoferent trop long-temps aux progrès de ce grand établiffement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les fectes indiftinctement ; toutes avoient joui dés mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un Etat naiffant à de grandes profpérités. Dans la fuite, les Anglicans, devenus jaloux des non-conformiftes, voulurent les exclure du gouvernement, les obliger même à fermer leurs lieux de priere. Ces actes de folie & de violence furent annullés, en 1706, par la métropole, comme contraires à l'humanité, à la juftice, à la raifon, à la politique. Du choc de ces rêveries fortirent des cabales & des tumultes qui détournerent les habitants des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprifera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux fauvages furent prefque auffi extravagantes, prefque auffi deftructives de tout bien. Sans intérêt & fans motif, on attaqua, on maffacra toutes les nations errantes ou fixée entre l'Océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive fe foumit ou fe difperfa.

Cependant une conftitution mal ordonnée fut la caufe principale d'une inertie prefque générale. Les Seigneurs propriétaires, imbus des principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au defpotifme. Les colons, éclairés fur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la fervitude. Il falloit, ou établir un nouvel ordre de chofes, ou confentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation, dans la mifere & dans l'anarchie, une vafte contrée dont on s'étoit promis de fi grands

avantages. Le Sénat Britannique prit enfin, en 1728, le parti de rendre ce beau domaine à la nation, & d'accorder à ses premiers maîtres 540,006 livres de dédommagement. Grandville seul, par des considérations qui ne nous sont pas connues, fut maintenu dans son huitieme, situé sur les confins de la Virginie; mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement Anglois, tel qu'il se trouvoit déja établi dans d'autres Provinces du Nouveau-Monde, fut substitué à l'arrangement bizarre que, dans des temps d'une extrême corruption, des favoris insatiables avoient arraché à un Monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration, il fut partagé en deux gouvernements indépendants, sous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV.
Ce que les deux Carolines ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cents milles sur la côte, & environ deux cents milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'éleve toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossiere quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à cornes qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivieres dont quelques-unes sont navigables. Elles le

feroient dans un plus long cours, fans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat foit auffi variable que dans le refte de l'Amérique Septentrionale, il eft ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne fe fait guere fentir que le matin ou le foir, & les chaleurs font rarement fort vives. Si les brouillards font ordinaires, du moins fe diffipent-ils au milieu du jour. Malheureufement dans les mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre, regnent dans la plaine des fievres intermittentes, quelquefois funeftes aux regnicoles même, & trop fouvent mortelles pour des étrangers.

Telle eft l'organifation phyfique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les diftingue.

XVI. Ce qui diftingue la Caroline Septentrionale.

La Caroline Septentrionale eft une des plus grandes Provinces du continent. Malheureufement elle n'offre pas des avantages proportionnés à fon étendue. Le fol y eft généralement plus plat, plus fablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces triftes plaines font couvertes de pins ou de cedres; ce qui annonce un terrein ingrat; & femées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la conftruction des vaiffeaux. Les côtes, généralement barrées par un banc de fable qui en écarte les navigateurs, n'appellent pas plus impérieufement la population que l'intérieur des terres. Enfin, le pays eft plus expofé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du fud-eft.

Ces motifs éloignerent, fans doute, les Anglois de la Caroline Septentrionale, quoique ce fût la premiere plage qu'ils euffent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractere ou leur fituation pouffoient dans

cet autre hémiſphere, n'y portoit ſa miſere ou ſon inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, ſans aveu, ſans loix, ſans projets, s'y fixerent. Mais, avec le temps, les terres devinrent rares dans les autres colonies; & alors les hommes, qui n'étoient pas en état d'en acheter, refluerent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui, dans la Province, ſelon les congrès, trois cents mille ames, où l'on ne compte que très-peu d'eſclaves. Peu de ces habitants ſont Anglois, peu ſont Irlandois, peu ſont Allemands. La plupart ont une origine Ecoſſoiſe; & il faut en dire la raiſon.

Ces montagnards, dont un grand peintre a depuis peu ſi fiérement tracé le caractere, ne furent aſſervis ni par les Romains, ni par les Saxons, ni par les Danois. Leur bravoure repouſſa toute invaſion, & les coutumes étrangeres s'arrêterent au pied de leurs inacceſſibles demeures. Iſolés du reſte du globe, ils montroient dans leurs manieres la politeſſe des Cours, ſans en avoir les vices; dans leur maintien, une fierté qui leur étoit inſpirée par la nobleſſe de leur origine; dans leur cœur, toute la délicateſſe de notre point d'honneur, ſans ſes ombrages minucieux. Comme l'induſtrie n'en avoit pas fait des machines, & que la nature de leur ſol & de leur climat ne les appelloit que dans deux ſaiſons aux travaux champêtres, ils avoient de très-longs loiſirs. C'étoit la chaſſe, c'étoit la guerre, c'étoit la danſe qui les conſommoient, ou, à leur défaut, des converſations animées par des expreſſions pittoreſques, par des penſées originales. La plupart étoient muſiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la jeuneſſe. Sous chaque toît, on trouvoit au moins un hiſtorien pour rappeller les grands événements, & un poëte pour les chanter. Les lacs,

les forêts, les antres, les cataractes; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient, donnoit de l'élévation à leur esprit, jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractere, & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en imposoit à l'homme civilisé, dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables, de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-temps le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat, ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés, l'usage habituel des instruments homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit; si le tonnerre grondoit sur leur tête; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture, ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instruments; ils entonnoient un hymne en son honneur; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfants des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentiments & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles, ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecossois formoient un grand nombre de tribus appellées *clans*, dont chacune portoit un nom différent & vivoit sur les terres d'un Seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit as-

ſuré de trouver un accueil honorable, où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité; tous aimoient leur ſang dans les autres membres de la confédération; tous ſupportoient patiemment leur ſort, parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De ſon côté, le chef étoit un pere commun, autant par reconnoiſſance que par intérêt.

Cet ordre de choſes ſubſiſta pendant une longue ſuite de ſiecles ſans la moindre altération. A la fin, les Seigneurs contracterent l'habitude de paſſer une grande partie de leur vie, en voyages à Londres, ou à la Cour. Ces abſences répétées détacherent d'eux des vaſſaux qui les voyoient moins, & qui n'en étoient plus ſecourus. Alors des hommes, qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs ſtériles & ſauvages montagnes, ſe diſperſerent. Pluſieurs allerent chercher une autre patrie dans pluſieurs Provinces Américaines. Le plus grand nombre ſe réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons ſont rarement raſſemblés. Auſſi ſont-ils les moins inſtruits des Américains, les plus indifférents pour l'intérêt public. La plupart vivent épars ſur leurs plantations, ſans ambition & ſans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils ayent le gouvernement Anglois, les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domeſtiques ſont meilleures que leurs mœurs ſociales, & il eſt preſque ſans exemple qu'un homme ait eu quelque liaiſon avec une eſclave. C'eſt le porc, c'eſt le lait, c'eſt le maïs qui font leur nourriture, & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une paſſion démeſurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux qu'un ſort errant jetta ſur ces ſauvages rives, ſe bornoient à couper du

bois qu'ils livroient aux navigateurs qui ſe préſentoient pour l'acheter. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons, qui, prolongés juſqu'à ſon pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élevoient une plate-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de pins: on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. Avec le temps, la Province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon ſalé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes ſecs, une petite quantité de mauvaiſes farines, & pluſieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations de la colonie ne paſſoient pas douze ou quinze cents mille livres.

Le ſoin de voiturer ſes propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que ſon ſol fournit au nouvel hémiſphere a été enlevé juſqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échanges des eaux-de-vie de ſucre, dont elle n'a pas diſcontinué de faire une conſommation immenſe. Ce qu'elle livre pour l'ancien a paſſé par les mains des Anglois, qui lui fourniſſoient ſon vêtement, les inſtruments de ſa culture, & quelques negres.

Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds

d'eau abordent à cette ville bâtie preſqu'à l'embouchure de la riviere du cap Fear ; vers l'extrémité méridionale de la Province. Wilgminton, ſa capitale, placée plus haut ſur le même fleuve ; n'admet que des bâtiments beaucoup plus petits.

XVII. Ce qui diſtingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale, mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz eſt une plante aſſez ſemblable au bled par ſon port, la couleur, la forme & la diſpoſition de ſon feuillage. La panicule qui termine la tige eſt compoſée de petites fleurs diſtinctes les unes des autres, qui ont quatre écailles inégales, ſix étamines & un piſtil ſurmonté de deux ſtyles. Ce piſtil devient une graine blanche, très-farineuſe, couverte de deux écailles intérieures, qui ſont plus grandes, jaunâtres, chargées de petites aſpérités, & relevées de pluſieurs côtes ſaillantes, dont la moyenne ſe termine par une arête ou barbe aſſez longue. Cette plante ne ſe plaît que dans les terreins bas, humides, même marécageux & un peu inondés. L'époque de ſa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers temps ; malheureuſement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture la rendit la contrée la plus mal-ſaine du monde connu, ſans ceſſe ravagée par des épidémies, & conſtamment affligée de maladies cutanées, qui paſſerent de cette région dans les autres, où elles ſe ſont perpétuées pendant des ſiecles, & où elles n'ont ceſſé que par la cauſe contraire à celle qui les avoit produites, le deſſéchement des marais, la ſalubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités,

calamités, si l'art n'oppose des préservatifs à la nature, dont les bienfaits sont quelquefois accompagnés de maux, ou si la chaleur de la Zone-Torride ne dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Ce qui est connu, c'est que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la maniere dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais soit qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y ait porté avec des esclaves, ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre, toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeller. Cependant, il se multiplia très-lentement, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation, retiroient un si mince prix de leur denrée, qu'à peine rendoit-elle les fraix de culture. En 1730, une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finisterre. Quelques années après, elle la permit aux Indes Occidentales; & alors la Province, assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe, & le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'en occupa capitalement. Cette production croît, par les soins des negres, dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'Océan, les mêmes bras font naître, mais avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indostan, réussit d'abord au Mexique, puis aux Antilles, & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette Province, les premiers essais ne donnerent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désesperent pas même de

ſupplanter, avec le temps, les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur eſpoir ſur l'étendue de leur ſol, ſur l'abondance & le bon marché des ſubſiſtances, principalement ſur l'uſage où ils ſont, de labourer leurs champs avec des animaux, & d'y ſemer l'indigo comme le bled; tandis que dans les Indes Occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare les terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine dans des trous diſpoſés de diſtance en diſtance pour la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolution dans le commerce arrivoit ſouvent, la Caroline Méridionale, qui compte annuellement deux cents cinquante mille habitants, moitié blancs, moitié noirs, & dont les exportations, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'éleverent, en 1769, à 10,601,336 livres, la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler ſa population & ſes cultures. C'eſt déja, de toutes les Provinces du continent ſeptentrional, la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général: auſſi les dépenſes s'y élevent-elles juſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſoit ſur-tout remarquer naguere dans les enterrements. On y raſſembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit poſſible; on leur ſervoit des mêts recherchés; on leur prodiguoit les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares. Aux vaſes précieux qu'on avoit, étoient ajoutés ceux des parents, des voiſins, des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les ſanglants & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole, ont mis fin à ces profuſions; mais ſans abolir un uſage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établiſſement, les miniſtres de la religion imaginerent de louer indiſtinctement

dans le temple toutes celles de leurs ouailles qui termineroient leur carriere. Jamais ce ne furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funebre. Ainsi donc, tandis que le prêtre catholique trafiquoit, dans nos contrées, de la priere, le ministre hétérodoxe, plus odieux, trafiquoit dans l'autre hémisphere de la louange pour les morts.

Étoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu, d'affoiblir l'horreur du vice, & de corrompre dans les esprits, les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour un auditoire chrétien, que l'impudence d'un orateur évangélique, préconisant un citoyen abhorré pour son avarice, sa dureté, ses débauches ; un mauvais pere, un fils ingrat, des époux dissolus, & plaçant dans le ciel ceux que le Juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers, si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom, & elles sont en même-temps des ports.

Georges-Town, situé à l'embouchure de la riviere de Black, est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal, ne sortira pas de sa médiocrité, quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town, capitale de la colonie, qui est actuellement le marché important, & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit est semé de récifs, & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote, on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cents voiles ; & les

navires de trois cents cinquante à quatre cents tonneaux y entrent dans tous les temps avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maisons commodes, & quelques édifices publics, qui passeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangeres, y entretient un mouvement rapide, & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur où il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre; & celles dont elle paroît s'occuper un peu, sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence, plus d'activité dans celle du Sud : mais elle n'a pas vu ou assez vu jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une, ni l'autre n'ont défriché le quart du terrein qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures, & à une plus grande population. Alors, sans doute, il s'établira quelque industrie dans des Provinces où il n'en existeroit pas de trace, si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

XVIII. Par qui, à quelle occasion & de quelle maniere fut fondée la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre, qui occupe soixante milles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles, & a trois cents milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par

la riviere de Savannah, & au Midi par la riviere d'Alatamaha.

Depuis long-temps, le Miniſtere Britannique penchoit à occuper ce déſert, regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance, que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que partout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatiſſant & riche, voulut qu'après la fin de ſes jours, ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables, que leurs créanciers détenoient en priſon. Quel eſt ailleurs, & parmi nous, celui qui ſe propoſera d'expier ainſi le long abus de ſes proſpérités? Pluſieurs mourront, après avoir diſſipé des millions, ſans pouvoir ſe rappeller une ſeule action honnête. Pluſieurs mourront, en laiſſant à des héritiers qui ſoupirent après leur décès, des tréſors acquis par l'uſure & les concuſſions, ſans réparer, par quelque inſtitution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or feroit-il donc d'endurcir l'ame juſqu'à la fin & d'étouffer le remords? Preſque aucun qui ait ſu en faire un digne uſage pendant ſa vie, aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La ſageſſe politique, ſecondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, feroient tranſportés dans la terre inhabitée qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Georgie, en l'honneur du Souverain qui gouvernoit alors les trois Royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation, l'exécution d'une entrepriſe vraiment utile à l'Etat, tout fut l'ouvrage de la nation. Le Parlement ajouta 225,000 liv. au legs ſacré d'un citoyen. Une ſouſcription volontaire produiſit des ſommes encore plus conſidérables. Un homme qui

s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette riviere donna son nom au foible établissement qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cents dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les fraix de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondements s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol voisin. Ils y fonderent la bourgade de Darien, à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon, où étoit déja établi le hameau de Frédérica.

La même année, un grand nombre de laboureurs Protestants, chassés de Saltzbourg par un Prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer, placé sur la riviere de Savannah, à seize lieues de l'Océan, dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imiterent les sages Saltzburgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi

ſur la Savannah ; mais trois lieues plus bas, mais ſur une rive qui les mettoit ſous les loix de la Caroline. Leur peuplade, formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, méritoit bien cette marque de reconnoiſſance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'Océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie, avec les deux Carolines, les pelleteries que ces Provinces obtenoient des Creeks, des Chickeſaws, des Cherokees, les nations ſauvages les plus nombreuſes de ce continent. Le projet réuſſit ſi bien, que, dès 1739, ces liaiſons occupoient ſix cents perſonnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure, étoit d'autant plus facile, que, durant la plus grande partie de l'année, le Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole pouvoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'un établiſſement qui, dans un temps très-borné, avoit reçu cinq mille habitants, qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fiſc, & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être ſon étonnement, lorſqu'en 1741 on l'inſtruiſit, que la plupart des malheureux qui étoient allé chercher un aſyle dans la Georgie, s'en étoient ſucceſſivement retirés, & que le peu qui y reſtoit encore ſoupiroit ſans ceſſe après un ſéjour moins inſupportable. On chercha les cauſes d'un événement ſi ſingulier, & on les trouva.

XIX. Obſtacles qui s'oppo-

Dans ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit aban-

férent aux progrés de la Georgie.

donné la jurisdiction avec la propriété de la Georgie, à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent les faits sont ignorés. Sont-ils connus, on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles; ou l'on trouve, dans quelques légeres différences entre les circonstances & dans quelques précautions frivoles, le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé, surveillé par la nation, n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le Ministere Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains, non-seulement la police, la justice, & les finances du pays, mais la vie & les biens de ses habitants. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumieres, on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvénients dans d'autres colonies, on arrêta que dans la Georgie, chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre, & n'en posséderoit jamais plus de cinq cents ; qu'elle ne pourroit pas les aliéner ; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix,

ni chaſſé par l'ignominie, ni tourmenté par la tyrannie religieuſe, par l'acharnement de ſes créanciers, par la honte de la miſere, par le manque de toutes les ſortes de reſſources dans ſon pays, il ne renonce pas à ſes parents, à ſes amis, à ſes concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverſe pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, ſans y être attiré par des eſpérances qui l'emportent ſur l'attrait du ſol qui le retient, ſur le prix qu'il attache à ſon exiſtence, & ſur les périls auxquels il s'expoſe. Se jetter ſur un vaiſſeau pour être dépoſé ſur une plage inconnue, eſt l'action d'un déſeſpéré, à moins que l'imagination ne ſoit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre allarme diſſipera. Si l'on ébranle, de quelque maniere que ce ſoit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans ſon induſtrie, qui compoſe toute ſa fortune, il reſtera ſur le rivage. Et tel devoit être néceſſairement l'effet des limites impoſées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne payent qu'un foible cens; encore n'eſt-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre meſure avec le temps. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une Province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion ſe joignit un arrangement qui devint une nouvelle cauſe d'inaction. Les

déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout malſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains, les beſtiaux, qui devoient être leurs premieres richeſſes.

Toutes foibles qu'étoient ces reſſources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cauſe d'une défenſe digne d'éloge, ſi le ſentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'uſage des eſclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées ſans la main des negres. On penſa qu'une contrée deſtinée à être le boulevard de ces poſſeſſions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, ſi l'on eût prévu que des colons, moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernements peuvent être également inſenſés. Les peuples ne ſont conſeillés que par leurs beſoins; les Souverains ne conſultent que leur intérêt perſonnel. Les premiers, aſſez communément indifférents, principalement dans les contrées éloignées, ſur la Puiſſance à laquelle ils appartiennent & ſur

celle qu'ils recevroient d'une invaſion ; négligent leur ſûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la ſolidité de leur poſſeſſion, & préféreront toujours une autorité ferme & conſtante ſur des miſérables, à une autorité incertaine & précaire ſur des hommes heureux. D'après une méfiance que de longues vexations n'ont que trop bien autoriſée, ils regarderont les peuples comme des eſclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la penſée d'aucun d'eux que ce ſentiment habituel de haine qu'ils nous ſuppoſent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'eſt que trop réel, s'éteindroit par l'expérience de quelques années d'une adminiſtration douce & paternelle : car rien ne s'aliene plus difficilement que l'amour des peuples. Il eſt fondé ſur les avantages rarement ſentis, mais toujours avoués, d'une autorité ſuprême, quelle qu'elle ſoit, qui dirige, qui veille, qui protege & qui défende. Par la même raiſon, rien ne ſe recouvre plus facilement quand il eſt aliéné. Le trompeur eſpoir d'un meilleur avenir ſuffit ſeul pour calmer notre imagination, & prolonger ſans fin nos miſeres. Ce que j'avance, le ſpectacle preſque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations ſe promettent un Roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paiſiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un Roi qui ne vient point. Le ſucceſſeur, élevé comme ſon pere ou ſon aïeul, eſt préparé, dès ſon enfance, à ſe modeler ſur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaiſance & d'équité, qui étouffent le vice de ſon éducation. Sans cet heureux caractere,

il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisoit avant lui; non ce qui conviendroit au bien de ses sujets qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme & leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple & la plus évidente des vérités; c'est que leur force & la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé sera son unique regle, & dans les occasions où il est sage de le suivre, & dans les occasions où il seroit sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion sera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus unie avec le reste du systême. En politique, le parti que le Ministere prendra sera toujours le plus analogue à l'esprit tyrannique, le seul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demanderent des esclaves, pour savoir s'ils leur seroient accordés ou refusés, il n'étoit question que d'examiner si la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du Ministere, pour qu'on pût persévérer dans si de fatales combinaisons. La Province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

XX. Situation & espérances de la Georgie.

Depuis cette heureuse révolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit desiré: mais ses marais ont fourni une

assez grande quantité de riz; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier Janvier 1768, six cents trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'éleverent à 1,625,418 livres 9 s. 5 deniers : elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre, & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres Provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de cultures, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

XXI. La Floride devient une possession Espagnole.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtemps cette domination illimitée dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtiment duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les

ſauvages voiſins. On les invita à monter ſur les vaiſſeaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre, & l'on tira le canon ſur tout ce qui reſtoit d'Indiens au rivage. Pluſieurs de ces malheureux, ſi cruellement arrachés à leur patrie, refuſerent la nourriture qui leur étoit offerte, & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui ſurvécurent à leur déſeſpoir furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres inſatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velaſquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ſes infâmes compagnons fut maſſacrée à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi juſtement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours déteſtés dans l'opprobre, dans les remords & dans la miſere. Juſtice en fut faite ſur la terre, que juſtice en ſoit faite aux enfers.

On avoit oublié en Eſpagne cette partie du Nouveau-Monde, lorſqu'un établiſſement qu'y formerent les François en rappella le ſouvenir. La Cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ſes riches poſſeſſions une nation ſi active, & elle ordonna la deſtruction de la colonie naiſſante. Ce commandement fut exécuté en 1565, & le vainqueur occupa la place que ſes cruautés venoient de rendre abſolument déſerte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuſe, lorſque le ſaſſafras vint à ſon ſecours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reſte de cet hémiſphere, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes; mais toujours dans un terrein qui n'eſt ni trop ſec, ni trop humide.

Ses racines ſont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé, ſe couvre d'une écorce épaiſſe, fangeuſe, de couleur cendrée, & pouſſe au ſommet quelques branches qui s'étendent ſur les côtes. Les feuilles ſont diſpoſées alternativement, vertes au-deſſus, blanchâtres en-deſſous, & diſtinguées, en trois lobes : quelquefois il s'en trouve d'entieres, ſur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caracteres que celles du laurier ou du cannelier. Les fruits qui ſuccedent ſont de petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur ſe prend en infuſion comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de ſa racine eſt employée avec ſuccès dans les fievres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois eſt blanchâtre & moins odorant. La médecine employe l'un & l'autre pour exciter la tranſpiration, réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, lever les obſtructions, guérir la goutte, la paralyſie. Le ſaſſafras étoit autrefois d'un grand uſage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de cette derniere infirmité ; ils auroient ſuccombé du moins aux fievres dangereuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à leur arrivée dans la Floride, ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les ſauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. L'expérience fut tentée, & réuſſit.

Pourquoi donc ce médicament & tant d'autres

qui produiſent des cures merveilleuſes dans ces contrées éloignées, ſemblent-ils avoir perdu preſque toute leur efficacité, tranſportés dans les nôtres? La cauſe en eſt vraiſemblablement dans le climat plus favorable à la tranſpiration; dans la nature de la plante qui dégénere & perd de ſa force dans une longue traverſée; ſur-tout dans le caractere du mal qui ſe combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices ſans nombre de nos conſtitutions.

Les Eſpagnols établirent de petits poſtes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joſeph : mais ce ne fut qu'à Saint-Auguſtin & à Penſacole qu'ils formerent proprement des établiſſements, l'un à leur arrivée dans le pays, & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François durant les courtes diviſions qui, en 1718, brouillerent les deux branches de la maiſon de Bourbon. On ne tarda pas à le reſtituer.

En 1740, les Anglois aſſiégerent vainement le premier. Les montagnards Ecoſſois, chargés de couvrir la retraite, furent battus & maſſacrés. Un de leurs ſergents fut ſeul épargné par les ſauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes :

» Héros & patriarches du monde occidental, » vous n'étiez pas les ennemis que je cherchois; » mais enfin vous avez vaincu. Le ſort de la guerre » m'a mis dans vos mains. Uſez à votre gré du droit » de la victoire. Je ne vous le diſpute pas. Mais » puiſque c'eſt un uſage de mon pays d'offrir une » rançon pour ſa vie, écoutez une propoſition qui » n'eſt pas à rejetter.

» Sachez

» Sachez donc, braves Américains, que dans le
» pays où je ſuis né, certains hommes ont des con-
» noiſſances ſurnaturelles. Un de ces ſages qui
» m'étoit allié par le ſang, me donna, quand je me
» fis ſoldat, un charme qui devoit me rendre
» invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé
» à tous vos traits : ſans cet enchantement, aurois-
» je pu ſurvivre à tous les coups mortels dont vous
» m'avez aſſailli ? Car j'en appelle à votre valeur ;
» la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le dan-
» ger. C'eſt moins la vie que je vous demande au-
» jourd'hui, que la gloire de vous révéler un ſe-
» cret important à votre conſervation, & de ren-
» dre invincible la plus vaillante nation du monde.
» Laiſſez-moi ſeulement une main libre pour les
» cérémonies de l'enchantement dont je veux
» faire l'épreuve ſur moi-même en votre pré-
» ſence ".

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-temps & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée ; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : " Voyez
» maintenant, ſages Indiens, une preuve inconteſta-
» ble de ma bonne foi. Vous, guerrier, qui tenez
» mon arme tranchante, frappez de toute votre
» force : loin de ſéparer ma tête de mon corps,
» vous n'entamerez pas ſeulement la peau de mon
» cou ".

A peine eût-il prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les ſauvages étonnés

reſterent immobiles, regardant le corps ſanglant de l'étranger ; puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourments en abrégeant ſa mort, ils accorderent à ſon cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction, ce ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs.

XXII. La Floride eſt cédée par la Cour de Madrid à la Grande-Bretagne.

Le traité de paix de 1763 fit paſſer au pouvoir des Anglois la Floride, qui, vingt-trois ans auparavant, avoit réſiſté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que ſix cents habitants. C'eſt par la vente de leurs cuirs, c'eſt avec les denrées qu'ils fourniſſoient à leur garniſon, qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres beſoins exceſſivement bornés. Ces miſérables paſſerent tous à Cuba, quoique convaincus qu'ils y ſeroient réduits au pain de l'aumône, ſi un Monarque touché de tant d'attachement, ne fourniſſoit à leur ſubſiſtance.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Eſpagnols à préférer un gouvernement oppreſſeur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la ſuperſtition qui ne peut ſouffrir les autels de l'hérétique à côté des ſiens ? Seroit-ce le préjugé qui rend ſuſpectes les mœurs & la probité de celui qui profeſſe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la ſéduction pour eux-mêmes & plus encore pour leurs enfants ? Accoutumés à une longue oiſiveté, s'imaginerent-ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il ſi mauvaiſe opinion de l'homme, qu'il aime mieux diſpoſer lui-même de ſon ſort que de l'abandonner à la merci de ſon ſemblable ? Quoi

qu'il en ſoit, il ne reſta à l'acquéreur qu'un déſert : mais n'étoit-ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitants rebelles à la fatigue, & qui n'auroient jamais été bien affectionnés?

La Grande-Bretagne ſe félicita d'avoir acquis la propriété d'une Province immenſe, dont les limites étoient encore reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion d'une partie de la Louyſiane. Depuis long-temps, cette Puiſſance brûloit de s'établir ſur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Eſpagne. L'eſpoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle ſentit que cette utilité précaire & momentanée ne ſuffiſoit pas pour rendre ſes conquêtes floriſſantes. C'eſt vers la culture que ſes ſoins & ſes eſpérances ſe tournerent principalement.

XXIII. Ce que l'Angleterre a fait, ce qu'elle peut eſpérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquiſition fut partagée en deux gouvernements. On penſa que c'étoit un moyen puiſſant pour pouſſer avec plus d'ardeur, pour mieux diriger les défrichements. Le Miniſtere put être auſſi décidé à cette diviſion par l'eſpoir de trouver, dans tous les temps, plus de ſoumiſſion dans deux Provinces que dans une ſeule.

Saint-Auguſtin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Penſacole de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même-temps d'aſſez bons ports, ne réuniſſoient pas ſans doute toutes les commodités dont elles étoient ſuſceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en poſſédoient. Les autres colonies ne jouirent pas, à leur origine, de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons, des Officiers réformés & des ſoldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient ſervi en Amérique, & qui y étoient établis, obtinrent gratuitement un

terrein proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'étendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois Royaumes, qui étoient dans la même situation, n'eussent été tentés de quitter la mere-patrie, déja trop épuisée par les dernieres hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissements voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers Etats Protestants. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémispheres.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le Docteur Turnbull, lorsqu'en 1767 il alla offrir à ceux du Péloponnese un asyle dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations ; & pour une centaine de louis, il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse; il aborda à Minorque, & il persuada encore à quelques habitants de ces deux isles de le suivre.

Les émigrants, au nombre de mille, arriverent avec leur sage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession, quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement, ils avoient été si opiniâtrement contrariés par les vents, qu'ils ne purent débarquer que durant l'été, saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succomberent. Ils étoient nombreux, parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entieres.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quel-

ques fievres. La conftitution des hommes s'eft fortifiée. Les femmes, qui, à raifon du changement de climat, n'accouchoient d'abord que rarement, font actuellement très-fécondes. On préfume que les enfants auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de fon fondateur des inftitutions qu'elle-même a approuvées, & qui s'obfervent. Ce n'eft encore qu'une famille où l'efprit de concorde doit durer long-temps. Au premier Janvier 1776, elle avoit déja défriché deux mille trois cents acres d'un fol affez fertile. Elle avoit affez d'animaux pour fa nourriture & pour fes travaux. Ses récoltes fuffifoient à fa confommation, & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'induftrie & l'activité qui la diftinguent font beaucoup efpérer du temps & de l'expérience.

Pourquoi Athenes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale? Pourquoi la ville de Turnbull ne feroit-elle pas dans quelques fiecles le féjour de la politeffe, des beaux-arts, & de l'éloquence? La nouvelle colonie eft moins éloignée de cet état floriffant que les barbares Pelafges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établiffement conçu & fondé par un homme fage & pacifique, & les conquêtes d'une longue fuite d'hommes avares, infenfés & fanguinaires; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle feroit devenue, fi ceux qui la découvrirent, qui s'en emparerent & qui la dévafterent, euffent été animés de l'efprit du bon Turnbull? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de fageffe que de dépenfes? L'univers s'eft peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exporterent que

pour 673,209 livres 18 ſols 9 deniers de denrées ; ont un avantage marqué ſur le reſte de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air, qui, en toute ſaiſon, cauſent à leur voiſinage des dégâts ſi fréquents & ſi funeſtes. Auſſi eſt-il permis d'eſpérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y proſpéreront plutôt & mieux que dans les Provinces limitrophes. En 1774, la ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'auſſi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthouſiaſme, on ne s'eſt que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une ſource de richeſſes pour la colonie.

Cependant le terrein beaucoup trop ſablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrément tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont pouſſé ſur ce ſol, communément ingrat, quelques citoyens paiſibles qui avoient un éloignement décidé pour les diſſentions, & un plus grand nombre d'hommes, qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé, étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde, principalement ſur les bords riants du Miſſiſſipi. Cette Province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à pluſieurs iſles Britanniques des Indes Occidentales, des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles rece-

voient des diverses contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide si les côtes de Pensacole eussent été plus accessibles, & si son port eût été moins infesté de vers.

Combien seroient accélérés les progrès des deux Provinces, si leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par les politiques les plus éclairés, ne seroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés, ou de poursuivre sans relâche, d'exterminer sans pitié des hordes errantes? Ne devroient-ils pas préférer à des hostilités meurtrieres & sans gloire, un moyen humain & infaillible, de désarmer un ennemi humilié & implacable?

Les conquérants se flattent que, sans le secours de ces alliances, ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les subsistances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours, ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est, en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voisinage des établissements Européens. Ils reculent, ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils se replient vers les Assinipoils, vers la baie d'Hudson, où se nuisant néces-

sairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événements cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le Major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée, ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il*, leur dit leur Géréral, *qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services signalés, pût songer à m'ôter le jour ?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux, pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet ; mais il peut être repris, & il n'est pas impossible qu'il réussisse. Alors les usurpapateurs reduits à couvrir leurs frontieres contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de trésors, au prix de tant de sang. Si les Anglois dédaignent un conseil que la justice & l'humanité leur adressent par ma bouche, puisse un autre Pontheack sortir de ses cendres & consommer son plan !

XXIV.
Etendue des possessions

Les deux Florides, une partie de la Louysiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même

époque, & par le même traité, acheverent de mettre sous la domination de la Grande-Bretagne, l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi, quand cette Puiſſance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale, elle n'auroit pas laiſſé de poſſéder une des dominations les plus étendues qui euſſent été ſur la ſurface du globe. Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale.

Ce vaſte Empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réaliſer, l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit, pour ainſi dire, à la fois, aux quatre parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le Nouveau-Monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de terre ou les bras de mer, l'iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies; elle en au-

roit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains. Eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis? Interrogez les Eſpagnols. Eſt-on donc ſi puiſſant d'embraſſer dans ſes Etats une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on regne dans un autre?

Les Anglois feront heureux, s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un Empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une Puiſſance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoi qu'il ſoit, en général, ſi bas proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds ou cette profondeur diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'Océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché; mais arrivent lente-

ment à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hyver en prévient la récolte; tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent, & le fruit & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hyver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe, les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſevelies ſous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, ſi long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagements qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XXV. Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui ſeul, entre autres l'érable & le cirier.

Celui-ci, ainſi nommé à cauſe de ſon produit, eſt un arbriſſeau rameux, tortu, aſſez irrégulier, qui ſe plaît dans un ſol humide. Auſſi ne s'éloigne-t-il guere de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles, diſpoſées alternativement, ſont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés preſqu'imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur des indivi-

dus différents? Les premiers forment des chatons; dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes, disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au-lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, récouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance dont ils sont enduits se détache, surnage & s'enleve avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée, elle est communément d'un verd sale. On l'a fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le suif & la cire, pour la consistance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant, comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à se fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, sans le payer trop cher. Mêlée avec un quart de suif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la seule. On en compose d'excellent savon & de bons emplâtres pour les blessures. On s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre.

Elevé par la nature près des ruisseaux & dans des lieux humides, cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, est revêtu d'une écorce assez fine. Ses rameaux, toujours opposés, se couvrent de feuilles qui ont la

même diſpoſition, & ſont blanchâtres en-deſſous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, raſſemblées en bouquets, ont un calice à cinq diviſions, chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre eſt occupé par le piſtil qui devient un fruit composé de deux capſules comprimées & réunies par le bas, écartées & aîlées par le haut, remplies d'une ſeule graine.

On fait, dans le mois de Mars, au bas du tronc de l'érable, une inciſion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on inſere dans la plaie, reçoit le ſuc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une inciſion ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuiſe & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eſt un ſuc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un ſyrop épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſyrop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en ſucre roux, preſque tranſparent & aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment ; mais cette préparation altere toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes ; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des ſauvages de nos landes ; l'érabe eſt le ſucre des ſau-

vages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs; elle a par-tout ses merveilles.

XXVI. Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrememement singulier; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses aîles & sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printemps est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en-dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant; les

hommes peuvent s'approcher de lui jufqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être fi petit fût méchant, colere & querelleur? On voit fouvent ces oifeaux fe livrer une guerre acharnée, & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec font fi vifs & fi redoublés, que l'œil ne peut les fuivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de vîteffe, qu'ils paroiffent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voît. Ils pouffent un cri femblable à celui du moineau.

L'impatience eft l'ame de ces petits oifeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fanée & fans fuc, ils lui arrachent toutes fes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, fur la fin de l'été, des milliers de fleurs, que la rage des oifeaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reffentiment ne foit pas une forte de faim, plutôt qu'un inftinct deftructeur fans befoin.

Tous les êtres ont une efpece ennemie. Celle de l'oifeau-mouche eft une groffe araignée très-friande de fes œufs, contre laquelle il ne les défend pas fans peine. C'eft l'épée que le tyran voit toujours fufpendue fur fa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'infectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, fans obftacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui difputoit. Aucune de ces efpeces n'étoit utile à l'homme. Une feule aujourd'hui fert à fes befoins : c'eft l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranfportée de l'ancien-monde au nouveau. Les fauvages l'appellent mouche-an-

gloife; on ne la trouve qu'au voifinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux effaims fur le nouvel hémifphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différents ufages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche confidérable de commerce.

XXVII. L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domeftiques.

L'abeille n'eft pas le feul préfent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeftiques. Les fauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient foumis aucune efpece vivante à leur domination : ils ne favoient que les détruire. La domefticité des animaux n'a jamais dû précéder la fociété des humains. La premiere conquête de l'homme, eft celle qu'il a faite fur fes femblables. Jufqu'à cette fatale époque de fervitude univerfelle, chaque individu avoit été trop occupé de fon exiftence, & fa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conferver. Mais auffi-tôt qu'une partie des hommes eut fubjugué l'autre, & que celle-ci fe vit affujettie à travailler pour des maîtres, le loifir fut connu pour la premiere fois fur la terre. Ce loifir fut le pere des arts, qui confolerent, peut-être, le genre-humain de la perte de fa liberté. La domefticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, fans doute, une invention des fociétés.

Peut-être n'eft-elle pas le moindre ouvrage de l'induftrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hafards. Car enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des fociétés & des Empires avancés, même jufqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus difpofés, par leur foibleffe ou leur inftinct, à recevoir le joug de

de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des Pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appellés par la nature ; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le Roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transporterent des bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier Souverain, à la racine même de leur génération, du moins plusieurs especes eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes, à l'exception du porc, perdirent une grande partie de leur force, de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement, qu'elles recouvrerent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient dans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espece vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conservation.

Cependant, il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement porté contre la trans- XXVIII. Les grains de l'Europe

ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

plantion des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les habitants vagabonds de ces contrées ſolitaires ne cultivoient, qu'à regret, un peu de maïs, plante qui a le port du roſeau. Ses feuilles, aſſez larges & fort longues, entourent à leur baſe la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervalles. Un panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets dont elle eſt compoſée, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines, renfermées entre deux écailles propres. A l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épi très-ſerré ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs enveloppes. Le piſtil de ces fleurs, entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, preſque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. La maturité eſt annoncée par ſa couleur, & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épi.

Cette eſpece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit la ſeule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les ſauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain de maïs qui en produiſoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre; & réduit en pâte, il étoit cuit ſous la cendre. Souvent même, grillé ſeulement, il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes. Un terrein maigre,

léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains celui qui peut ſoutenir le plus longtemps la ſécherèſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſements. Ils le vendirent au midi de l'Europe, dans les Indes Occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce, qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ſes colonies ſeptentrionales lui enlevoient l'approviſionnement des établiſſements qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des ſalaiſons & des bleds, réſolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. L'occaſion ne tarda pas de ſe préſenter.

XXIX. L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.

La Suede étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron dont ils avoient beſoin pour leurs armements. En 1703, cette Puiſſance méconnut ſes vrais intérêts, au point de plier & de réduire ſous un privilege excluſif, cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix, ſubite & forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea par

des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante, qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout-à-la-fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complete d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un systême de convention entre elles, qui devint public en 1718 : temps où toutes les Puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau - Monde des hommes assez éloquents, pour persuader aux habitants qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mere-patrie; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais, qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin-d'œil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragements. Mais il n'avoit

pas fait entrer dans ses calculs, la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur. Il reprit, en 1729, le systême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps, les Américains en portoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les Hambourgeois & même les Hollandois, avoient contracté l'habitude de freter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le Parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger, en 1722, les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au Royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut suivie d'une gratification, qui comprenant en général toute sorte de bois, portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement, les matériaux du Nouveau-Monde se trouverent très-inférieurs à ceux de l'Ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au Nord de l'Amérique ses ver-

gues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçût encore ses voiles & ses cordages.

Les Protestants François, qui, chassés de leur patrie, par un Roi tombé dans le bigotisme, avoient apporté par-tout à ses ennemis, l'industrie de leur climat, firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre, deux objets souverainement importants pour une Puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultiverent ces plantes avec quelque succès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse, le gouvernement imagina d'accorder 135 livres de gratification par tonneau, de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup; & cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde, peu de terres se trouverent assez bonnes pour une production qui ne prospere que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer, en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX. Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal, si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage, celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent longtemps les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses, en les chargeant de droits énormes. Cette imposition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois-taillis, qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les sophismes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin, le gouvernement fit un

premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le Sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes, & à étendre à tout le Royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, sans y comprendre celles d'Ecosse, produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines qui étoient inépuisables, auroient considérablement augmenté leur produit, si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois-taillis, & que ces taillis fournissoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtiments ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des instruments tranchants, à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêterent pas le Parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier qui l'enrichissoient depuis si long-temps, & qu'il

n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse, fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces dispositions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne, à la Norwege, à la Suede & à la Russie, 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua, & devoit diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique, si facile à tirer de la superficie de la terre, que les Anglois ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes Orientales, à tous les pays de l'univers, où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même, les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisoit que ses colonies la tirassent de la dépendance où les Puissances du nord de l'Europe, pouvoient, en rigueur, la tenir pour la facilité, pour la multiplication de ses armements. Rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son essor naturel vers l'empire des mers, qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI. Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront

Après s'en être applani le chemin par la création d'une marine libre, indépendante & supérieure à toutes les marines, l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espece de conquête qu'elle avoit

faite en Amérique, encore plus par ſon induſtrie que par ſes armes. A meſure que, par une pente naturelle, les établiſſements s'étoient avancés du Nord au Sud, les entrepriſes & les projets s'étoient multipliés à raiſon du ſol & du climat. Aux bois, aux grains, aux beſtiaux qui avoient été les productions premieres, s'étoient joints ſucceſſivement le riz, le tabac, l'indigo, d'autres richeſſes. Les Anglois, qui n'avoient point de vin en Europe, réſolurent de le demander auſſi au nouvel hémiſphere. dans l'Amérique Septentrionale.

On trouve ſur le continent ſeptentrional de l'Amérique, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins, dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée, & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tenterent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conſerver. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font ſéjourner les brouillards humides & brûlants; les ſaiſons étoient trop inconſtantes; les inſectes trop multipliés autour des forêts, pour laiſſer éclore & proſpérer une culture ſi chere à la nation Angloiſe, à tous les peuples qui ne la poſſedent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boiſſon dont la préparation occupe pluſieurs parties du globe, & dont l'uſage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des ſiecles & des eſſais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités, la récolte du vin ſera précédée par

celle de la ſoie, ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans ſon ſein.

Cette riche matiere coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-conſidérable. On réſolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie reſterent au-deſſous d'une ſi riante promeſſe. On en rejetta la faute ſur les habitants, qui n'achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, négligerent d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfants à élever des vers à ſoie: occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge le plus délicat. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphere dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des Etats bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe, & les arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. En 1769, le Parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plan-

tes, ne devoit pas tarder à ſuivre. La nation penſoit que l'Europe & l'Aſie avoient peu de productions qui ne puiſſent être naturaliſées avec plus ou moins de ſuccès dans quelqu'une des vaſtes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes, & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

XXXII. De quelles eſpeces d'hommes ſe ſont peuplées les Provinces de l'Amérique Septentrionale.

Ce furent les Anglois qui, perſécutés dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, aborderent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des ſuites importantes. Les habitants de la Grande-Bretagne ſont tellement attachés au ſol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiſſent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'induſtrie. Ainſi le rétabliſſement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obſtacles inſurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs, les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenants, n'étoient guere propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſeres, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette Puiſſance de fonder des colonies, de les rendre floriſſantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſerent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même-temps du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de fraix une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que ſe propoſoient les émigrants, c'étoit de ſe trouver citoyens dans toute l'étendue de l'Empire Britannique, après ſept ans de domicile dans quelqu'une de ſes colonies.

Tandis que la tyrannie & le perſécution déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe rempliſſoit de trois ſortes d'habitants. Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe.

Les Européens, qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois ſiecles, ont ſemé des colonies dans la plupart des points de ſa circonférence; & preſque par-tout leur race s'eſt plus ou moins abâtardie. Les établiſſements Anglois de l'Amérique Septentrionale paroiſſoient avoir ſubi la loi commune. Leurs habitants étoient univerſellement jugés moins robuſtes au travail, moins forts à la guerre, moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le ſoin de défricher la terre, de purifier l'air, de changer le climat, d'améliorer la nature abſorboit toutes les facultés de ce peuple tranſplanté ſous un autre ciel, on en concluoit ſa dégradation & ſon impuiſſance de s'élever à des ſpéculations un peu compliquées.

Pour diffiper ce préjugé injufte, il falloit qu'un Franklin enfeignât aux phyficiens de notre continent étonné à maîtrifer la foudre. Il falloit que les éleves de cet homme illuftre, réunis en fociété, jettaffent un jour éclatant fur plufieurs branches des fciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impreffions fortes & rapides qu'elle avoit opérées dans les plus fieres républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme, que les droits des nations y fuffent folidement établis dans des écrits originaux qui feront le charme & la confolation des fiecles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à fuivre ceux de raifonnement & d'obfervation. Bien-tôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer fes Homeres, fes Théocrites, fes Sophocles. On n'y manque plus de fecours, de maîtres, de modeles. L'éducation s'y répand, s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions, on y voit plus de gens bien nés, plus de loifir & de moyens pour fuivre fon talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'inftitution même de la jeuneffe eft fouvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raifon.

Par un contrafte fingulier avec l'ancien monde, où les arts font allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jufqu'à nos jours, l'efprit a paru s'énerver comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrants de bonne heure, les hommes y conçoivent promptement; mais n'y réfiftent pas, ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Prefque tous ont de la facilité pour tout; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils font bien loin de la carriere quand nous touchons

au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloiſe. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble deſſein, & qu'elle cherche, par des voies juſtes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une ſeconde claſſe de colons fut autrefois compoſée de malfaiteurs que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigents, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe pouſſoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le negre, le crime n'avoit plus qu'un pas à faire : c'étoit de vendre ſon compatriote ſans l'avoir acheté, & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece d'eſclavage eſt plus ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrants il ſe trouve des enfants, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt-un ans pour les garçons, & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le ratrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le

vendre à qui bon lui semble : mais ce n'eſt que pour le temps de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice n'a rien d'ignominieux, & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tache de la vente & de l'achat. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtruments de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande ſe répandent dans le Palatinat, dans la Souabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent, avec enthouſiaſme, les délices du Nouveau-Monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négociants d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci ſoudoyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies, payent une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés qui leur préparent des conditions d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. L'Amérique forme des recrues pour la culture, comme les Princes pour la guerre, avec les mêmes artifices : mais un but moins honnête, & peut-être plus inhumain : car qui fait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui ſurvivent à leurs eſpérances ! L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres qui pourroient

dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des gouvernements qui fait adopter ces chimeres de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errants ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à la perſpective d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner : on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagements & des eſpérances : on les empriſonne, on les garotte ; on empêche l'homme né libre d'aller reſpirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un aſyle. On aime mieux l'étouffer dans ſon berceau, que de le laiſſer chercher ſa vie en quelque climat ſecourable. On ne veut pas même lui donner le choix de ſon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix : peuples, où ſont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui ſe forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques Puiſſances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reſſource au déſeſpoir ? Depuis deux ſiecles, tous les Princes de l'Europe fabriquoient entre eux, dans les ténebres du cabinet, cette longue & peſante chaîne dont les peuples ſe ſentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieuſement imaginé.

imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les Etats plus grands, mais les ſujets plus ſoumis, en ſubſtituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats ſe fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la miſere à des ſujets puſillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition, ils ne ſe liguoient ou ne s'allioient que pour appeſantir la ſervitude. Soit qu'ils vouluſſent ſouffler la guerre ou conſerver la paix, ils étoient aſſurés de tourner au profit de leur autorité, l'agrandiſſement ou l'affoibliſſement de leurs peuples. S'ils cédoient une Province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour ſe dédommager de ſa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations : comme ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir les unes par les autres au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule iſſue vous reſtoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évaſion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des Princes ſont convenus entre eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart,

enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-seulement les brigands qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part; mais indistinctement tous leurs sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni subsistances, ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans, ouvriers de toute espece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuse le droit de travailler librement sans avoir acheté des maîtrises : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de Cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain, n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés : errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Osez gémir, vos cris seront repoussés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous poursuivra même au-delà des monts & des fleuves; vous serez renvoyés, ou livrés pieds & poings liés à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs, qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naissez dans ces Etats barbares, où la condition réciproque entre les Princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité, souvenez-vous de l'inf-

cription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer :

LASCIATE OGNI SPERANZA, VOI CH'ENTRATE.

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas ſon ſein aux malheureux, qui préféreront volontairement ſa liberté au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les Couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme une autre claſſe de ſa population ?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, les Provinces ſeptentrionales ont eut recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux iſles. Les loix les protegent plus efficacement, & il eſt très-rare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle ? Des ſectaires humains, des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-temps retenus par une loi qui ordonnoit d'aſſigner aux affranchis un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Disons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester, qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le temps a changé pour eux en nature : ce sont-là les sophismes de l'amour-propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchants, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux que la nature semble avoir formés justes & bons, il en est peu qui ayent assez de désintéressement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là, sans doute, étoit inspiré) s'est levé & a dit : » Jusques à quand aurons-nous deux » consciences, deux mesures, deux balances; l'une » en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain; » toutes deux également fausses ? Est-ce à nous, » mes freres, de nous plaindre en ce moment que » le Parlement d'Angleterre veut nous asservir, » nous imposer le joug du sujet, sans nous laisser » le droit du citoyen ; tandis que depuis un siecle » nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyrannie, en tenant dans les fers du plus dur esclavage des hommes qui sont nos égaux & nos freres ? Que nous ont fait ces malheureux que la » nature avoit séparés de nous par des barrieres si » redoutables, & que notre avarice est allé chercher au travers des naufrages jusques dans leurs » sables brûlants, ou leurs sombres forêts, au milieu des tigres ? Quel étoit leur crime pour être

» arrachés d'une terre qui les nourriſſoit ſans tra-
» vail, & tranſplantés par nous ſur une terre où
» ils meurent dans les labeurs de la ſervitude ?
» Quelle famille as-tu donc créée, Pere céleſte,
» où les aînés, après avoir ravi les biens de leurs
» freres, veulent encore les forcer, la verge à la
» main, d'engraiſſer du ſang de leurs veines, de
» la ſueur de leur front, ce même héritage dont
» on les a dépouillés ? Race déplorable, que nous
» abrutiſſons pour la tyranniſer, en qui nous étouf-
» fons toutes les facultés de l'ame pour accabler
» ſes bras & ſon corps de fardeaux ; en qui nous
» effaçons l'image de la divinité, & l'empreinte de
» l'humanité ! race mutilée & déshonorée dans les
» facultés de ſon eſprit & de ſon corps, dans toute
» ſon exiſtence : & nous ſommes chrétiens, & nous
» ſommes Anglois ! Peuple favoriſé du ciel, &
» reſpecté ſur les mers, quoi, tu veux être libre
» & tyran tout-à-la-fois ? Non, mes freres, il eſt
» temps de nous accorder avec nous-mêmes. Af-
» franchiſſons ces miſérables victimes de notre or-
» gueil ; rendons aux negres la liberté que l'homme
» ne doit jamais ôter à l'homme. Puiſſent, à no-
» tre exemple, toutes les ſociétés chrétiennes, ré-
» parer une injuſtice cimentée par deux ſiecles de
» crimes & de brigandages ! Puiſſent enfin des
» hommes trop long-temps avilis, élever au ciel
» des bras libres de chaînes, & des yeux baignés
» des pleurs de la reconnoiſſance ! Hélas ! ces mal-
» heureux n'ont connu juſqu'ici que les larmes du
» déſeſpoir " !

Ce diſcours réveilla les remords, & le petit nom-
bres d'eſclaves qui appartenoient aux Quakers, fu-
rent libres. Si la chaîne de ces malheureux ne fut
pas rompue par les autres colons de l'Amérique
Septentrionale, du moins la Penſilvanie, la Nou-

velle-Jersey & la Virginie demanderent-elles, avec instance, que cet infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce vaste continent paroissoient disposées à suivre cet exemple : mais elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ses délégués, de rejetter toutes les ouvertures qui tendroient à ce but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces nations, qui sont aussi barbares par les liens du vice, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal & militaire a mis tout sous le joug, même les opinions ; quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit du ciel le droit d'opprimer la terre, il n'est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé, a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians, au cri de la nature, de la raison & de la vertu.

XXXIII. A quel degré la population s'est-elle élevé dans l'Amérique Septentrionale.

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cents mille noirs. Le nombre de blancs s'y éleve à deux milions cinq ou six cents mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La premiere, est cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication est dans le climat même des colonies, où l'expérience a démon-

tré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce philoſophe, s'accroît par-tout en raiſon du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une famille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfants, les domeſtiques n'en ont point, & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix, & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance, & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de temps, un eſpace, qui,

pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-temps ſa poſtérité. Ainſi les habitants du Nouveau-Monde ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitants de l'Europe. S'il ſe fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique; & ſi l'on compte quatre enfants par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux ſiecles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immenſe, à moins que des obſtacles qu'il n'eſt pas aiſé de prévoir, n'en ralentiſſent les progrès naturels.

XXXIV. Quelles ſont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles?

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plutôt formés que les Européens; mais ils vivent auſſi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitants dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien-monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités : il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du

ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aiſance; comme la ſécurité qui naît de la propriété; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe qui traîne la miſere à ſa ſuite; au-lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſirs, quand on n'eſt ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui eſt près de la haine. On ſe rapproche, on ſe raſſemble, on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talents, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les fraix uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté: mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parents & des enfants, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux, pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres amours. C'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale : c'eſt dans les bois de la Floride &

de la Virginie ; c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la premiere fois ; l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes, des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des égliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentiments, ils couvent des germes de diſſention qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des gouvernements.

XXXV. Nature des gouvernements établis dans l'Amérique Septentrionale.

Par gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions bizarres de l'Europe, qui ſont un mélange inſenſé de loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, furent portées devant le Magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie, échouerent toujours, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant ils participerent à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Les ſeuls catholiques en furent exclus, parce qu'ils ſe refuſoient aux ſerments

que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais ſous d'autres points de vue, il n'étoit pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfants, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événements & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante, le gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur ayent appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés, ſemblables aux adoleſcents plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leurs forces & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon pere : un Prince, au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un Prince compromet toujours l'intérêt du peuple, dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette

opinion que le gouvernement doit modifier toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel Prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon ſucceſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon gouvernement ; l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion, & l'opinion générale eſt la regle du gouvernement : c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les Rois ſont les maîtres des hommes. Les gouvernements doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événements & des ſituations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement, ſuivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une Province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, de la Nouvelle-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Georgie, eſt nommé royal, parce que le Roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre baſſe comme dans la métropole.

Un conseil choisi, approuvé par la Cour, établi pour soutenir les prérogatives de la Couronne, y représente la chambre des Pairs, & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays, qui sont ses membres. Un Gouverneur y convoque, y proroge, y termine les assemblées; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu'à ce que le Monarque auquel on les envoie, les ait rejettées.

La seconde espece de gouvernement qui regne dans les colonies, est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées, un courtisan avide, actif, accrédité, obtenoit sans peine, dans des déserts aussi grands que des Royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries, seul hommage qu'exigeât la Couronne, valoient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie sont restés seuls asservis à cette forme singuliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres Provinces voisines qu'en ce qu'il reçoit son Gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la Cour. Dans la Pensilvanie même, le Gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la Couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les coutumes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisieme régime que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui

de toutes les Provinces de la Nouvelle-Angleterre; il ne subsiste plus que dans Connecticut & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs Officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles ayent besoin de l'approbation du Monarque, sans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin, la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces Provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la Cour de Londres.

Cette diversité de gouvernements n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & réguliere. C'est le hasard, le climat, ce sont les préjugés du temps & des fondateurs qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la premiere regle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitants qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par

le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt, ſur-tout, dans la diſtribution de la propriété qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut, avec le temps, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitants, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable, & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité : ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de

la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion. Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfants, on n'auroit qu'à laiſſer éclore les germes de la vérité dans les développements de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération par une éducation commune & publique des enfants. Un Prince, un légiſlateur, ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe; c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu que l'on ſeme dans l'enfance des générations déja viciées, ſont étouffés dans l'adoleſcence & la jeuneſſe, par le débordement & la contagion des vices qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés, ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagements & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carriere, ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement oppoſée à leurs principes, des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la premiere génération peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & ſujette à l'inſtabilité des hypotheſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux parties irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercenaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de fraix : par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. De-là vient le ſyſtême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout en-

gloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises, parce qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les loix civiles qui tendent, la plupart, à conserver la propriété, seront simples, uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conservé beaucoup d'usages, qui n'étant dans l'origine que des abus de l'esclavage, sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception, pour une loi de principe; tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale; tant de loix nouvelles, qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée, ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changements qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie; elles ont grossi ce fatras obscur par

toutes les nouvelles loix que le changement de lieux, de temps & de mœurs y doivent ajouter. De ce mélange a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller ; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auffi-tôt eft née une multitude de jurifconfultes, qui font allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquifes en très-peu de temps, ont mis fous le joug de leur rapacité, la claffe précieufe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui font les plus indifpenfables dans toute fociété, mais prefque uniquement effentiels à une fociété naiffante. Après le fléau de la chicane, qui s'eft attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eft venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloifes de l'Amérique Septentrionale.

A la naiffance des colonies, les efpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauffer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des efpeces qui venoient des colonies Efpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paffer en Angleterre, pour y payer les marchandifes dont on avoit befoin. C'étoit un gouffre qui tariffoit la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie, toutes les Provinces le chercherent dans la création d'un papier-monnoie.

L'ufage qu'en firent les divers gouvernements fut d'abord affez modéré. Mais les brouilleries avec les fauvages fe multiplierent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des efprits ardents formerent des projets compliqués & vaftes : mais le tréfor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette reffource fut pouffée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les pre-

miers temps, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnerent de nouvelles dettes. Les engagements furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'Etat conserverent, sans interruption, leur valeur entiere. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre Provinces qui forment ce qu'on appelle plus particuliérement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouverent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachuset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole, en dédommagement, 4,050,000 liv. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le Parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissements.

XXXVII. Regles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce de l'Amérique Septentrionale.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, se livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au Parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méri-

toit. Il y eut des hommes aſſez courageux pour défendre la cauſe des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitants toute l'année, ce ſeroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la miſere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie; enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un Etat naiſſant, qu'à en diminuer ou en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans replique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la juſtice. Toute communication, à cet égard, fut ſévérement interdite entre les Provinces. On leur défendit, ſous les peines les plus graves, de verſer de l'une dans l'autre aucune eſpece de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oſerent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un déſordre affreux, le Parlement eut recours à l'expédient, ſi petit & ſi cruel, des réglements. Un ouvrier ne put travailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſéveres encore. Il

ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage, ou chargé d'or & d'argent, ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois, eux-mêmes, n'y étoient pas reçus, s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe, ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madere, des Açores ou des Canaries, & les sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes engagerent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finisterre, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le Sénat, qui représente la nation, vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, en-

tre les parties éparses d'un Empire immense. Une Puissance, en effet, devoit statuer, en dernier ressort, sur les relations qui pouvoient nuire ou servir au bien général de la société toute entiere. Le Parlement étoit le seul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important : mais il devoit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un Etat où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre, lorsqu'on obligea les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées ; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuse & stérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de fraix inutiles & perdus, arrêta nécessairement leur activité, & diminua par conséquent leur aisance ; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole, qu'on sacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer, qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là, toute soumission étoit reconnoissance ; au-delà, toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe

fondamental de leur établiſſement, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la loi. En vain on établit dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit, étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtiments pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, prévalut ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcal. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloiſe, monterent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtreinte à de juſtes bornes, auroit arrêté les liaiſons prohibées dont on ſe plaignoit ſi fortement. Alors les colonies ſeroient arrivées à un état d'aiſance, qui leur eût permis de ſe libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors elles en auroient tiré, chaque année, pour plus de quarante-cinq millions de marchandiſes, ſomme à laquelle leurs demandes s'étoient élevées aux époques les plus proſperes. Mais au-lieu de voir adoucir leur ſort comme ils ne ceſſoient de le demander, ces grands établiſſements ſe virent menacés d'une impoſition.

XXXVIII. Etat de détreſſe où ſe trouve l'Angleterre en 1763.

L'Angleterre ſortoit d'une longue & ſanglante guerre, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où une domination déja trop vaſte s'étoit accrue d'un territoire immenſe dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en impoſer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ſes acquiſitions & de ſes triomphes. Ecraſée ſous le fardeau d'une dette de

3,330,000,000 livres, qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoient de son revenu; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens-fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer, tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement, payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bierre, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée ou à la sortie. Les matieres premieres & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négociants se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'Etat étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque maniere sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soula-

ger par la diminution des dépenſes. Celles que faiſoit le gouvernement étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole. Cette vue étoit ſage & juſte.

XXXIX. L'Angleterre appelle ſes colonies à ſon ſecours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à ſa déſenſe & à ſa ſplendeur, ſelon l'étendue de leurs facultés, puiſque ce n'eſt que par la force publique que chaque claſſe peut conſerver l'entiere & paiſible jouiſſance de ce qu'elle poſſede. L'indigent y a ſans doute moins d'intérêt que le riche: mais il y a d'abord l'intérêt de ſon repos, & enſuite celui de la conſervation de la richeſſe nationale qu'il eſt appellé à partager par ſon induſtrie. Point de principe ſocial plus évident, & cependant point de faute politique plus commune que ſon infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumieres & la conduite des gouvernements?

Du vice de la puiſſance légiſlative, qui exagere l'entretien de la force publique, & uſurpe pour ſes fantaiſies une partie des fonds deſtinés à cet entretien. L'or du commerçant, du laboureur, la ſubſiſtance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes au nom de l'Etat, proſtitués dans les Cours à l'intérêt & au vice, vont groſſir le faſte d'une troupe d'hommes qui flattent, haïſſent & corrompent leur maître; vont dans des mains plus viles encore payer le ſcandale & la honte de ſes plaiſirs. On les prodigue pour un appareil de

grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle ; pour des fêtes, ressource de l'oisiveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un Empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le Prince & ses sujets. Ceux qui levent les revenus de l'Etat ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendroit d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal, ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc insatiable & ardent, moins satisfait de ce qu'on lui donne, qu'irrité de ce qu'on lui refuse, poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtiment & justice ; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente, rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit, & des délits qui l'enrichissent. Heureux le Souverain qui, pour prévenir tant d'abus, ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidele de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce Souverain n'a point encore paru, & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'Etat qui le protege, n'en est pas moins nécessaire & sacrée, &

aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple; & jamais le ministere Britannique n'avoit eu recours à elles, sans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puisque la concession étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des Parlements tumultueux & entreprenants avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus, malheureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siecles d'une heureuse expérience.

Les Provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette maniere de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronnée, la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids, prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux, ou endormis

dans les chaînes, de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît;* point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chere des peuples, propriété plus chere que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumieres, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'Etat. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité; & il n'y en eut jamais pour rejetter le systême adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-Monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentants au Parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'Empire Britannique; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude, & ces Provinces se seroient vues légalement chargées de

la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le ſecond, le Miniſtere, diſpoſant des dignités, des emplois, des penſions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de réſiſtance à ſes volontés dans cet autre hémiſphere que dans le nôtre.

Cependant les maximes conſacrées en Amérique avoient une autre baſe que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes; ils s'appuyoient plus ſolidement encore ſur le droit qu'a tout citoyen Anglois, de ne pouvoir être taxé que de ſon aveu ou de celui de ſes repréſentants. Ce droit, qui devroit être celui de tous les peuples, puiſqu'il eſt fondé ſur le code éternel de la raiſon, remontoit par ſon origine juſqu'au regne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, ſous des Rois féroces comme ſous des Rois imbécilles, dans des moments de ſervitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama ſans ceſſe. On vit l'Anglois, ſous les Tudors, abandonner ſes droits les plus précieux, & livrer ſa tête ſans défenſe à la hache des tyrans; mais jamais renoncer au droit de s'impoſer lui-même. C'eſt pour le défendre qu'il répandit des flots de ſang, qu'il détrôna ou punit ſes Rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut ſolemnellement reconnu dans l'acte célebre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chaſſoit un Roi deſpote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau Souverain qu'elle venoit de choiſir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus ſacrée, ſans doute, que tant de droits imaginaires que la ſuperſtition voulut ſanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'inſtrument & le rempart de ſa liberté. Elle penſoit, elle ſentoit que c'étoit la ſeule digue

qui pût à jamais arrêter le defpotifme ; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilege, le condamne à l'oppreffion ; que les fonds levés en apparence pour fa fûreté, fervent tôt ou tard à fa ruine. L'Anglois, en fondant fes colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers, & les mêmes idées s'étoient tranfmifes à fes enfants.

Ah ! fi, dans ces contrées même de l'Europe, où l'efclavage femble depuis long-temps s'être affis au milieu des vices, des richeffes & des arts ; où le defpotifme des armées foutient le defpotifme des Cours ; où l'homme, enchainé dès fon berceau, garotté des doubles liens & de la fuperftition & de la politique n'a jamais refpiré l'air de la liberté : fi dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au fort des Etats, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes, & d'envier la nation heureufe qui a fu en faire le fondement & la bafe de fa conftitution ; combien plus les Anglois, enfants de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs peres ? Ils favent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le fol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un fentiment favorable à ces idées. Difperfés dans un continent immenfe ; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaftes plaines de leurs déferts, aux bords de ces forêts où tout eft encore fauvage, & où rien ne rappelle ni la fervitude ni la tyrannie de l'homme, ils femblent recevoir de tous les objets phyfiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs, ces peuples livrés prefque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élevent & fortifient l'ame en donnant des mœurs fimples, auffi éloignés jufqu'à préfent de la richeffe que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par

l'excès du luxe, ni par l'excès des beſoins. C'eſt dans cet état ſur-tout, que l'homme qui jouit de la liberté, peut la maintenir & ſe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui ſemble être le garant le plus ſûr de tous les autres. Telle étoit la réſolution des Américains.

XL.
L'Angleterre exige de ſes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le Miniſtere Britannique ignorât ces diſpoſitions, ſoit qu'il eſpérât que ſes délégués réuſſiroient à les changer, il ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe pour exiger une contribution forcée de ſes colonies. Car qu'on le remarque bien, la guerre heureuſe ou malheureuſe ſert toujours de prétexte aux uſurpations des gouvernements, comme ſi les chef des nations belligérantes s'y propoſoient moins de vaincre leurs ennemis que d'aſſervir leurs ſujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc.

Les Provinces Angloiſes du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la conſommation de ce que leur fourniſſoit la métropole, juſqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppreſſeur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, ſont les plus ardentes à faire le ſacrifice de ce qui ſervoit à leur parure; & les hommes, animés par cet exemple, renoncent de leur côté à d'autres jouiſſances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers; & la laine, le lin, le coton, groſſiérement travaillés, ſont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette eſpèce de conſpiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négociants dont les marchandiſes

chandifes font fans débouché, augmentent fon inquiétude. Les ennemis du Miniftere appuyent ces mécontentements, & l'acte du timbre eft révoqué après deux années d'un mouvement convulfif, qui dans d'autres temps auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies eft de courte durée. Le Parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut, en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, foit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui font portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent feptentrional ne font pas moins révoltés de cette innovation que de la premiere. Vainement leur dit-on que perfonne ne peut contefter à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir fur fes exportations les droits qui conviennent à fes intérêts, puifqu'elle n'ôte point à fes établiffements fitués au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandifes afservies aux nouvelles taxes. Ce fubterfuge paroît une dérifion à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent ni fe procurer par leur induftrie, ni par des liaifons étrangeres, les objets qu'on vient d'impofer. Que ce foit dans l'Ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut foit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chofe, & que leur liberté ne feroit pas moins attaquée de cette maniere que de celle qu'on a repouffée avec fuccès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper, & ils ne veulent pas l'être. Ces fophifmes politiques leur paroiffent ce qu'ils font, le mafque de la tyrannie.

Les nations, en général, font plus faites pour fentir que pour penfer. La plupart ne fe font jamais

avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premieres associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les Etats où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet, il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse; & baisant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus, une premiere usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matiere de culte & de politique, se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portées à secouer ces deux jougs à la fois; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé, est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples, & où le courage essaya de poser les premieres bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloises en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y savoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme; & le Ministere Britannique la violant, il falloit nécessairement qu'un

peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulerent sans qu'aucune des taxes qui blessoient si vivement les Américains, fût perçue. C'étoit quelque chose ; mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entiérement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister.

Le Ministere, trompé par ses délégués, croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde, lorsqu'en 1773 il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation est générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques Provinces, on arrête des remercîments pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négociants auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici on déclare ennemi de la patrie quiconque osera vendre. Là on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solemnellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions, & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulevement. Ses habitants détruisirent, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ſes droits que le reſte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ſes privileges, étoit repouſſée ſans ménagement. Cette réſiſtance, quelquefois accompagnée de troubles, fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le Miniſtere qui avoit des vengeances à exercer, ſaiſit trop vivement la circonſtance d'un excès blâmable ; & il en demanda au Parlement une punition ſévere.

Les gens modérés ſouhaitoient que la cité coupable fût ſeulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans ſa rade, & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légere ; & le 13 Mars 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boſton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La Cour de Londres s'applaudiſſoit d'une loi ſi rigoureuſe, & ne doutoit pas qu'elle n'amenât les Boſtoniens à cet eſprit de ſervitude qu'on avoit travaillé vainement juſqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis perſévéroient dans leurs prétentions, leurs voiſins profiteroient avec empreſſement de l'interdit jetté ſur le principal port de la Province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-temps jalouſes de celle de Maſſachuſet, l'abandonneroient avec indifférence à ſon triſte ſort, & recueilleroient le commerce immenſe que ſes malheurs feroient refluer ſur elles. De cette maniere ſeroit rompue l'union de ces divers établiſſements, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de conſiſtance, au gré de la métropole.

L'attente du Miniſtere fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impoſe quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faiſoit que

gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pesent les avantages & les désavantages de la résistance; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élevent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la division s'éleve entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guere de complices que chez les peuples déja corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'est la mollesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est surtout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernements, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siecle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurerent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus.

Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentiſſent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit ſans doute un ſpectacle intéreſſant pour la philoſophie, de voir que dans les temples, aux pieds des autels, où tant de fois la ſuperſtition a béni les chaînes des peuples; où tant de fois les Prêtres ont flatté les tyrans, la liberté élevoit ſa voix pour défendre les privileges d'une nation opprimée; & ſi l'on peut croire que la Divinité daigne abaiſſer ſes regards ſur les malheureuſes querelles des hommes, elle aimoit mieux ſans doute voir ſon ſanctuaire conſacré à cet uſage, & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adreſſoient ſes miniſtres. Ces diſcours devoient produire un grand effet; & lorſqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppreſſion, il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitants de Maſſachuſet dédaignent juſqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du déſaſtre de la capitale. Ils ne ſongent qu'à reſſerrer avec les Boſtoniens les liens qui les uniſſent, diſpoſés à s'enſévelir ſous les ruines de leur commune patrie, plutôt que de laiſſer porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les Provinces s'attachent à la cauſe de Boſton, & leur affection augmente à proportion du malheur & des ſouffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de choſe près d'une réſiſtance ſi ſévérement punie, elles ſentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'eſt que différée, & que toute la grace dont peut ſe flatter la plus favoriſée, ſera d'être la derniere ſur qui s'appeſantira un bras oppreſſeur.

Ces diſpoſitions à un ſoulevement général ſont augmentées par l'acte contre Boſton, qu'on voir cir-

culer dans tout le continent ſur du papier bordé de noir, emblême du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude ſe communique d'une maiſon à l'autre. Les citoyens ſe raſſemblent & converſent dans les places publiques. Des écrits, pleins d'éloquence & de vigueur, ſortent de toutes les preſſes.

» Les ſévérités du Parlement Britannique contre » Boſton, dit-on dans ces imprimés, doivent faire » trembler toutes les Provinces Américaines. Il ne » leur reſte plus qu'à choiſir entre le fer, le feu, » les horreurs de la mort, & le joug d'une obéiſ- » ſance lâche & ſervile. La voilà enfin arrivée cette » époque d'une révolution importante, dont l'é- » vénement heureux ou funeſte fixera à jamais les » regrets ou l'admiration de la poſtérité.

» Serons-nous libres, ſerons-nous eſclaves? C'eſt » de la ſolution de ce grand problême que va dé- » pendre, pour le préſent, le ſort de trois millions » d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou la mi- » ſere de leurs innombrables deſcendants.

» Réveillez-vous donc, ô Américains! jamais la » région que vous habitez ne fut couverte d'auſſi » ſombres nuages. On vous appelle rebelles, parce » que vous ne voulez être taxés que par vos re- » préſentants. Juſtifiez cette prétention par votre » courage, ou ſcellez-en la perte de tout votre » ſang.

» Il n'eſt plus temps de délibérer. Lorſque la » main de l'oppreſſeur travaille ſans relâche à vous » forger des chaînes, le ſilence ſeroit un crime, & » l'inaction une infamie. La conſervation des droits » de la république : voilà la loi ſuprême. Celui-là » ſeroit le dernier des eſclaves, qui, dans le péril » où ſe trouve la liberté de l'Amérique, ne feroit » pas tous ſes efforts pour la conſerver ".

Cette diſpoſition étoit commune; mais l'objet

important, la choſe difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il ſe formât un concert de volontés qui donnât aux réſolutions de la dignité, de la force, de la conſiſtance. C'eſt ce concert qui, d'une multitude de parties éparſes & toutes faciles à briſer, compoſe un tout dont on ne vient point à bout, ſi l'on ne réuſſit à le diviſer, ou par la force ou par la politique. La néceſſité de ce grand enſemble fut ſaiſie par les Provinces de New-Hamsphire, de Maſſachuſet, de Rhode-Iſland, de Connecticut, de New-Yorck, de New-Jerſey, des trois Comtés de la Delaware, de Penſilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles ſe joignit depuis la Georgie, envoyerent dans le mois de Septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la metropole avec ſes colonies prennent, à cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne ſont plus quelques particuliers qui oppoſent une réſiſtance opiniâtre à des maîtres impérieux; c'eſt la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le Parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les réſolutions priſes de part & d'autre échauffent de plus en plus les eſprits. L'animoſité augmente. Tout eſpoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguiſe le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémiſphere s'occupe de ſa défenſe. Les citoyens y deviennent ſoldats. Les matériaux de l'incendie s'amaſſent, & bientôt va ſe former l'embraſement.

Gage, Commandant des troupes royales, fait partir de Boſton, dans la nuit du 18 Avril 1775, un dé-

tachement chargé de détruire un magaſin d'armes & de munitions aſſemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il diſſipe ſans beaucoup d'efforts, continue rapidement ſa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il ſe voit aſſailli, dans un eſpace de quinze milles, par une multitude furieuſe, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le ſang Anglois, tant de fois verſé en Europe par des mains Angloiſes, arroſe à ſon tour l'Amérique, & la guerre civile eſt engagée.

Sur le même champ de bataille ſont livrés, les mois ſuivants, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrieres & dénaturées. Le congrès honore ſa cendre.

» Il n'eſt point mort, dit l'orateur, il ne mourra » pas cet excellent citoyen. Sa mémoire ſera éter- » nellement préſente, éternellement chere à tous » les gens de bien, à tous ceux qui aimeront leur » patrie. Dans le cours borné d'une vie de trente- » trois ans, il avoit déployé les talents de l'homme » d'Etat, les vertus d'un ſénateur, l'ame du héros ".

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, appro- » chez-vous du corps ſanglant de Warren. Lavez » de vos pleurs ſes bleſſures honorables : mais ne » vous arrêtez pas trop long-temps auprès de ce » cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures » pour y faire déteſter le crime de la tyrannie. » Qu'à cette peinture horrible, les cheveux de vos » enfants ſe dreſſent ſur leurs têtes ; que leurs yeux » s'enflamment ; que leurs fronts deviennent mena- » çants ; que leurs bouches expriment l'indignation. » Alors, alors, vous leur donnerez des armes ; & » votre dernier vœu ſera qu'ils reviennent vain- » queurs, ou qu'ils finiſſent comme Warren ".

Les troubles qui agitoient Maſſachuſet ſe répétoient dans les autres Provinces. Les ſcenes n'y étoient pas, à la vérité ſanglantes, parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoient des forts, des armes, des munitions ; par-tout ils expulſoient leurs chefs & les autres agents du gouvernement ; par-tout ils maltraitoient ceux des habitants qui paroiſſoient favorables à la cauſe de la métropole. Quelques hommes entreprenants portent l'audace juſqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François ſur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada, juſqu'à faire une irruption dans cette vaſte région.

Tandis que de ſimples particuliers ou des diſtricts iſolés ſervent ſi utilement la cauſe commune, le congrès s'occupe du ſoin d'aſſembler une armée. Le commandement en eſt donné à George Waſington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Auſſi-tôt le nouveau Général vole à Maſſachuſet, pouſſe de poſte en poſte les troupes royales, & les force à ſe renfermer dans Boſton. Six mille de ces vieux ſoldats, échappés au glaive, à la maladie, à toutes les miſeres, & preſſés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 Mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un aſyle dans la Nouvelle-Ecoſſe, reſtée, ainſi que la Floride, fidelle à ſes anciens maîtres.

XLII. Les colonies étoient en droit de ſe ſéparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Ce ſuccès fut le premier pas de l'Amérique Angloiſe vers la révolution. On commença à la deſirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la juſtifioient. Ces principes, nés en Europe & particuliérement en Angleterre, avoient été tranſplantés en Amérique par la philoſophie. On ſe ſervoit contre la métropole de ſes propres lumieres, & l'on diſoit :

Il faut bien fe donner de garde de confondre enfemble les fociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hafard fur ce globe, environné de tous les maux de la nature, obligé fans ceffe de défendre & de protéger fa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la ftérilité de la terre qui lui refufe des aliments, ou fa malheureufe fécondité qui fait germer fous fes pas des poifons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui difputent fon féjour & fa proie, & le combattant lui-même, femblent vouloir fe rendre les dominatrices de ce globe dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, feul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour fa confervation. Il a donc fallu qu'il fe réunît & s'affociât avec fes femblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'eft par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à fon ufage, contenu les fleuves, affervi les mers, affuré fa fubfiftance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le fervir, & repouffé les autres loin de fon empire, au fond des déferts ou des bois, où leur nombre diminue de fiecle en fiecle. Ce qu'un homme feul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous enfemble ils confervent leur ouvrage. Telle eft l'origine, tels font l'avantage & le but de la fociété.

Le gouvernement doit fa naiffance à la néceffité de prévenir & de réprimer les injures que les affociés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'eft la fentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne foient troublés.

Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes ; le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La ſociété eſt la premiere, elle eſt dans ſon origine indépendante & libre ; le gouvernement a été inſtitué pour elle, & n'eſt que ſon inſtrument. C'eſt à l'une à commander, c'eſt à l'autre à la ſervir. La ſociété a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la conſacrer toute entiere à ſon uſage. Enfin, la ſociété eſt eſſentiellement bonne ; le gouvernement, comme on le ſait, peut être & n'eſt que trop ſouvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'eſt pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'eſt que des droits où il y a inégalité de talents ou de force, & nulle garantie, nulle ſanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes reſſources : cela n'eſt pas. Que nous étions doués indiſtinctement des mêmes moyens de défenſe, cela n'eſt pas ; & je ne ſais pas en quel ſens il peut être vrai que nous jouiſſons des mêmes qualités d'eſprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure légiſlation, ce n'eſt pas de la détruire, c'eſt d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ſes enfants en marâtre, en créant des enfants débiles & des enfants forts, la nature n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puiſſe le nier ; ſurtout ſi l'on remonte à un temps antérieur à toute légiſlation, temps où l'on verra l'homme auſſi paſſionné, auſſi déraiſonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations, que les légiſla-

teurs se sont-ils donc proposé? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé, par une sorte d'égalité artificielle, qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promene indistinctement sur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main, un être physique qui le tînt.

Qu'en est-il résulté? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misere. Toutes les pages en sont teintes de sang, les unes du sang des oppresseurs, les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes especes d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres; mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'ayent été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendants? Il n'en est rien; & il est impossible que vous, Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rébellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophe; & l'on sait bien que ce ne sont pas nos spéculations

qui amenent les troubles civils. Point de ſujets plus patients que nous. Je vais donc ſuivre mon objet, ſans en redouter les ſuites. Si les peuples ſont heureux ſous la forme de leur gouvernement, ils le garderont; s'ils ſont malheureux, ce ne ſeront ni vos opinions, ni les miennes; ce ſera l'impoſſibilité de ſouffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer, mouvement ſalutaire que l'oppreſſeur appellera révolte, bien qu'il ne ſoit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choiſit pour ſoi. On ne ſauroit vouloir ni choiſir pour un autre; & il ſeroit inſenſé de vouloir, de choiſir pour celui qui n'eſt pas encore né, pour celui qui eſt à des ſiecles de ſon exiſtence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de ſon pays, n'en puiſſe aller chercher ailleurs une meilleure. Point de ſociété qui n'ait à changer la ſienne, la même liberté qu'eurent ſes ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les ſociétés en ſont comme au premier moment de leur civiliſation. Sans quoi il y auroit un grand mal; que dis-je, le plus grand des maux ſeroit ſans remede. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur ſans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'eſt nulle forme de gouvernement dont la prérogative ſoit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier, ou il y a mille ans, ne puiſſe être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle Puiſſance, ſi reſpectable, ſi ſacrée qu'elle ſoit, autoriſée à regarder l'Etat comme ſa propriété.

Quiconque penſe autrement eſt un eſclave. C'eſt un idolâtre de l'œuvre de ſes mains.

Quiconque penſe autrement eſt un inſenſé qui

ſe dévoue à une miſere éternelle, qui y dévoue ſa famille, ſes enfants, les enfants de ſes enfants, en accordant à ſes ancêtres le droit de ſtipuler pour lui lorſqu'il n'étoit pas, & en s'arrogeant le droit de ſtipuler pour ſes neveux qui ne ſont pas encore.

Toute autorité dans ce monde a commencé ou par le conſentement des ſujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne preſcrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes eſt d'autant plus eſſentielle, que, par ſa nature, toute Puiſſance tend au deſpotiſme, chez la nation même la plus ombrageuſe, chez vous, Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être; mais il échappe quelquefois aux inſenſés des paroles d'un grand ſens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais Souverain, ou du moins un mauvais Miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ſes droits, ni la juſte idée, ni la pleine jouiſſance qui convenoit à un peuple qui oſoit ſe croire ou s'appeller libre; & cependant une adminiſtration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuſe, vous précipite impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

La quantité de vos eſpeces circulantes eſt peu conſidérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez ſous toutes ſortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramaſſé dans votre tréſor, ſuffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne ſait par quel incroyable preſtige cette monnoie fictive ſe ſoutient. L'événement le plus frivole peut du ſoir au matin la jetter dans le décri. Il ne faut

qu'une allarme pour amener une banqueroute ſubite. Les ſuites affreuſes qu'auroit ce manque de foi, ſont au-deſſus de notre imagination. Et voilà l'inſtant qu'on vous déſigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'eſt-à-dire, pour vous ſuſciter à vous-même une guerre injuſte, inſenſée, ruineuſe. Que deviendrez-vous lorſqu'une branche importante de votre commerce ſera détruite; lorſque vous aurez perdu un tiers de vos poſſeſſions; lorſque vous aurez maſſacré un ou deux millions de vos compatriotes; lorſque vos forces ſeront épuiſées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim; lorſque votre dette ſera augmentée & votre revenu diminué? Prenez-y garde, le ſang des Américains retombera tôt ou tard ſur vos têtes. Son effuſion ſera vengée par vos propres mains; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, *ce ſont des rebelles*.... Des rebelles! & pourquoi? parce qu'il ne veulent pas être vos eſclaves. Un peuple ſoumis à la volonté d'un autre peuple qui peut diſpoſer à ſon gré de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſon commerce; l'impoſer comme il lui plaît; limiter ſon induſtrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires eſt ſerf, oui il eſt ſerf; & ſa ſervitude eſt pire que celle qu'il ſubiroit ſous un tyran. On ſe délivre de l'oppreſſion d'un tyran ou par l'expulſion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chaſſe point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la ſuite eſt la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran eſt un monſtre à une ſeule tête, qu'on peut abattre d'un ſeul coup. La nation deſpote eſt une hydre à mille têtes, qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppreſſion exercée par un tyran

ran raſſemble toute l'indignation ſur lui ſeul. Le même crime commis par une nombreuſe ſociété, en diſperſe l'horreur & la honte ſur une multitude qui ne rougit jamais. C'eſt le forfait de tous, ce n'eſt le forfait de perſonne; & le ſentiment du déſeſpoir égaré ne ſait où ſe porter.

Mais ce ſont nos ſujets.... Vos ſujets! pas plus que les habitants de la Province de Galles ne ſont les ſujets du Comté de Lancaſtre. L'autorité d'une nation ſur une autre ne peut être fondée que ſur la conquête, le conſentement général, ou des conditions propoſées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le conſentement des aïeux ne peut obliger les deſcendants, & il n'y a point de condition qui ne ſoit excluſive du ſacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'eſt d'un prix qui lui ſoit comparable. C'eſt le diſcours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent eſt la nôtre.... La vôtre! c'eſt ainſi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais ſoit. La charte de conceſſion ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes? Le faites-vous? Mais il s'agit bien ici de conceſſions de chartes qui accordent ce dont on n'eſt pas le maître, ce qu'en conſéquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonſtances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appellés à un pacte ſigné par leurs ancêtres? Ou confeſſez la vérité de ce principe, ou rappellez les deſcendants de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chaſſer que nous n'ayons de nous ſéparer de vous, vous diſent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce ſont des ingrats, nous ſommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenſeurs ; nous nous ſommes endettés pour eux.... Dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défenſe, c'eſt comme vous auriez pris celle du Sultan de Conſtantinople, ſi votre ambition ou votre intérêt l'euſſent exigé. Mais ne ſe ſont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en recevant excluſivement vos marchandiſes au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'aſſujettiſſant aux prohibitions qui gênoient leur induſtrie, aux reſtrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas ſecourus ? Ne ſe ſont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorſque vous leur avez adreſſé vos demandes, comme il convient d'en uſer avec des hommes libres, n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus, ſi ce n'eſt lorſque leur appuyant la baïonnette ſur la poitrine, vous leur avez dit : *Vos tréſors ou la vie ; mourez ou ſoyez mes eſclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaiſants, vous avez le droit d'être oppreſſeurs ? Quoi ! les nations auſſi ſe feront-elles de la reconnoiſſance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être, quoique ce ne ſoit point un devoir, peuvent dans des bienfaiteurs ſupporter des tyrans. Pour eux, il eſt beau, il eſt magnanime ſans doute de conſentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations eſt différente. Le bonheur public eſt la premiere loi, comme le premier devoir. La premiere obligation de ces grands corps eſt avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & juſtice aux individus qui les compoſent. Chaque enfant qui naît dans l'Etat, chaque nouveau citoyen qui vient reſpirer l'air de la pa-

trie qu'il s'est faite, ou que lui a donnée la nature, a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres, s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paye cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non, non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entiere & sa postérité, c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale, en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grece furent liées par des services réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

Notre honneur est engagé.... Dites celui de vos mauvais administrateurs, & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé ? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au sentiment de la justice, a-t-il à rougir ? Anglois, vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains, comme vous l'êtes ? Alors, ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté, que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre, la liberté, ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'asservissement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le

souvenir de vos atrocités sera récent, & le fruit vous en sera ravi. Alors il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi ; si alors les Américains entreprenoient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux, que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche, vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre Parlement, ni adopter nos constitutions.... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé, & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire, que vous êtes des esclaves, & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant, ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentants, & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendants de nous... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux... Ce seroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissons contre eux, comme on sévit contre des enfants insensés.... Leur intérêt ! leur bien ! Et

qui vous a conſtitués juges de ces deux objets qui les touchent de ſi près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduiſît de vive force dans la maiſon d'un autre, par la raiſon qu'il eſt lui homme de beaucoup de ſens, & que perſonne n'eſt plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez ſon voiſin, ne ſeroit-on pas en droit de le prier de ſe retirer & de ſe mêler de ſes propres affaires ? Et ſi les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui, ſous prétexte de régir, voulût uſurper ? S'il ne cachoit ſous le maſque de la bienveillance que des vues pleines d'injuſtice, telles, par exemple, que de ſe tirer de preſſe aux dépens de ſon concitoyen ?

Nous ſommes la mere-patrie.... Quoi, toujours les noms les plus ſaints pour ſervir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mere-patrie ! Rempliſſez-en donc les devoirs. Au reſte, la colonie eſt formée de différentes nations, entre leſquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuſeront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un temps où l'autorité des peres & des meres ſur leurs enfants ceſſe ; & ce temps eſt celui où les enfants peuvent ſe pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir ſous une tutelle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutelle ne ſe changeoit pas pour nous en une contrainte inſupportable ; ſi notre avantage n'étoit pas ſans ceſſe ſacrifié au vôtre ; ſi nous n'avions pas à ſouffrir une foule d'oppreſſions de détail de la part des Gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; ſi la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportoient pas des caracteres avi-

lis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'inſolence des tyrans ſubalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent ſe dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puiſſance trop ſouvent arbitraire. Vous êtes la mere-patrie; mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naiſſantes. La nature en nous favoriſant, trompe vos vœux ſecrets; ou plutôt vous voudriez que nous reſtaſſions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fuſſions des eſclaves robuſtes pour vous ſervir & fournir ſans ceſſe à votre avidité de nouvelles ſources de richeſſes. Eſt-ce donc là une mere? Eſt-ce une patrie? Ah! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un inſtinct plus doux à la bête féroce, qui, devenue mere, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En ſouſcrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils ſeroient plus heureux que nous.... Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils ſe corrompent? Si vous penchez vers l'eſclavage, faut-il auſſi qu'ils vous imitent? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puiſſance, à votre Souverain? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur deſpote, comme vous l'avez déclaré par un acte ſolemnel deſpote du Canada? Faudroit-il alors qu'ils ratifiaſſent cette extravagante conceſſion? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéiſſent au Souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils priſſent les armes contre vous s'il l'ordonnoit? Le Roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y ſauroit publier une loi ſans ſon conſentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'incon-

vénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons, & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos Provinces se gouvernant à sa maniere, ayant ses loix & prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant, capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte....

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilege qui peut avoir quelque inconvénient pour vous, n'en est pas moins un privilege. Mais séparés de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité ? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés ; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilege, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger, & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts

à toutes les nations, & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent partout où il vous plaît, & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez, & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achetent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçants; & parce que votre compagnie des Indes périclitoit, il falloit que les Américains réparassent ses pertes. Et vous les appellez vos concitoyens; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez; cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches, que la moindre menace ameneroit tremblants & consternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol; & ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendants, que vos compatriotes, vos freres, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines, eussent préféré d'en arroser la terre, & de mourir plutôt que de vivre esclaves? Un étranger, sur le-

quel vous euſſiez formé les mêmes prétentions, vous auroit déſarmés, ſi, vous montrant ſa poitrine nue, il vous eût dit : *Enfonce le poignard, ou laiſſe-moi libre ;* & vous égorgez votre frere ; & vous l'égorgez ſans remords parce qu'il eſt votre frere ! Anglois ! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de ſa liberté & attentant à la liberté d'autrui ? Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'eſt l'homme libre ? Hélas ! nous n'y ſommes que trop diſpoſés. Ennemis des Rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, ſi vous êtes les plus forts, c'eſt que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élevent de toutes les contrées de la terre.

Puiſque les mers n'ont pas englouti vos fiers ſatellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'éleve dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le ſalut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie inceſſamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en eſt temps ; expiez l'ancien fanatiſme qui a déſolé & ravagé l'Amérique, par un fanatiſme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui eſt le principe de la juſtice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour ſacré de la liberté ; il ne veut pas que la ſervitude aviliſſe & défigure ſon plus bel ouvrage. Si l'apothéoſe eſt due à l'homme, c'eſt à celui ſans doute qui combat & meurt pour ſon pays. Mettez ſon image dans vos temples, appro-

chez-la des autels. Ce ſera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour ſoit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura verſé ſon ſang pour vous rendre libres. Votre poſtérité le lira un jour avec un ſaint reſpect : elle dira : voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naiſſance nous entendiſſions des chaînes retentir ſur notre berceau.

XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorſqu'elle vit la fermentation de ſes colonies.

Lorſque la cauſe de vos colonies étoit débattue dans les aſſemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellents plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adreſſer, le voici.

» Je ne vous parlerai point, Meſſieurs, de la » juſtice ou de l'injuſtice de vos prétentions. Je ne » ſuis pas aſſez étranger aux affaires publiques pour » ignorer que cet examen préliminaire & ſacré dans » toutes les autres circonſtances de la vie, ſeroit » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel eſpoir vous pouvez avoir de » réuſſir, & ſi vous ſerez les plus forts, quoique ce » ſujet vous parût peut-être de quelque importance, & que je puiſſe vraiſemblablement m'en promettre votre attention. Je ferai plus : je ne comparerai point les avantages de votre ſituation ſi » elle réuſſit, avec les ſuites qu'elle aura ſi vous » manquez de ſuccès. Je ne vous demanderai point » juſqu'à quand vous avez réſolu de ſervir vos ennemis. Mais je ſuppoſerai tout d'un coup que » vous avez réduit vos colonies au degré de ſervitude que vous en exigez. Apprenez-moi ſeulement comment vous les y fixerez. Par une armée ſubſiſtante ? Mais cette armée qui vous épuiſera d'hommes & d'argent, ſuivra-t-elle ou ne

» ſuivra-t-elle pas l'accroiſſement de la population ?
» Il n'y a que deux réponſes à faire à ma queſtion ;
» & de ces deux réponſes, l'une me ſemble abſur-
» de, & l'autre vous ramene au point où vous êtes.
» J'y ai beaucoup réfléchi ; & ſi je ne me trompe,
» j'ai découvert le ſeul parti raiſonnable & ſûr que
» vous ayez à prendre. C'eſt auſſi-tôt que vous
» vous ſerez rendus les maîtres, d'arrêter les pro-
» grès de la population, puiſqu'il vous paroît plus
» avantageux, plus honnête & plus décent de do-
» miner ſur un petit nombre d'eſclaves, que d'a-
» voir pour égaux & pour amis une nation d'hom-
» mes libres.

» Mais, me demanderez-vous, comment arrête-
» t-on les progrès de la population ? L'expédient
» pourroit révolter des ames foibles, des eſprits
» puſillanimes ; mais heureuſement il n'en eſt point
» dans cette auguſte aſſemblée. C'eſt d'égorger ſans
» pitié la plus grande partie de ces indignes rebel-
» les, & de réduire le reſte à la condition des ne-
» gres. Ces braves & généreux Spartiates, ſi van-
» tés dans les hiſtoires anciennes & modernes, vous
» en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête en-
» veloppée de leur manteau, nos concitoyens &
» nos ſatellites iront la nuit clandeſtinement maſ-
» ſacrer les enfants de nos Ilotes à côté de leurs pe-
» res, ſur le ſein de leurs meres, & ne laiſſeront
» vivre que le nombre ſuffiſant pour leurs travaux
» & notre ſûreté ".

Anglois ! vous frémiſſez à cette horrible propo-
ſition, & vous demandez quel parti l'on pourroit
prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui vous
convient. Si le reſſentiment, excités par vos barba-
ries, peut ſe calmer ; ſi les Américains peuvent fer-
mer les yeux ſur les ravages qui les entourent ; ſi,
en marchant ſur les ruines de leurs villes incendiées,

de leurs habitations détruites, ſur les oſſements de leurs concitoyens épars dans les campagnes; ſi, en reſpirant l'odeur du ſang que vos mains ont verſé de toutes parts, ils peuvent oublier les attentats de votre deſpotiſme, s'il leur eſt permis de prendre la moindre confiance dans vos diſcours, & de ſe perſuader que vous avez ſincérement renoncé à l'injuſtice de vos prétentions, commencez par rappeller vos aſſaſſins ſoudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés; écartez vos vaiſſeaux de leurs côtes; & s'il eſt un citoyen ſage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans ſa main, qu'il ſe préſente, & qu'il diſe :

» O vous! nos citoyens & nos anciens amis, » permettez-nous ce titre, nous l'avons profané, » mais notre repentir nous rend dignes de le re» prendre, & nous aſpirons déſormais à la gloire » de le conſerver. Nous confeſſons en préſence de » ce ciel & de cette terre qui en ont été les té» moins, nous confeſſons que nos prétentions ont » été injuſtes & nos procédés barbares. Oubliez» les comme nous. Relevez vos remparts & vos » forteresses. Raſſemblez-vous dans vos paiſibles » habitations. Effaçons juſqu'à la derniere goutte » du ſang qui a coulé. Nous admirons l'eſprit gé» néreux qui vous a dirigés. C'eſt le même auquel » dans des circonſtances ſemblables nous avons dû » notre ſalut. Oui, c'eſt à ces marques ſur-tout que » nous vous reconnoiſſons pour nos concitoyens & » pour nos freres. Vous voulez être libres, ſoyez » libres. Soyez-le dans toute l'étendue que nous » avons attachée nous-mêmes à ce nom ſacré. Ce » n'eſt pas de nous que vous tenez ce droit. Nous » ne pouvons ni vous le donner, ni vous le ravir. » Vous l'avez reçu comme nous de la nature, que » le crime & le fer des tyrans peuvent combattre,

» mais que le crime & le fer des tyrans ne peu-
» vent détruire. Nous ne prétendons à aucune ſorte
» de ſupériorité ſur vous. Nous n'aſpirons qu'à
» l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous ſuffit.
» Nous connoiſſons trop bien le prix ineſtimable
» de nous gouverner par nous-mêmes, pour vou-
» loir déſormais vous en dépouiller.

» Maîtres & arbitres ſuprêmes de votre légiſla-
» tion, ſi vous pouvez dans vos Etats vous créer
» un meilleur gouvernement que le nôtre, nous
» vous en félicitons d'avance. Votre bonheur ne
» nous inſpirera d'autre ſentiment que le deſir de
» vous imiter. Formez-vous des conſtitutions adap-
» tées à votre climat, à votre ſol, à ce monde nou-
» veau que vous civiliſez. Qui peut mieux connoî-
» tre que vous vos propres beſoins? Des ames fie-
» res & vertueuſes telles que les vôtres ne doivent
» obéir à d'autres loix qu'à celles qu'elle ſe donne-
» ront elles-mêmes. Tout autre joug ſeroit indigne
» d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne
» vous demandons que de vous conformer à notre
» uſage dans l'affiette de l'impôt. Nous vous pré-
» ſenterons l'état de nos beſoins, & vous aſſigne-
» rez de vous-mêmes la juſte proportion entre vos
» ſecours & vos richeſſes.

» D'ailleurs, exercez votre induſtrie, comme
» nous exerçons la nôtre; exercez-la ſans limites.
» Mettez à profit les bienfaits de la nature & les
» contrées fécondes que vous habitez. Que le fer
» de vos mines, les laines de vos troupeaux, la
» dépouille des animaux ſauvages errants dans vos
» bois, façonnés dans vos manufactures, prennent
» ſous vos mains une valeur nouvelle. Que vos
» ports ſoient libres. Allez expoſer vos denrées &
» les productions de vos arts dans toutes les par-
» ties du monde; allez chercher celles dont vous

» avez besoin. C'est un de nos privileges, qu'il soit
» aussi le vôtre. L'empire de l'Océan, que nous
» avons conquis par deux siecles de grandeur & de
» gloire, vous appartient comme à nous. Nous se-
» rons unis par les liens du commerce. Vous nous
» apporterez vos productions que nous accepterons
» de préférence à celles de tous les autres peuples,
» & nous espérons que vous préférerez les nôtres
» à celles de l'étranger, sans toutefois que vous y
» soyez astreints par aucune loi, que par celle de
» l'intérêt commun, & le titre de concitoyens &
» d'amis.

» Que vos vaisseaux & les nôtres, décorés du
» même pavillon, couvrent les mers, & que des
» deux côtés il s'éleve des cris de joie lorsque
» ces vaisseaux amis se rencontreront au milieu des
» déserts de l'Océan. Que la paix renaisse, que la
» concorde dure à jamais entre nous. Nous con-
» cevons enfin que la chaîne d'une bienveillance
» réciproque est la seule qui puisse lier des Empires
» aussi éloignés, & que tout autre principe d'unité
» seroit injuste & précaire.

» Que sur ce nouveau plan d'une amitié éter-
» nelle, l'agriculture, l'industrie, les loix, les arts,
» & la premiere de toutes les sciences, celle de
» faire le plus grand bien des Etats & des hommes,
» se perfectionne parmi vous. Que le récit de votre
» bonheur appelle autour de vos habitations tous
» les infortunés de la terre. Que les tyrans de tous
» les pays, que tous les oppresseurs, ou politiques
» ou sacrés, sachent qu'il existe un lieu dans le
» monde où l'on peut se dérober à leurs chaînes;
» où l'humanité flétrie a relevé sa tête; où les mois-
» sons croissent pour le pauvre; où les loix ne sont
» plus que le garant de la félicité; où la religion
» est libre & la conscience a cessé d'être esclave;

» où la nature enfin ſemble vouloir ſe juſtifier d'a-
» voir créé l'homme, & le gouvernement ſi long-
» temps coupable ſur toute la terre répare enfin
» ſes crimes. Que l'idée d'un pareil aſyle épouvante
» les deſpotes & leur ſerve de frein : car ſi le bon-
» heur des hommes leur eſt indifférent, ils ſont du
» moins ambitieux & avares, & veulent conſerver
» & leur pouvoir & leurs richeſſes.

» Nous-mêmes, ô nos concitoyens, ô nos amis !
» nous-mêmes nous profiterons de votre exemple.
» Si notre conſtitution s'altéroit; ſi la richeſſe pu-
» blique corrompoit la Cour, & la Cour la nation ;
» ſi nos Rois, à qui nous avons donné tant d'exem-
» ples terribles, les oublioient enfin ; ſi nous étions
» menaçés, nous qui étions un peuple auguſte, de
» ne devenir que le plus lâche & le plus vil des
» troupeaux, en nous vendant nous-mêmes, le
» ſpectacle de vos vertus & de vos loix pourroit
» nous ranimer. Il rappelleroit à nos cœurs avilis,
» & le prix & la grandeur de la liberté ; & s'il faut
» que cet exemple devienne impuiſſant, s'il faut
» que l'eſclavage, ſuite de la corruption vénale,
» s'établiſſe un jour dans ce même pays, qui a été
» inondé de ſang pour la cauſe de la liberté, & où
» nos peres ont vu les échafauds dreſſés pour les
» tyrans : alors nous abandonnerons en foule cette
» terre ingrate livrée au deſpotiſme, & nous laiſ-
» ſerons le monſtre régner ſur un déſert. Vous nous
» recevrez alors en qualité d'amis & de freres. Vous
» partagerez avec nous ce ſol, cet air libre comme
» les ames de leurs généreux habitants ; & grace à
» vos vertus, nous retrouverons encore l'Angle-
» terre & une patrie.

» Voilà, braves concitoyens, & notre eſpérance
» & nos vœux. Recevez donc nos ſerments, gages
» d'une ſi ſainte alliance. Invoquons pour rendre

» ce traité plus ſolemnel, invoquons nos ancêtres
» communs, qui tous ont été animés de l'eſprit de
» liberté comme vous, & n'ont pas craint de mou-
» rir pour la défendre. Atteſtons la mémoire des
» fondateurs illuſtres de vos colonies, celle de vos
» auguſtes légiſlateurs, du philoſophe Locke, qui
» le premier ſur la terre fit un code de tolérance,
» du vénérable Penn, qui le premier fonda une
» ville de freres. Les ames de ces grands hommes
» qui, dans ce moment, ſans doute, ont les yeux
» fixés ſur nous, ſont dignes de préſider à un traité
» qui doit aſſurer la paix de deux mondes. Jurons
» en leur préſence, jurons ſur ces mêmes armes
» avec leſquelles vous nous avez combattus, de reſter
» à jamais unis & fideles; & quand nous aurons
» prononcé tous enſemble un ſerment de paix, pre-
» nez alors ces mêmes armes, tranſportez-les dans
» un dépôt ſacré, où les peres les montreront à
» chaque génération nouvelle; & là, gardez-les
» fidélement d'âge en âge pour les tourner un jour
» contre le premier, ſoit Anglois, ſoit Américain,
» qui oſera propoſer de rompre cette alliance,
» également utile, également honorable pour les
» deux peuples ".

A ce diſcours, j'entends les villes, les hameaux, les campagnes, toutes les rives de l'Amérique Septentrionales retentir des plus vives acclamations, répéter avec attendriſſement le nom de leurs freres Anglois, le nom de la mere-patrie. Les feux de la joie ſuccedent aux incendies de la diſcorde; & cependant les nations jalouſes de votre puiſſance reſtent dans le ſilence, dans l'étonnement & dans le déſeſpoir.

Votre Parlement va s'aſſembler. Qu'en faut-il eſpérer? La raiſon s'y fera-t-elle entendre, ou perſévérera-t-il dans ſa folie? Sera-t-il le défenſeur des peuples

peuples ou l'inftrument de la tyrannie des Miniftres ? Ses actes feront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la Cour ? J'affifte aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révérés retentiffent de harangues pleines de modération & de fageffe. La douce perfuafion y paroît couler des levres des orateurs les plus diftingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur eft rempli d'efpoir. Tout-à-coup une voix, organe du defpotifme & de la guerre, fufpend cette émotion délicieufe.

» Anglois, s'écrie un déclamateur forcené, pou-
» vez-vous balancer un moment ? Ce font vos droits,
» vos intérêts les plus importants ; c'eft la gloire de
» votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens
» ne font pas attaqués par une Puiffance étrangere.
» Un ennemi domeftique les menace. Le danger
» eft plus grand, l'outrage eft plus fenfible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour des
» prétentions mutuelles, la politique peut quelque-
» fois fufpendre les combats. Contre des fujets re-
» belles, la plus grande faute eft la lenteur, toute
» modération eft foibleffe. L'étendard de la révolte
» fut levé par l'audace, qu'il foit déchiré par la
» force. Tombe, tombe fur les mains qui l'ont dé-
» ployé, le glaive de la juftice. Hâtons-nous. Pour
» étouffer les révolutions, il eft un premier mo-
» ment qu'il faut faifir. Ne donnons pas aux efprits
» étonnés, le temps de s'accoutumer à leur crime ;
» aux chefs, le temps d'affermir leur pouvoir ; au
» peuple, celui d'apprendre à obéir à de nouveaux
» maîtres. Le peuple, dans la révolte, eft prefque
» toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni
» fa fureur, ni fa haine, ni fon amour ne lui ap-
» partiennent. On lui donne fes paffions comme
» fes armes. Déployons à fes yeux la force & la
» majefté de l'Empire Britanique. Il va tomber à

» nos pieds ; il paſſera en un inſtant de la terreur » au remords, du remords à l'obéiſſance. S'il faut » uſer de la ſévérité des armes, point de ménage- » ment. Dans la guerre civile, la pitié eſt la plus » fauſſe des vertus. Le glaive une fois tiré ne doit « plus s'arrêter que par la ſoumiſſion. C'eſt à eux » déſormais à répondre au ciel & à la terre de leurs » propres malheurs. Songez qu'une ſévérité paſſa- » gere, dans ces contrées rebelles, doit nous aſ- » ſurer l'obéiſſance & la paix pour des ſiecles.

» Pour ſuſpendre nos coups, pour déſarmer nos » bras, on nous dit, on nous répete que ce pays » eſt peuplé de nos concitoyens, de nos amis, de » nos freres. Quoi, invoquer en leur faveur des » noms qu'ils ont outragés, des liens qu'ils ont rom- » pus ! Ces noms, ces liens ſacrés ſont ce qui les » accuſe & qui les rend coupables. Depuis quand » ces titres ſi révérés n'impoſent-ils des devoirs qu'à » nous ? Depuis quand des enfants rebelles ont-ils » le droit de s'armer contre leur mere, de lui ravir » ſon héritage, de déchirer ſon ſein ? Ils parlent de » liberté. Je reſpecte ce nom comme eux : mais » cette liberté eſt-elle de l'indépendance ? Eſt-elle » le droit de renverſer une légiſlation établie & » fondée depuis deux ſiecles ? Eſt-elle le droit d'u- » ſurper tous les nôtres ? Ils parlent de liberté, & » moi je parle de la ſuprématie & de la puiſſance » ſouveraine de l'Angleterre.

» Quoi, s'ils avoient à former quelques plaintes, » s'ils refuſoient de porter avec nous une foible » portion du fardeau qui nous accable, & de s'aſſo- » cier à nos charges comme nous les aſſocions à » notre grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que » celle de la révolte & des armes ! On les appelle » nos concitoyens & nos amis, & moi je ne vois en » eux que les perſécuteurs & les ennemis les plus

» cruels de notre patrie. Nous avons des ancêtres
» communs; oui, ſans doute : mais ces reſpectables
» aïeux, je les évoque moi-même avec confiance.
» Si leurs ombres pouvoient reprendre ici leur
» place, leur indignation égaleroit la nôtre. Avec
» quel courroux ces vertueux citoyens entendroient
» que ceux de leurs deſcendants qui ſe ſont fixés
» au-delà des mers n'ont pas plutôt ſenti leurs for-
» ces, qu'ils en ont fait le coupable eſſai contre
» leur patrie; qu'ils ſe ſont armés contre elle de ſes
» propres bienfaits ? Oui tous, juſqu'à cette ſecte
» pacifique à qui ſon fondateur inſpira le devoir
» de ne jamais tremper ſes mains dans le ſang; eux
» qui ont reſpecté les jours & les droits des peu-
» ples ſauvages; eux qui, par enthouſiaſme de l'hu-
» manité, ont briſé les fers de leurs eſclaves: au-
» jourd'hui également infideles à leur pays & à leur
» religion, ils arment leurs mains pour le carnage;
» & c'eſt contre vous. Ils traitent tous les hommes
» de freres, & vous, vous ſeuls de tous les peuples,
» êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde
» que les ſauvages Américains, que les negres de
» l'Afrique leur ſont déſormais moins étrangers que
» les citoyens de l'Angleterre.

» Armez-vous. Vengez vos droits offenſés. Ven-
» gez votre grandeur trahie. Déployez cette puiſ-
» ſance qui ſe fait redouter dans l'Europe, dans
» l'Afrique & dans l'Inde, qui a ſi ſouvent étonné
» l'Amérique elle-même; & puiſqu'entre un peu-
» ple ſouverain & le ſujet qui ſe révolte, il n'y a
» plus déſormais d'autre traité que la force, que
» la force décide. Conſervez, reprenez cet univers
» qui vous appartient, & que l'ingratitude & l'au-
» dace veulent vous ravir ".

Les ſophiſmes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgeuil national, XLIV. L'Angleterre ſe déter-

mine à réduire ſes colonies par la force.

étouffent, dans la plupart des repréſentants du peuple, le deſir d'un arrangement pacifique. Les réſolutions nouvelles reſſemblent aux réſolutions primitives. Tout y porte même d'une maniere plus décidée l'empreinte de la férocité & du deſpotiſme. On leve des armées; on équipe des flottes. Les Généraux, les Amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets deſtructifs & ſanguinaires. Il n'y a qu'une ſoumiſſion ſans réſerve qui puiſſe prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Juſqu'à cette époque mémorable, les Américains s'étoient bornés à une réſiſtance que les loix Angloiſes, elles-mêmes, autoriſoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même, auxquels on pourroit ſuppoſer des idées plus étendues, n'avoient encore oſé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin, ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un Empire ſous les aîles duquel ils avoient proſpéré. Le bruit des grands préparatifs qui ſe faiſoient dans l'ancien hémiſphere pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau, étouffa ce qui pouvoit reſter d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agiſſoit plus que de donner de l'énergie aux eſprits. Ce fut l'effet que produiſit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons repréſenter ici le fond de ſa doctrine, ſans nous aſtreindre préciſément à la forme qu'il a ſuivie.

Jamais, diſoit l'Auteur de cet écrit célebre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'eſt pas celui d'une ville ou d'une Province, c'eſt celui d'un continent immenſe & d'une grande partie du globe. Ce n'eſt pas l'intérêt d'un jour, c'eſt celui

des fiecles. Le préfent va décider d'un long avenir; & plufieurs centaines d'années après que nous ne ferons plus, le foleil, en éclairant cet hémifphere, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout eft changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la premiere goutte de fang a coulé, le temps des difcuffions n'eft plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a tranfportés dans un fiecle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mefurent l'avenir par le paffé, croient que nous avons befoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naiffante; elle eft devenue dangereufe pour une nation déja formée. L'enfance a befoin d'être foutenue; il faut que la jeuneffe marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainfi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples font trop preffés pour que cette partie du globe jouiffe d'une paix conftante. Les intérêts des Cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent fans ceffe. Amis de l'Angleterre, nous fommes forcés d'avoir tous fes ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, féparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondements de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne fur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainfi le veut la nature, la néceffité & le temps. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une conftitution paffagere; & nous ne léguerons à notre poftérité qu'un état incertain, des diffentions & des dettes.

Si nous voulons aſſurer ſon bonheur, ſéparons-nous. Si nous ſommes peres, ſi nous aimons nos enfants, ſéparons-nous. Des loix & la liberté, voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre eſt trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi, toujours traverſer deux mille lieues pour demander des loix, pour réclamer juſtice, pour nous juſtifier de crimes imaginaires, pour ſolliciter avec baſſeſſe la Cour & les Miniſtres d'un climat étranger! Quoi, attendre pendant des années chaque réponſe, & ſi trop ſouvent encore c'étoit l'injuſtice qu'il fallut ainſi chercher à travers l'Océan! Non, pour un grand Etat, il faut que le centre & le ſiege du pouvoir ſoit dans l'Etat même. Il n'y a que le deſpotiſme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainſi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui repréſentent des tyrans inviſibles. Mais ne l'oubliez pas, plus la diſtance augmente, plus le deſpotiſme s'appeſantit; & les peuples alors privés de preſque tous les avantages du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le ſoumettre aux habitants d'une iſle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle ſuit par-tout, dans les cieux comme ſur la terre. Par la loi des maſſes & des diſtances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement ſans une confiance mutuelle entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en eſt fait, ce commerce eſt rompu, il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des eſclaves; l'Amérique, qu'elle ſentoit également & ſes droits & ſes forces. Chacune a trahi ſon ſecret. Dès ce moment, plus de traité. Il ſeroit ſigné par la haine & la dé-

fiance, la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature eſt irréconciliable.

Voulez-vous ſavoir quel ſeroit le fruit d'un accommodement? votre ruine. Vous avez beſoin de loix, vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit? La nation Angloiſe? Elle eſt jalouſe de votre accroiſſement. Le Roi? Il eſt votre ennemi. Vous-mêmes dans vos aſſemblées? Ne vous ſouvenez-vous plus que toute légiſlation eſt ſoumiſe au droit négatif du Monarque qui veut vous ſubjuguer? Ce droit ſeroit un droit terrible ſans ceſſe armé contre vous. Formez des demandes, elles ſeront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce, ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne ſera plus qu'une guerre ſourde, celle d'un ennemi qui veut détruire ſans combattre; ce ſera dans l'ordre politique un aſſaſſinat lent & caché, qui fait naître la langueur, prolonge & nourrit la foibleſſe, & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre ſort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits ſont la néceſſité, une juſte défenſe, nos malheurs, ceux de nos enfants, les excès commis contre nous. Nos droits ſont notre titre auguſte de nation. C'eſt au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre eſt déſormais le ſeul tribunal qui exiſte pour nous. Eh bien, puiſqu'il faut combattre, que ce ſoit du moins pour une cauſe qui en ſoit digne, & qui nous paie & de nos tréſors & de notre ſang. Quoi, nous expoſerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant ſous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'eſt-à-dire, pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre eſclavage? Quoi, ce ſera à la lueur des incen-

dies; ce sera sur la tombe de nos peres, de nos enfants, de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs! & tout couverts de notre sang, ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entiere, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits; c'est-là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendants.

Profitons du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'otage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des Rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits & de titres, pour qui, dans les temps de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rusti-

ques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talents inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappellez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappellez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses, plus il s'élevera de barrieres entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de Provinces? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois, & sa foiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames, & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de toute part, forme le génie des Etats, & que toutes les forces dispersées deviennent, en se rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus, & l'on en est puni pendant des siecles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seroient impuissants.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hom-

mes. Vous avez lu dans vos livres ſacrés l'hiſtoire du genre-humain enſeveli ſous une inondation générale du globe. Une ſeule famille ſurvécut, & fut chargée par l'Etre ſuprême de renouveller la terre. Nous ſommes cette famille. Le deſpotiſme a tout inondé, & nous pouvons renouveller le monde une ſeconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du ſort d'une race d'hommes plus nombreuſe peut-être que tous les peuples de l'Europe enſemble. Attendrons-nous que nous ſoyons la proie d'un conquérant, & que l'eſpérance de l'univers ſoit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés ſur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur deſtin. Si nous les trahiſſons, un jour elles ſe promeneront avec leurs fers ſur nos tombeaux, & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour deviſe ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Uniſſons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle ſeule peut effacer le titre de ſujets rebelles que nos inſolents oppreſſeurs oſent nous donner. Elle ſeule peut nous faire remonter à la dignité qui nous eſt due, nous aſſurer des alliés parmi les Puiſſances, imprimer le reſpect même à nos ennemis; & ſi nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majeſté qui convient à une nation.

Mais je le répete : hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foibleſſe. Oſons être libres, & nous le ſommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous obſervons tous avec une curioſité inquiete. Il ſemble que nous ſoyons étonnés de no-

tre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'eſt plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonſpection ceſſe d'être prudence. Tout ce qui eſt extrême demande une réſolution extrême. Alors les démarches les plus hardies ſont les plus ſages, & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du ſuccès.

XLV. Les colonies rompent les liens qui les uniſſoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes.

Tel étoit le fond des ſentiments & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les eſprits hardis, qui, depuis long-temps, demandoient qu'on ſe détachât entiérement de la métropole. Les citoyens timides, qui juſqu'alors avoient chancelé, ſe déciderent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut aſſez de partiſans pour que le 4 Juillet 1776, le congrès général ſe déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célebres orateurs d'Athenes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthouſiaſme ne parlerois-je pas des hommes généreux, qui, par leur patience, leur ſageſſe & leur courage, éleverent ce grand édifice? Hancok, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette ſcene intéreſſante : mais ils ne furent pas les ſeuls. La poſtérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui ſeront tranſmis par une plume plus heureuſe que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux ſiecles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté ſentira ſes yeux ſe remplir de larmes délicieuſes, ſon cœur treſſaillir de joie. On a écrit au-deſſous du buſte de l'un d'eux : IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te viſiter. Jamais je ne me verrai au

milieu des reſpectables perſonnages de ton aréopage ; jamais je n'aſſiſterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai ſans avoir vu le ſéjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & ſacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai deſiré ; & mes dernieres paroles ſeront des vœux adreſſés au ciel pour ta proſpérité.

Quoique l'Amérique fût aſſurée de l'approbation univerſelle, elle crut devoir expoſer aux yeux des nations les motifs de ſa conduite. Elle publia ſon manifeſte, & on y lut : que l'hiſtoire de la nation Angloiſe & de ſon Roi n'offrira à l'avenir, qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tiſſu d'outrages & d'uſurpations qui tendoient également à l'établiſſement d'une tyrannie abſolue dans ces Provinces.

Elle dira que ſon Monarque a refuſé ſon conſentement aux loix les plus ſalutaires & les plus néceſſaires au bien public.

Qu'il a transféré les aſſemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aiſément les députés à ſes vues.

Qu'il a pluſieurs fois diſſous la chambre des repréſentants, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laiſſé, après cette diſſolution, les Etats trop long-temps ſans repréſentants, & par conſéquent expoſés aux inconvénients réſultant du défaut d'aſſemblée.

Qu'il s'eſt efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturaliſation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terreins dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans ſa dépendance, en ſtatuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs ſalaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre ſubſtance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous des forces conſidérables, ſans le conſentement du pouvoir légiſlatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile, & même ſupérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maiſons des gens de guerre armés, & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe; pour nous impoſer des taxes ſans notre aveu; pour nous priver, dans pluſieurs cas, de nos jugements par jurés; pour nous tranſporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, ſupprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement; pour ſuſpendre notre propre légiſlation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué ſon gouvernement dans les Provinces Américaines, en nous déclarant déchus de ſa protection, & en nous faiſant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, maſſacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits priſonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs freres, ou à périr eux-mêmes par des mains ſi cheres.

Qu'il a excité parmi nous des diviſions inteſtines, & qu'il s'eſt efforcé de ſoulever contre nos paiſibles habitants les ſauvages barbares, accoutumés

à tout maſſacrer, ſans diſtinction de rang, de ſexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit ſur nos plages des armées mercenaires & étrangeres, chargées de conſommer l'ouvrage de la déſolation & de la mort.

Et qu'un Prince, dont le caractere fut ainſi marqué par tous les traits de la tyrannie, n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le ſang, par la religion & par l'habitude, devoit être ſoutenue par un grand concert de volontés, par des meſures ſages & vigoureuſes. Les Etats-Unis de l'Amérique ſe donnerent une conſtitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain, toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque Province eut une aſſemblée formée par les repréſentants des divers diſtricts, & en qui réſidoit la puiſſance légiſlative. Son Préſident eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ſes obligations étoient d'écouter tous les citoyens; de les convoquer lorſque les circonſtances le demanderoient; de pourvoir à l'armement, à la ſubſiſtance des troupes, & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité ſecret qui devoit entretenir des liaiſons ſuivies avec le congrès général. Le temps de ſa geſtion fut borné à deux ans: mais les loix permettoient de le prolonger.

Les Provinces ne devoient pas compte de leur adminiſtration au grand Conſeil de la nation, quoique compoſé des députés de toutes les colonies. La ſupériorité du congrès général ſur les congrès particuliers ſe bornoit à ce qui étoit du reſſort de la politique & de la guerre.

Mais quelques perſonnes ont jugé que l'inſtitu-

tion de ce corps n'étoit pas auſſi bien combinée que la légiſlation des Provinces. Il ſemble en effet que des Etats fédératifs, qui ſortent de la condition de ſujets pour s'élever à l'indépendance, ne peuvent ſans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci, s'ils étoient ou infideles ou peu éclairés, pourroient remettre l'Etat entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il ſemble que dans ces moments de révolution, la volonté publique ne ſauroit être trop connue, trop littéralement prononcée. Sans doute, il eſt néceſſaire, dit-on, que toutes les démarches, toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défenſe commune, ſoient décidées par les repréſentants communs du corps de l'Etat : mais la continuation de la guerre, mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque Province, & les délibérations tranſmiſes au congrès par les députés qui ſoumettroient l'avis de leurs Provinces à la pluralité. On ajoute enfin que ſi, dans les gouvernements affermis, il eſt bon que le peuple ſe repoſe avec confiance ſur la ſageſſe de ſon Sénat, dans un Etat où la conſtitution ſe forme, où le peuple, encore incertain de ſon ſort, redemande ſa liberté les armes à la main, il faut que tous les citoyens ſoient ſans ceſſe au Conſeil, à l'armée, dans la place publique, & qu'ils ayent les yeux toujours ouverts ſur les repréſentants à qui ils ont confié leur deſtinée.

Quoique ces principes ſoient vrais en général, on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en eſt point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe, je veux dire la Hollande & la Suiſſe, qui n'occupent qu'un terrein de peu d'étendue, &

où il eſt aiſé d'établir une communication rapide entre toutes les Provinces. On peut dire la même choſe des confédérations de l'ancienne Grece. Ces Etats étoient placés à peu de diſtance les uns des autres, preſque reſſerrés dans les bornes du Péloponneſe ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique, ſemés ſur un continent immenſe; occupant dans le Nouveau-Monde un eſpace de près de quinze degrés; ſéparés par des déſerts, des montagnes, des golfes, & par une vaſte étendue de côtes, ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider ſur les intérêts politiques ſans les délibérations particulieres de chaque Province; ſi à chaque occaſion un peu importante, à chaque événement imprévu, il falloit de nouveaux ordres, &, pour ainſi dire, un nouveau pouvoir aux repréſentants, ce corps reſteroit ſans activité. Les diſtances à franchir, les longueurs & la multitude des débats trop ſouvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs, ce n'eſt jamais dans la naiſſance d'une conſtitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de repréſentants trahiſſe, par corruption ou par foibleſſe, les intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt plutôt dans un pareil corps que l'eſprit général & s'exhale & s'enflamme. C'eſt-là que réſide, dans ſa vigueur, le génie de la nation. Choiſis par l'eſtime de leurs concitoyens, choiſis dans un temps où toute fonction publique eſt un danger, & tout ſuffrage eſt un honneur; placés à la tête de ceux qui compoſeront à jamais cet aréopage célebre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthouſiaſme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les ſiecles leur nom ſur le frontiſpice d'un

d'un monument augufte qui s'éleve. Les craintes que les partifans du fyftême contraire pourroient avoir fur cet objet paroiffent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit fe faire qu'un peuple qui combat pour fa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, fentît affoiblir fon courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageufe, & qui coûte des périls & du fang. C'eft alors qu'il feroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec fes oppreffeurs, & d'avoir dépofé ce droit dans les mains du Sénat qu'il a choifi pour fervir d'organe à fa volonté, quand cette volonté étoit libre, fiere & courageufe. Il femble lui avoir dit au moment où il l'inftitua : Je leve l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras fe laffoit de combattre, fi je pouvois m'avilir jufqu'à implorer le repos, foutiens-moi contre ma foibleffe. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je défavoue d'avance, & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne fera brifée.

En effet, fi l'on confulte l'hiftoire des républiques, on verra que la multitude a prefque toujours l'impétuofité & la chaleur du premier moment : mais que ce n'eft que dans un petit nombre d'hommes choifis & faits pour fervir de chefs, que réfident ces réfolutions conftantes & vigoureufes qui marchent d'un pas ferme & affuré vers un grand but, ne fe détournent jamais, & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

Quoi qu'il en foit, & quelque parti qu'on prenne fur cette difcuffion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur fyftême de gouvernement, lorfque, dans le mois de Mars, Hopkins enle-

voit de l'iſle Angloiſe de la Providence une très-nombreuſe artillerie & d'abondantes munitions de guerre ; lorſqu'au commencement de Mai, Carleton chaſſoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande poſſeſſion ; lorſqu'en Juin, Clinton & Parker étoient ſi vigoureuſement repouſſés ſur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes ſcenes ſuivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau Général qui avoit évacué Boſton. Reçu le 2 Avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 Juin pour ſe porter ſur la petite iſle des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent ſucceſſivement ; & le 28 Août, il débarqua ſans oppoſition à l'Iſle-Longue, ſous la protection d'une flotte commandée par l'Amiral ſon frere. Les Américains ne montrerent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que ſur le rivage. Après une médiocre réſiſtance & d'aſſez grandes pertes, ils ſe réfugierent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit ſu profiter de ſes avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnerent la ville de New-Yorck beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'iſle-Longue, & ils ſe replierent ſur Kingsbrige ou le Pont du Roi, où tout paroiſſoit diſpoſé pour une réſiſtance opiniâtre.

Si les Anglois avoient ſuivi leurs premiers ſuccès avec la vivacité qu'exigeoient les circonſtances, les nouvelles levées qu'on leur oppoſoit auroient été infailliblement diſperſées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laiſſa ſix ſemaines pour ſe raſſurer, & elles n'abandonnerent leurs retranchements que dans la nuit du premier au ſecond Novembre,

lorſque les mouvements qui ſe faiſoient ſous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Waſington, n'avoit pas voulu confier la deſtinée de ſa patrie à une action qui auroit pu, qui naturellement auroit dû être déciſive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il ſavoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée, ſont toujours funeſtes à l'étranger. Cette conviction le détermina à ſe replier ſur le Jerſey, avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favoriſé par l'hyver, par la connoiſſance du pays, par la nature du terrein qui ôtoit à la diſcipline une partie de ſes avantages, il pouvoit ſe flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile Province, & de tenir l'ennemi éloigné de la Penſilvanie. Tout-à-coup il voit ſes drapeaux abandonnés par des ſoldats dont l'engagement n'étoit que pour ſix ou même pour trois mois; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes, à peine lui en reſte-t-il deux mille cinq cents avec leſquels il eſt trop heureux de pouvoir ſe ſauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment, les troupes royales devoient paſſer la riviere à la ſuite de ce petit nombre de fugitifs, & achever de les diſperſer. Si les cinq mille hommes deſtinés à la conquête de Rhode-Iſland l'avoient remontée ſur les navires qui les portoient, la jonction des deux corps ſe feroit faite ſans oppoſition dans Philadelphie même, & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célebre & intéreſſante qui lui avoit ſervi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on dans le temps au Général Anglois d'avoir été timide & trop circonſpect dans les opérations de la campagne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut téméraire dans la diſtribution de ſes quartiers d'hyver. Il les prit, comme s'il ne fût pas

reſté en Amérique un ſeul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette préſomption enhardit les milices de la Penſilvanie, du Maryland, de la Virginie, accourues & réunies pour leur ſalut commun. Le 25 Décembre, elles traverſent la Delaware, & fondent inopinément ſur Trenton, occupé par quinze cents des douze mille Heſſois, ſi lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps eſt maſſacré, pris ou diſperſé tout entier. Huit jours après, trois régiments Anglois ſont également chaſſés de Princeton : mais après avoir mieux ſoutenu leur réputation que les troupes étrangeres à leur ſolde. Ces événements inattendus réduiſent les ennemis de l'Amérique dans le Jerſey, aux poſtes d'Amboy & de Brunſwick : encore y ſont-ils très-harcelés durant le reſte de la mauvaiſe ſaiſon. L'effet des grandes paſſions & des grands dangers eſt ſouvent d'étonner l'ame & de la jetter dans une ſorte d'engourdiſſement qui la prive de l'uſage de ſes forces. Peu-à-peu elle revient à elle même, & ſe reconnoît. Toutes ſes facultés ſuſpendues un moment, ſe développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ſes reſſorts, & ſa force ſe met au niveau de ſa ſituation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il ſe communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les Etats confédérés. Il en ſortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloiſe, déſeſpérant de ſe tracer par le Jerſey une route en Penſilvanie, s'embarque enfin le 23 Juillet, & atteint par la baie de Cheſapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ſes Généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'eſt pas interrompue juſqu'à Brandiſwine. Là elle attaque,

elle bat les Américains le 11 Septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonné le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ſes habitants.

Cette conquête n'a aucune ſuite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévaſtation. Reſſerré dans un eſpace très-circonſcrit, il rencontre des obſtacles inſurmontables pour s'étendre ſur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des reſſources dans les diſtricts voiſins; & ce n'eſt qu'au travers des mers que peuvent lui arriver ſes ſubſiſtances. L'ennui d'une priſon qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-Yorck par le Jerſey, & ſous le commandement de Clinton, ſucceſſeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuſe retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit cauſée.

Tandis que les Anglois languiſſoient en Penſilvanie, une grande ſcene s'ouvre dans les contrées plus ſeptentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chaſſé au mois de Mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en Octobre les bâtiments de guerre qu'ils avoient conſtruits ſur le lac Champlain. Ce ſuccès conduiſit Bourgoyne à Ticonderago au mois de Juillet de l'année ſuivante. A ſon approche, une garniſon de quatre mille hommes abandonna ce poſte important, avec perte de ſon artillerie, de ſes munitions, de ſon arriere-garde.

Le Général Anglois étoit naturellement préſomptueux. Une foibleſſe ſi marquée accrut ſon audace. Il avoit conçu le deſſein de réunir les troupes du Canada à celles de New-Yorck par les rives de l'Hudſon. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réuſſi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale, & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le ſuccès, il auroit fallu que, pendant qu'une armée

deſcendroit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaiſon ayant manqué, Bourgoyne devoit ſentir, dès les premiers pas, que ſon entrepriſe étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient; ſes vivres diminuoient; les Américains reprenant courage ſe raſſembloient de toutes parts autour de lui. Enfin, ce malheureux corps d'armée ſe trouva enveloppé le 13 Octobre à Saratoga; & les nations apprirent avec étonnement que ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés de l'ancien hémiſphere avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui ſe rappelloient que les Suédois de Charles XII juſqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Ruſſes encore barbares, n'accuſoient pas les troupes Angloiſes, & blâmoient ſeulement l'imprudence de leur Général.

Cet événement, ſi déciſif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de ſuite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévaſtations, de maſſacres, l'état des choſes ne ſe trouva guere différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premieres hoſtilités. Tâchons de démêler les cauſes de cette étrange ſingularité.

XLVII. Pourquoi les Anglois ne ſont point parvenus à ſoumettre les Provinces confédérées.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans ſon propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit ſur ſes poſſeſſions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-temps, ſes troupes étoient inſultées dans Boſton; il s'étoit formé dans la Province de Maſſachuſet une autorité independante de la ſienne; les autres colonies ſe diſpoſoient à ſuivre cet exemple, ſans que l'adminiſtration ſe fût ſérieuſement occupée de ces grands objets. Lorſqu'ils furent mis ſous

les yeux du Parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs, & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le Sénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rebelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les Etats libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entiérement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le temps de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivieres, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avançeroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses Rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principeaux agents qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui regne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutelle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette in-

novation n'eut pas de grands inconvénients tant que les événements roulerent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déja n'étoit pas trop simple, on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force, ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient, pour ainsi dire, d'une impulsion commune, & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un Monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans ses entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un Ministere sans harmonie & sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & serré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans la Parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui, peut-être, leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le Prince de ses confidents, ou, en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguer l'Amérique eût été suivi, mais avec plus de dignité, plus de force, & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des Provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima

mieux que cette immenſe partie de l'Empire Britannique en fût ſéparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les ſiennes.

L'activité des Généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés & des lenteurs qui en étoient la ſuite. Ils accorderent au ſoldat de trop longs repos ; ils employerent à méditer le temps d'agir; ils approcherent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient priſes devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractere froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvements. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit, qui, en général, ſi on excepte les arts de l'imagination & du goût, eſt par-tout ailleurs méthodique & ſage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au haſard. Rarement laiſſent-ils ſur leurs flancs ou derriere eux quelque choſe qui puiſſe leur donner de l'inquiétude. Ce ſyſtême a ſes avantages, ſur-tout dans un pays étroit & reſſerré, dans un pays hériſſé de fortereſſes ou de places de guerre. Mais dans les circonſtances préſentes & ſur le vaſte continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le temps ni de ſe fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y ſubſtituer une marche impétueuſe & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverſe à la fois. C'étoit dans les premiers moments ſur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour ſa liberté, mais cet effroi qui naît de la ſupériorité des talents & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturel-

lement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonſpection, par leur attachement trop ſervile aux principes & aux regles, des chefs peu habiles manquerent de rendre à leur patrie le ſervice qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté, les troupes ne preſſoient pas leurs Officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cauſe qui leur avoit fait paſſer tant de mers ne faiſoit aucune ſenſation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de ſuites. Les débats qu'elle occaſionnoit dans le Parlement, ils les confondoient avec d'autres débats ſouvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou ſi quelques perſonnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui, dans les grandes villes, occupent l'oiſiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenſeurs de ſes droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop déciſifs ſur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repouſſer des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le ſoldat n'eſt qu'un inſtrument de deſpotiſme, & il en a les ſentiments. Il croit appartenir au trône & non à la patrie; & cent mille hommes armés ne ſont que cent mille eſclaves diſciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cede, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin, le régime & la ſubordination militaire, qui, à la voix d'un ſeul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier ſignal une loi de tuer ou de mourir, acheve de changer en eux ces ſentiments en principes, & en fait pour ainſi

dire la morale de leur état. Il n'en eſt pas de même en Angleterre. L'influence de la conſtitution eſt ſi forte, qu'elle s'étend même ſur les troupes. Un homme y eſt citoyen avant d'être ſoldat. L'opinion publique d'accord avec la conſtitution honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Auſſi voit-on par l'hiſtoire des révolutions arrivées dans cette iſle ſi orageuſe, que le ſoldat Anglois, quoiqu'engagé pour ſa vie, conſerve pour la liberté politique une paſſion dont on ſe feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'eſclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Heſſois, les Brunſwickois, les autres Allemands rangés ſous les mêmes drapeaux, tous également mécontents des Souverains qui les avoient vendus, mécontents du Prince qui les avoit achetés, mécontents de la nation qui les ſoudoyoit, mécontents de leurs camarades qui mépriſoient en eux des mercenaires? Ces braves gens n'avoient pas épouſé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient abſolument étrangers. D'ailleurs, ils avoient auſſi dans le camp ennemi des freres auxquels ils craignoient de donner la mort, de la main deſquels ils n'auroient pas voulu recevoir des bleſſures.

L'eſprit des armées Angloiſes avoit encore changé par une ſuite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Le ſuccès de la derniere guerre, l'extenſion que le commerce avoit reçu après la paix, les grandes acquiſitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de fortune avoient accumulé ſans interruption des richeſſes prodigieuſes dans la Grande-Bretagne. Ces tréſors allumerent le deſir de nouvelles jouiſſances. Les grands en allerent puiſer l'art dans les pays étrangers, ſur-tout en France, &

en empoiſonnerent leur pays. Des conditions ſupérieures, il ſe répandit dans toutes les claſſes. A un caractere fier, ſimple & réſervé, ſuccéda le goût du faſte, de la diſſipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement viſité cette iſle ſi renommée, ſe croyoient ſous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles porterent dans le nouvel hémiſphere la paſſion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chere. En s'éloignant des côtes, il auroit fallu renoncer aux ſuperfluités dont on étoit épris; & ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à pourſuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence ſur le ſort des Etats; que pour eux la meſure de la grandeur eſt celle de la richeſſe; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la diſcipline Européenne a tant perfectionné ſelon vous le jeu ſûr & terrible: vous qui, pour ſoutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, ſur le récit que je vous fais, ſuſpendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il eſt des occaſions de ſuccès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des beſoins fut ſouvent le premier reſſort de la victoire. Il eſt trop aiſé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, eſt réſervée une épreuve plus difficile: celle de ſupporter la perte de leurs plaiſirs.

Ajoutez à toutes ces raiſons, que les moyens de guerre arriverent rarement au travers de tant de

mers, dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux, & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposerent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

XLVIII. Pourquoi les Provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans, ou même pour tout le temps que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur Province particuliere étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagérement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compliquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instruments nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés : mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole?

L'opinion générale étoit, en Angleterre, que le Parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'Empire

Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquaſſent en doute cette autorité. Cependant le refus que faiſoient les Américains de la reconnoître, n'indiſpoſoit pas les eſprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour ſoutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languiſſoient pas dans l'intérieur du Royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paiſiblement de ſes affaires, ou ſe livroit tranquillement à ſes plaiſirs. Tous attendoient ſans impatience la fin d'une ſcene dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroiſſoit pas incertain.

La fermentation dut ſe montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémiſphere que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom ſi doux d'indépendance, ſans les remuer? Mais cette chaleur ſe ſoutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le beſoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les ſoins d'une autorité naiſſante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à pourſuivre. On la vit punir de mort la déſertion, & ſouiller par des aſſaſſinats l'étendard de la liberté. On l'a vit ſe refuſer à l'échange des priſonniers, de peur d'augmenter dans les troupes le penchant de ſe rendre à la premiere ſommation. On la vit réduite à la néceſſité d'ériger des tribunaux chargés de pourſuivre les Généraux ou leurs Lieutenants qui abandonneroient trop légérement les poſtes confiés à leur vigilance. Il eſt vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ſes foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il eſt vrai que Putnam dit à un royaliſte

ſon priſonnier : *Retourne vers ton chef; & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai aſſez; que quand il parviendroit à les battre, il m'en reſteroit encore aſſez : & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il ſert.* Ces ſentiments étoient héroïques, mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivreſſe ne fut générale, & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les cauſes énergiques qui produiſirent tant de révolutions ſur le globe, aucune n'exiſtoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le ſang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruiſſelé ſur des échafauds. On n'y avoit pas inſulté aux mœurs. Les manieres, les uſages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du ſein de ſa famille ou de ſes amis, pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'adminiſtration n'y avoient pas changé, & les maximes du gouvernement y étoient toujours reſtées les mêmes. Tout ſe réduiſoit à ſavoir ſi la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeſte n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette queſtion preſque métaphyſique, n'étoit guere propre à ſoulever une multitude, ou du moins à l'intéreſſer fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ſes terres privées des bras deſtinés à les féconder, ſes moiſſons ravagées, ſes campagnes couvertes de cadavres de ſes proches ou teintes de ſon propre ſang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales ſur la côte, s'en joignirent

bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des Cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux Puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglants débats les peuples errants dans cette partie du nouvel hémisphere. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares.... » C'est, répondit-on
» à ses sollicitations, c'est le démêlé d'un pere avec
» ses enfants; il ne nous convient point d'entrer
» dans cette brouillerie domestique.... Mais si les
» rebelles venoient attaquer cette Province, ne nous
» aideriez-vous pas à les repousser?... Depuis la
» paix, la hache de la guerre est ensevelie à qua-
» rante brasses de profondeur.... Vous la trouve-
» riez sûrement, si vous fouilliez la terre.... Le
» manche en est pourri, & nous n'en pourrions
» faire aucun usage. "

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. » Nous
» avons entendu parler des différends survenus en-
» tre l'Ancienne & la Nouvelle-Angleterre, dit la
» tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous
» ne prendrons part à ces divisions atroces. La guerre
» entre des freres est une chose étrange & nouvelle
» dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé
» aucun exemple de cette nature. Etouffez vos hai-
» nes insensées, & qu'un ciel favorable dissipe le
» sombre nuage qui vous enveloppe. "

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. » Voilà seize schelings, leur dirent ces
» bons sauvages : c'est tout ce que nous possédons.
» Nous

» Nous comptions en acheter du rum; nous boi-
» rons de l'eau. Nous irons chaffer. Si quelques bê-
» tes tombent fous nos fleches, nous en vendrons
» les peaux ".

Mais avec le temps, les agents très-actifs de la Grande-Bretagne réuffirent à lui concilier plufieurs nations aborigenes. Ses intérêts furent préférés à ceux de fes ennemis, & parce que les diftances ne lui avoient pas permis de faire aux fauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voifins, & parce qu'elle pouvoit, qu'elle vouloit mieux payer les fervices qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous fes drapeaux, des alliés, dont le caractere féroce n'avoit pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes, que n'en fouffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une deftinée plus heureufe avoit fixés fur les bords de l'Océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins confidérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui, fur le globe entier, repréfentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondants dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit difparut même aux premieres hoftilités. A ces fignes d'une convention univerfelle, furent fubftitués des fignes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblêmes qui devoient continuellement rappeller aux peuples la grandeur de leur entreprife, le prix inappréciable de la liberté, la néceffité d'une perfévérance fupérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réuffit pas. Ces richeffes idéales furent repouffées. Plus le befoin obligeoit à les multiplier, plus leur aviliffement croiffoit. Le congrès s'indigna

des affronts faits à ſa monnoie, & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevroient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Eſt-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux eſprits qu'aux ſentiments? eſt-ce qu'il ne ſentoit pas que dans la criſe préſente, tout citoyen raiſonnable craindroit de commettre ſa fortune? eſt-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il ſe permettroit des actes d'un deſpotiſme inconnu dans les régions même façonnées à la ſervitude? Pouvoit-il ſe diſſimuler qu'il puniſſoit un défaut de confiance des mêmes ſupplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahiſon? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles mépriſables & mépriſées étoient réellement trente fois au-deſſous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 Septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'Etat devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, ſans compter les dettes particulieres à chaque Province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domeſtique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors ils dirent à l'univers : » C'eſt le nom » Anglois qui nous a rendus odieux; nous l'abju» rons ſolemnellement. Tous les hommes ſont nos » freres. Nous ſommes amis de toutes les nations. » Tous les pavillons peuvent ſans crainte d'inſulte, » ſe montrer ſur nos côtes, fréquenter nos ports ". On ne ſe rendit pas à une invitation en apparence ſi ſéduiſante. Les Etats vraiment commerçants, inſtruits que l'Amérique Septentrionale avoit été ré-

duite à contracter des dettes, à l'époque même de ſa plus grande proſpérité, penſerent judicieuſement que dans ſa détreſſe actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de choſe de ce qui lui ſeroit apporté. Les ſeuls François, qui oſent tout, oſerent braver les inconvénients de cette liaiſon nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral Howe, la plupart des navires qu'ils expédierent furent pris avant d'arriver à leur deſtination, & les autres à leur départ des bords Américains. De pluſieurs centaines de bâtiments ſortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente, qui même ne donnerent point ou ne donnerent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations ajoutée à tant d'autres fléaux, pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité ; les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des ſerments & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impoſſibilité de traiter ſûrement avec une métropole, où un Parlement renverſeroit ce qu'un autre Parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel reſſentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit poſſible que ces inquiétudes éloignées ne balançaſſent pas le poids des maux préſents.

Ainſi le penſoit le Miniſtere Britannique, lorſqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agents publics, autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la Cour de Londres le fit propoſer, il fut rejetté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans

cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déja rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui, dans chaque colonie, s'étoient saisis de l'autorité, tout avoit recouvré sa premiere audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les Etats-Unis & la Cour de Versailles, signé le 6 Février 1778.

XLIX. La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette Couronne & celle d'Angleterre.

Si le Ministere Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la néceffité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette Couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau regne. Alors ses finances étoient dans la confusion où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déja fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis, & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette Couronne, d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solemnels.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la Cour de Versailles faisoit passer aux Provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui dessillerent pas les yeux. Les atteliers de cette Puissance étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles muni-

tions navales. Ses ports préſentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de ſa léthargie, il fallut que Louis XVI y fît ſignifier le 14 Mars, qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impoſſible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, ſouffrît patiemment qu'on déliât ſes ſujets de leur ferment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des Puiſſances ſouveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis pluſieurs ſiecles alloient teindre de ſang les eaux de l'Océan, & jouer encore ce jeu terrible où les proſpérités publiques ne compenſeront jamais les déſaſtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs ſemblables, déploroient d'avance les calamités, qui, dans les deux hémiſpheres, étoient prêtes à tomber ſur le genre-humain.

Cependant la ſcene ſanglante ne s'ouvroit pas, & ce délai faiſoit eſpérer la continuation de la paix à quelques eſprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres preſcrivoient de chaſſer les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces myſteres de perfidie, qu'une politique inſidieuſe eſt parvenue à faire regarder comme de grands coups d'Etat, les hommes vraiment éclairés jugeoient les hoſtilités inévitables, prochaines même ſur notre Océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 Juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique eſt d'être utile & vrai. Loin de nous tout eſprit de parti qui aveugle & dégrade ceux

qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'état ne peuvent nous la rendre étrangere ; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événements qui passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidélement ce qui peut influer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles, nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carriere, nous serons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissants, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison éleve enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les Cours. Elle pénetre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions & leurs foiblesses, & par l'empire du génie & des lumieres s'éleve de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou

les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'eſt que l'impuiſſance. Malheur à ceux qui, par leurs talents, n'ont pas de quoi ſoutenir ces regards! Qu'ils ſe rendent juſtice & dépoſent un fardeau trop peſant pour leurs foibles mains. Ils ceſſeront du moins de compromettre eux-mêmes & les Etats.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonſtances, elle avoit tout choiſi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loiſir ces préparatifs, qu'après avoir porté ſes forces au degré qui lui convenoit, qu'elle ſe montra ſur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ſes diſſentions domeſtiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le diſoit, contre ces tyrans des mers.

Les événements parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les Officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le ſouvenir durera long-temps. Une ſavante théorie & un courage inébranlable remplacerent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblerent de gloire, & la plupart ſe terminerent à leur avantage. La flotte britannique courut de plus grands dangers encore que ſes vaiſſeaux iſolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre ſa deſtruction totale ou partielle, ſi la flotte qui l'avoit réduite à cet état preſque déſeſpéré à Oueſſant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuſes intrigues, par la foibleſſe de ſes Amiraux, ou par tous ces motifs enſemble, à quitter la mer & à rentrer la premiere dans ſes ports.

Dans l'ivreſſe de ſes ſuccès peut-être inattendus,

la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de saper ainsi les deux fondements de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une Puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entiérement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrerent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémispheres, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin ; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la dévouvrir.

La marine Françoise étoit depuis long-temps malheureuse, & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglements : mais ces innovations, bonnes ou mauvaises, furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin, ses Amiraux dicterent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres absolus des rades, des arsenaux, des atteliers, des magasins, détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les Officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de regle, plus de comptabilité, plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque, c'étoit le Ministere qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa, peut-être sans qu'on s'en apperçût, à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisieres difficiles pour surprendre ou détruire les bâtiments de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entiérement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bisarre & entiérement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des Etats en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats? Non, sans doute. Les flottes guerrieres sont sur l'Océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que sont les armées nationales pour les Provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol; il est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'Océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le la-

boureur des campagnes, de repouſſer l'embraſement qui menace les moiſſons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'eſcorter le commerce! Mais ſi le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richeſſes de l'Etat, dont vous demandez, ſans doute, une part pour récompenſe de vos ſervices? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richeſſes peuvent ſeuls rendre fécondes? Vous vous croyez avilis. Quoi, avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens? Et que ſont tous les ordres de l'Etat à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, ſinon des protecteurs, des défenſeurs du citoyen & de ſa fortune? Votre poſte eſt ſur les mers, comme celui du magiſtrat ſur les tribunaux, celui de l'Officier & du ſoldat de terre dans les camps, celui du Monarque même ſur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embraſſer d'un coup-d'œil tous ceux qui ont beſoin de ſa protection & de ſa défenſe. Vous aſpirez à la gloire. Apprenez que la gloire eſt par-tout où l'on ſert l'Etat. Apprenez que la gloire de conſerver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, ſans doute, on aimoit auſſi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir ſauvé un ſeul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en ſauvant les vaiſſeaux du commerce, vous ſauvez la fortune de l'Etat? Oui, votre valeur eſt brillante; elle eſt connue de l'Europe comme de votre patrie: mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle ſe ſoit montrée dans une occaſion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaiſſeau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'Océan, ſi par votre faute vous avez laiſſé périr ou enlever tous les na-

vires qui portoient les richeſſes de votre pays ; ſi dans ce même port où vous rentrez victorieux, une multitude de familles déſolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout ſera muet & conſterné, & vos exploits ne ſeront deſtinés qu'à groſſir les relations des Cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuſer l'oiſiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'eſt pas gravée dans le cœur des citoyens par le ſouvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes conſacrées à Portſmouth étoient bien oppoſées. On y ſentoit, on y reſpectoit la dignité du commerce. On s'y faiſoit un devoir comme un honneur de le défendre; & les événements déciderent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus juſtes de ſes fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humiliants dans le Nouveau-Monde. Un ennemi plus puiſſant la menaçoit de plus grands déſaſtres dans l'ancien. Cette ſituation allarmante rempliſſoit tous les eſprits de défiance & d'incertitude. Les richeſſes nationales arrivent. Celles de la Puiſſance rivale en groſſiſſent la maſſe énorme ; & ſur le champ le crédit public eſt ranimé, les eſpérances renaiſſent, & ce peuple qu'on ſe plaiſoit à regarder comme abattu, reprend & ſoutient ſa fierté ordinaire.

D'un autre côté, les rades de la France ſe rempliſſent de gémiſſements. Une inaction aviliſſante & ruineuſe y ſuccede à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichiſſoit. L'indignation des négociants ſe communique à la nation entiere. Les premiers moments de ſuccès ſont toujours des moments d'ivreſſe qui ſemblent couvrir les fautes & les juſtifier. Mais le malheur donne plus de ſévérité

aux jugements. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent, & leur demande compte avec une liberté fiere du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux Conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la premiere Puissance du globe en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir, par une intrigue de Ministres ou par l'ascendant de quelques agents obscurs, engagé l'Etat dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un regne dont toute la derniere moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France, d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés, les sentiments qu'on a dans son cœur; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert, sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse, & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au Ministre, ni à l'Etat. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité: » Anglois, vous avez abusé de la victoi-
» re. Voici le moment d'être justes, ou ce sera ce-
» lui de la vengeance. L'Europe est lasse de souf-
» frir des tyrans. Elle rentre enfin dans ses droits.
» Désormais, ou l'égalité, ou la guerre. Choisissez ".
C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens, il est vrai, doivent haïr, parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire, & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des

bourreaux; mais que la nation & l'Etat doivent honorer comme Miniſtre, parce que le premier il avertit la France de ſa dignité, & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à ſa puiſſance. C'eſt ainſi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, ſut être digne de ſon ſiecle, qui mêla toujours de la grandeur à ſes fautes même, & juſque dans l'abaiſſement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni ſon peuple. Ah! pour gouverner une grande nation, il faut un grand caractere. Il ne faut point ſur-tout de ces ames indifférentes & froides par légéreté, pour qui l'autorité abſolue n'eſt qu'un dernier amuſement, qui laiſſent flotter au haſard de grands intérêts, & ſont plus occupés à conſerver le pouvoir qu'à s'en ſervir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puiſſance de l'Etat, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, ſe ſont-ils laiſſés prévenir ſur toutes les mers par un ennemi dont la conſtitution entraîne des lenteurs néceſſaires? Pourquoi s'être mis, par un traité inconſidéré, dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des ſubſides abondants & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours ſur les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde une eſcadre qui protégeât les colonies, & fît en même-temps reſpecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés ſur nous, voit un grand deſſein & nulles démarches concertées; voit dans nos arſenaux & ſur nos ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la molleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui

annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractere & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent c'est un problême à résoudre pour l'Europe, si, en nous déclarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toutes parts, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin, la philosophie, dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernements justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la Cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre, dont un Roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des constitutions de l'Etat ; qu'un des plus grands Princes qui ayent régné sur le monde, Trajan, adopta, lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé, il dit au premier Officier de l'Empire : *Je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste, pour me combattre & me punir si je deviens tyran :* cette maxime est trop étrangere à nos gouvernements foibles & corrompus, où le devoir est de souffrir, & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur, de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'eſt ſur-tout contre l'Eſpagne que ſont dirigées les plaintes les plus ameres. On la blâme de ſon aveuglement, de ſes incertitudes, de ſes lenteurs, quelquefois même de ſon infidélité : accuſations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager ſans néceſſité dans une guerre maritime, quelques politiques imaginerent que cette Couronne ſe croyoit aſſez puiſſante pour diviſer le domaine Britannique, ſans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas ſi l'eſprit qui régnoit dans le cabinet de Verſailles autoriſoit cette conjecture. Il eſt aujourd'hui connu que cette Couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des ſecours ſecrets aux Américains, épioit le moment propice pour ſe déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonſtance la plus favorable pour propoſer au Roi Catholique de faire cauſe commune avec elle. Soit que ce Prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ſes intérêts, ſoit que la réſolution lui parût précipitée, ſoit enfin que d'autres objets politiques exigeaſſent toute ſon attention, il ſe refuſa à cette ouverture. Son caractere diſpenſoit de toute ſollicitation nouvelle. Depuis les premieres tentatives, on l'occupa ſi peu de cette grande affaire, que ce fut ſans l'en prévenir que la Cour de Verſailles fit ſignifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des Provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Eſpagne employoit dans le Bréſil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ſes ports. Les tréſors qui lui arrivoient du Pérou & de ſes autres poſſeſſions étoient à couvert. Cette Puiſſance étoit

libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvements, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémispheres. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

L. L'Espagne n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France, se déclare pour cette derniere Puissance.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où seroient discutés les prétentions diverses, & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce Monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies, ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il blessoit la dignité du Roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles, on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles, & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejetté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendants de fait, quoiqu'ils ne fussent pas appellés aux conférences qui alloient s'ouvrir; quoique la France ne pût pas négocier pour eux; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité, & qui, peut-être au fond de son cœur, n'en

n'en desiroit pas la prospérité, quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille ; c'est lorsque la fierté éleve les ames au-dessus de la terreur, qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi, & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur : c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le sais. Je sais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le Ministere Britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la Cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles, & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante-trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre-vingts, & huit sur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates, mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service, & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instruments de guerre, cette Puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissentions domestiques énervoient

encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernements vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvements intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haines soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violents. Les prétentions opposées ne se montrerent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossieres, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un Ministre qui, comme lui, n'eût *ni parents, ni amis :* mais cet homme extraordinaire ne se montroit pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son caractere, malgré l'expérience de ses Amiraux, malgré l'audace de ses hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu. Qui sait pour quel parti les éléments se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entiere par la mort d'un Général. Des signaux, ou ne sont pas entendus, ou ne sont pas obéis. L'expérience, le courage, l'habileté sont croisés par l'ignorance, par la jalousie, par une trahison, par la certitude de

l'impunité. Une brume qui ſurvient & qui couvre les deux ennemis, ou les ſépare, ou les confond. Le calme & la tempête ſont également favorables ou nuiſibles. Les forces ſont coupées en deux par l'inégale célérité des vaiſſeaux. Le moment eſt manqué, ou par la puſillanimité qui differe, ou par la témérité qui ſe hâte. Des plans auront été formés avec ſageſſe; mais ils reſteront ſans effet par le défaut de concert dans les mouvements de l'exécution. Un ordre inconſidéré de la Cour décide du malheur d'une journée. La diſgrace ou le décès d'un Miniſtre change les projets. Eſt-il poſſible qu'une union étroite puiſſe long-temps ſubſiſter entre des confédérés d'un caractere auſſi oppoſé que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Eſpagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain, qui tient ſecretement ſes regards tournés vers ſa mere-patrie, & qui ſe réjouiroit des déſaſtres de ſes alliés, s'ils étoient compatibles avec ſon indépendance? Ces nations, ſoit qu'elles agiſſent ſéparément, ſoit qu'elles agiſſent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuſer, à ſe plaindre & à ſe brouiller? Leur plus grand eſpoir ne ſeroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient ſortir, & affermir le ſceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne, tandis qu'une ou deux défaites conſidérables feroient deſcendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premieres Puiſſances de cet hémiſphere?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel ſera l'événement? La France & l'Eſpagne réunies ont pour elles des moyens puiſſants; l'Angleterre, l'art de diriger les ſiens. La France & l'Eſpagne ont leurs tréſors; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté, la multitude des hommes

& le nombre des troupes; de l'autre, la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'assujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue; dans l'autre, la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'Océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes Puissances; mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins, soit dans l'emploi des forces, l'Angleterre est abandonnée à elle-même; mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées: elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui, d'un côté, n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de Rois & de Ministres; qui, de l'autre, est une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin, si l'on considere l'esprit de la nation Françoise, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également prompte à s'allumer & à s'éteindre; qu'il espere tout lorsqu'il commence, qu'il désespere de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle; que par

ſon caractere il a beſoin de l'enthouſiaſme des ſuccès pour obtenir des ſuccès nouveaux : que l'Anglois, au contraire, moins préſomptueux d'abord malgré ſa hardieſſe naturelle, ſait, quand il le faut, lutter avec courage, s'élever avec le danger, & s'affermir par la diſgrace : ſemblable à ce chêne robuſte auquel Horace compare les Romains, qui, frappé par la hache & mutilé par le fer, renaît ſous les coups qu'on lui porte, & tire une vigueur nouvelle de ſes bleſſures même.

L'hiſtoire nous apprend encore que peu de ligues ſe ſont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles ſe ſont formées. Athenes victorieuſe de la Perſe; Rome ſauvée d'Annibal; dans les temps modernes, Veniſe échappée à la fameuſe ligue de Cambrai; & de nos jours même, la Pruſſe, qui, par le génie d'un homme, a ſu tenir tête à l'Europe, ont droit de ſuſpendre notre jugement ſur l'iſſue de la guerre préſente.

LI. Quelle doit être la politique de la Maiſon de Bourbon, ſi elle eſt victorieuſe.

Mais ſuppoſons que la Maiſon de Bourbon ait les avantages dont elle a pu ſe flatter. Quel doit être ſa conduite ?

La France eſt ſous tous les points de vue l'Empire le plus fortement conſtitué, dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Eſpagne eſt auſſi un Etat d'un grand poids, & ſes moyens de proſpérité augmentent tous les jours. Le ſoin le plus important de la Maiſon de Bourbon doit donc être de ſe faire pardonner par ſes voiſins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événements lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter ſa ſupériorité, l'allarme ſeroit générale, & l'on ſe croiroit menacé d'un eſclavage univerſel. C'eſt peut-être beaucoup que les nations ne l'ayent pas encore traverſée dans ſes projets contre l'An-

gleterre. Le reſſentiment que les injuſtices & les hauteurs de cette iſle ſuperbe ont inſpiré par-tout, doit être la cauſe de cette inaction. Mais la haine ſe tait, lorſque l'intérêt ſe montre. Il eſt poſſible que l'Europe juge contraire à ſa ſûreté l'affoibliſſement de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémiſphere, & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette Puiſſance orgueilleuſe & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainſi, les Cours de Verſailles & de Madrid ſe verroient déchues de l'eſpoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée ſur le globe. Ces conſidérations doivent les déterminer à preſſer les attaques, & à ne pas laiſſer à une politique prévoyante ou ſimplement jalouſe, le temps de faire de nouvelles combinaiſons. Qu'elles s'arrêtent ſur-tout à propos, & qu'un deſir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas ſur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Pluſieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit auſſi le vœu de la France. On peut ſoupçonner l'Eſpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des Provinces qui ont ſecoué le joug de la Grande-Bretagne, eſt ſimple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même ſyſtême ?

Le nouvel hémiſphere doit ſe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eſt préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions; par le renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage; par le luxe de nos Cours &

la misere de nos campagnes ; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui possedent tout, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumieres. Tout achemine à cette scission, & les progrès du mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France, dont les possessions dans le nouvel hémispere sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement ? Or, c'est ce qui arriveroit, si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée, qu'il deviendroit l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigants, séditieux, flétris ou ruinés. La culture, les arts, le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractere. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes, & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les Provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même les possessions

de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les Cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le nord de l'Amérique deux Puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siecles s'écouleront avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; & les établissements des autres nations, dans le Nouveau-Monde, jouiront d'une tranquillité, qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement, c'est l'ordre de choses qui conviendroit le mieux aux Provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il regne une grande jalousie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une riviere à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentements? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontieres un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissentions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies; il faut

des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage, & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut ni Sylla, ni César; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le Sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cents ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissants qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

LII. Quelle idée il faut se former des treize Provinces confédérées.

Mais dans cette combinaison, à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le temps s'élever les Provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légeres, & nous croyons quelques moments respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs, ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espere que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La

terreur quelquefois tient lieu de juſtice au brigand ; & de conſcience à l'aſſaſſin. Telle eſt la ſource de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inſpiré les Américains. Nos imaginations ſe ſont enflammées pour eux. Nous nous ſommes aſſociés à leurs victoires & à leurs défaites. L'eſprit de juſtice qui ſe plaît à compenſer les malheurs paſſés par un bonheur à venir, ſe plaît à croire que cette partie du Nouveau - Monde ne peut manquer de devenir une des plus floriſſantes contrées du globe. On va juſqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ſes maîtres dans ſes enfants. Oſons réſiſter au torrent de l'opinion & à celui de l'enthouſiaſme public. Ne nous laiſſons point égarer par l'imagination qui embellit tout, par le ſentiment qui aime à ſe créer des illuſions, & réaliſe tout ce qu'il eſpere. Notre devoir eſt de combattre tout préjugé, même celui qui ſeroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, & de ne pas trahir cette conſcience pure & droite qui préſide à nos écrits & nous dicte tous nos jugements. Dans ce moment, peut-être, nous ne ſerons pas crus ; mais une conjecture hardie qui ſe vérifie au bout de pluſieurs ſiecles fait plus d'honneur à l'hiſtorien, qu'une longue ſuite de faits dont le récit ne peut être conteſté ; & je n'écris pas ſeulement pour mes contemporains qui ne me ſurvivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du ſoleil, eux & moi nous ne ſerons plus. Mais je livre mes idées à la poſtérité & au temps. C'eſt à eux à me juger.

L'eſpace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer, n'eſt que de ſoixante-ſept lieues marines ; mais ſur la côte leur étendue eſt en ligne droite de trois cents quarante-cinq, depuis la

riviere de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région, les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guere que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitants, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'éleve pas au-dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les Provinces de New-Yorck, de Jersey & de Pensilvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles, & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Georgie, est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'Océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés, croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'éleve, ce ne sont plus que des sables rebelles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres, imagina le puissant ressort des gratifications pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la premiere de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisieme. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le Ministere. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année, aux contrées qui nous occupent, pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matieres premieres, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que lorsque les troubles commencerent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole, & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize Provinces une population de deux millions neuf cents quatre-vingt-un mille six cents soixante-dix-huit personnes, en y comprenant quatre cents mille noirs. L'oppression & l'intolérance y poussoient tous les jours de nouveaux habitants. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux; mais la paix le leur rouvrira, & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais.

Ceux qui y pafferont avec des projets de culture n'auront pas toute la fatisfaction qu'ils fe feront promife, parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées, & qu'on n'aura guere à leur offrir que des fables ftériles, des marais mal-fains ou des montagnes efcarpées. L'émigration fera plus favorable aux manufacturiers & aux artiftes, fans que peut-être ils ayent rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas fans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, affez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégénerent très-rapidement, & où la mefure des travaux & les avances n'eft pas celle de la réproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une fubfiftance affurée dans ces Provinces, ce fera beaucoup. Alors même les exportations fe réduiront à rien ou à fort peu de chofe : mais l'induftrie intérieure remplacera l'induftrie étrangere. A peu de chofe près, le pays pourra fe fuffire à lui-même, pourvu que fes habitants fachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & fur-tout que celui de la mere-patrie vous inftruife. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richeffes qui montre un petit nombre de citoyens opulents & une multitude de citoyens dans la mifere ; d'où naît l'infolence des uns & l'aviliffement des autres. Garantiffez-vous de l'efprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mefure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre, n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aifance &

la santé dans le travail; la prospérité dans la culture des terres & les attelliers de l'industrie; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur tout veillez à l'éducation de vos enfants. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits & courageux, les bons peres, les bons maris, les bons freres, les bons amis, les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos Provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée, ni persécutée; & que votre durée soit, s'il se peut, égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir, & consoler la génération expirante par l'espoir d'une meilleure! Mais laissant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil sur le résultat de trois siecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de misere & de ténebres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête du monde a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile. Si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siecle, à la société.

Fin du dix-huitieme Livre.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

V.

Fin de la Table des Matieres du Tome neuvieme.

ÉTAT

De la Pêche de Morue faite par les François en 1773.

CÔTE DE TERRE-NEUVE EN PÊCHE DE MORUES SECHES.

PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Nombre de Bateaux.	Quintaux de Morues feches.	Barriques d'Huile.
Saint-Malo............	43	6,779	3,293	596	80,730	1,184
Granville...............	38	5,442	2,623	503	73,370	1,098
Saint-Brieuc...........	17	2,590	1,055	203	28,050	466
La Rochelle...........	1	80	26	4	800	12
Saint-Jean-de-Luz.	5	730	266	61	7,110	65
TOTAL...........	104	15,621	7,263	1,367	190,060	2,825

ISLES SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Nombre de Bateaux.	Quintaux de Morues feches.	Barriques d'Huile.
Saint-Malo........................	15	870	156	....	14,716	50
Granville..........................	3	210	36	....	2,400	38
Saint-Jean-de-Luz..............	4	270	48	....	3,204	
Bayonne............................	9	943	182	20	13,100	149
Rochefort..........................	1	80	9	....	700	16
Saint-Pierre & Miquelon.	3	170	25	....	2,550	
TOTAL..........................	35	2,543	456	20	36,670	253

GRAND BANC DE TERRE-NEUVE OU PÊCHE DE MORUES VERTES.

PORTS D'ARMEMENT.	Nombre de Navires.	Port en Tonneaux.	Équipages.	Barrils de Morues.	Nombre de Morues vertes.	Barriques d'Huile.
Saint-Malo........	29	1,936	326	....	410,000	25
Granville............	47	3,047	595	....	775,500	46
Barfleur..............	2	165	29	....	33,000	2
Honfleur.............	15	1,449	236	....	314,500	19
Fécamp...............	8	530	100	....	143,000	9
Dieppe.................	6	403	70	369	70,000	4
Tréport................	2	140	27	272	17,000	1
Sables-d'Olonne.	14	1,415	272	....	259,300	15
Marennes...........	2	190	29	....	18,700	1
TOTAL.........	125	9,275	1,684	641	2,041,000	122

PRODUIT EN ARGENT.

CÔTE DE TERRE-NEUVE.

	liv.	
190,060 quintaux de Morues feches, à 18 liv..........	3,421,080	3,816,580
2,825 barriques d'Huile, à 140 liv..........	395,500	

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

36,670 quintaux de Morues feches, à 21 liv..........	770,070	805,490
253 barriques d'Huile, à 140 liv..........	35,420	

GRAND BANC DE TERRE-NEUVE.

2,041,000 Morues vertes, les 100 à 67 liv. 10 fols..........	1,377,675	1,421,615
641 barrils de Morues, à 40 liv..........	25,640	
122 barriques d'Huile, à 150 liv..........	18,300	
TOTAL..........		6,043,685

RÉSULTAT DES TROIS PÊCHES.

Navires..........	264
Tonneaux..........	27,439
Hommes..........	9,403
Bateaux de pêche..........	1,387
Quintaux de Morues..........	226,630
Morues vertes..........	2,041,000
Barrils de Morues..........	641
Barriques d'huile..........	3,200
Produit en argent..........	6,033,685

Tableau du Commerce de la Grande-Bretagne avec ses Colonies du Continent de l'Amérique, depuis 1697 jusqu'en 1773, suivant les Comptes rendus au Parlement, & recueillis par le Chevalier CHARLES WHITWORTH.

En Livres sterlings.

ANNÉES.	EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique. liv.	f.	d.	IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Exportations. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Importations. liv.	f.	d.
1697	163,083	17	10	291,233	13	1				128,149	15	3
1698	476,572	18	8	238,988	15	8	237,584	3	..			
1699	422,221	4	7¾	278,038	...	9¾	144,183	3	10			
1700	370,419	2	11¾	414,225	4	2				43,806	1	2¾
1701	354,643	4	..¾	328,838	4	9	25,804	19	3¾			
1702	194,210	8	8	349,392	19	5¼				155,182	10	9¼
1703	300,969	16	11½	264,273	9	2¼	36,696	7	9¼			
1704	185,709	13	6½	335,376	13	9¼				149,667	..	2¾
1705	302,342	...	4¾	155,972	15	..¾	146,369	5	3½			
1706	171,379	11	1	205,958	12	6¾				34,579	1	5¾
1707	423,780	2	7¾	293,812	2	7¼	129,968	..	..½			
1708	256,113	3	10½	298,614	13	11¼				42,501	10	..¾
1709	280,756	9	6¼	338,274	2	9				57,517	13	2¾
1710	306,695	13	10½	263,781	17	3¼	42,913	16	7¼			
1711	304,219	2	2	336,107	18	1				31,888	15	11
1712	321,912	14	..¼	392,330	13	11				70,417	19	10¾
1713	292,129	18	9¼	321,965	17	..				29,835	18	2¼
1714	345,396	10	1¾	414,084	5	7¾				68,687	15	6
1715	460,891	13	2	308,536	4	4	152,355	8	10			
1716	410,468	12	7	446,927	7	..				36,458	14	5
1717	448,584	8	8	445,823	11	10	2,760	16	10			
1718	435,318	6	7	480,188	8	10				44,870	2	3
1719	402,415	12	9	478,124	10	4				75,708	17	7
1720	333,462	1	9	493,781	3	6				160,319	1	9
1721	340,509	18	8	522,718	16	9				182,208	18	1
1722	438,953	3	6	470,253	2	2				31,299	18	8
1723	424,512	10	7	491,447	5	2				66,934	14	7
1724	475,708	13	5	488,998	5	1				13,289	11	8
1725	574,634	6	2	446,238	18	3	128,395	7	11			
1726	569,034	3	10	555,005	1	5	14,029	2	5			
1727	515,672	2	2	685,741	11	11				170,069	9	9
1728	534,637	15	10	656,505	13	6				121,867	17	8
1729	440,364	9	9	632,785	13	..				192,421	3	3
1730	560,902	14	8	614,007	15	7				53,105	..	11
1731	558,132	4	6	696,219	15	..				138,087	10	6
1732	562,300	11	10	587,885	13	3				25,585	1	5
1733	582,567	14	8	710,483	15	2				127,916	..	6
1734	579,140	10	10	652,449	1	9				73,308	10	11
1735	696,434	7	11	691,910	7	10	4,524	..	1			
1736	707,917	1	1	741,701	5	2				33,704	4	1
1737	624,604	1	6	829,951	4	8				105,347	3	2
1738	788,973	7	9	665,703	4	5	123,270	3	4			
1739	731,601	16	1	814,693	3	5				83,091	7	4
1740	838,784	9	3	773,876	5	8	64,908	3	7			
1741	909,950	18	6	970,469	4	11				60,518	6	5
1742	842,823	15	8	723,151	13	2	119,672	2	6			
1743	867,871	3	6	927,349	5	11				59,478	2	5
1744	667,587	11	5	698,366	8	3				30,778	16	10
1745	567,552	15	11	594,301	12	11				26,748	17	..
1746	797,143	8	9	602,838	3	8	194,305	5	1			
1747	783,097	...	11	695,677	5	8	87,419	15	3			
1748	873,262	13	3	773,800	16	9	99,461	16	6			
1749	1,298,775	4	1	715,062	17	9	583,712	6	4			
1750	1,376,204	12	..	861,068	12	5	515,135	19	7			
1751	1,333,498	16	11	893,463	5	7	440,035	11	4			
1752	1,217,816	19	11	1,053,786	5	11	164,030	14	..			
1753	1,527,206	17	2	1,021,375	18	9	505,830	18	5			
1754	1,246,450	7	9	1,049,635	1	3	196,815	6	6			
1755	1,177,848	6	10	985,148	16	7	192,699	10	3			
1756	1,428,720	18	10	689,052	15	2	739,668	3	8			
1757	1,726,522	5	1	652,383	11	2	1,074,138	13	11			
1758	1,832,033	...	9	716,980	1	5	1,115,052	19	4			
1759	2,484,845	12	9	698,639	16	3	1,786,205	16	6			
1760	2,788,815	9	2	799,466	3	5	1,989,349	5	9			
1761	2,001,605	12	6	898,583	2	10	1,103,022	9	8			
1762	1,589,223	14	6	811,415	3	11	777,808	10	7			
1763	1,867,285	6	2	1,180,002	2	2	687,283	4	..			
1764	2,608,018	4	5	1,195,279	7	10	1,412,738	16	7			
1765	2,301,483	14	6	1,246,166	16	1	1,055,316	18	5			
1766	2,294,780	13	7	1,149,897	14	11	1,144,882	18	8			
1767	2,276,837	12	8	1,236,327	6	5	1,040,510	6	3			
1768	2,372,225	14	6	1,360,309	15	5	1,011,915	19	1			
1769	1,628,077	9	2	1,165,579	11	11	462,497	17	3			
1770	2,337,832	12	..	1,123,274	14	11	1,214,557	17	1			
1771	4,586,882	15	5	1,461,104	12	8	3,125,778	2	9			
1772	3,405,888	17	6	1,402,786	1	3	2,003,102	15	11			
1773	2,460,015	19	2	1,497,507	11	..	962,508	8	6			
	77,087,268	18	6¼	52,753,479	2	11½	27,059,221	8	6¼	2,725,431	12	11

En Livres tournois.

ANNÉES.	EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique. liv.	f.	d.	IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Exportations. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Importations. liv.	f.	d.
1697	3,669,387	11	3	6,552,757	4	4½				2,883,369	13	1½
1698	10,722,891	..	..	5,377,247	12	6	5,345,643	7	6			
1699	9,499,977	14	6⅓	6,255,855	18	3⅓	3,244,121	16	3			
1700	8,334,430	16	1⅛	9,320,067	3	9				985,636	7	7⅞
1701	7,979,472	1	4⅞	7,398,860	6	10½	580,611	14	6⅜			
1702	4,369,734	15	..	7,861,341	17	4⅝				3,491,607	2	4⅛
1703	6,771,821	11	6¾	5,946,152	16	8⅝	825,668	14	10⅛			
1704	4,178,467	14	8¼	7,545,975	9	10½				3,367,507	15	1⅝
1705	6,802,695	7	11⅜	3,509,386	18	10⅝	3,293,308	9	..¾			
1706	3,856,039	19	4½	4,634,069	2	7⅞				778,029	3	3⅛
1707	9,535,052	19	6⅜	6,610,772	18	7⅛	2,924,280	..	11¼			
1708	5,762,546	17	2¼	6,718,830	13	7⅛				956,283	16	4⅞
1709	6,317,020	14	2⅜	7,611,168	1	10½				1,294,147	7	7⅞
1710	6,900,653	2	2¼	5,935,091	18	7⅛	965,561	3	7⅛			
1711	6,844,929	18	9	7,562,427	16	10½				717,497	18	1½
1712	7,243,035	15	5⅝	8,827,440	13	1⅛				1,584,404	17	7⅜
1713	6,572,923	13	3⅜	7,244,231	12	6				671,307	19	2⅝
1714	7,771,421	8	3⅝	9,316,896	7	..⅜				1,545,474	18	9
1715	10,370,062	6	3	6,942,064	17	6	3,427,997	8	9			
1716	9,235,544	3	1½	10,055,865	7	6				820,321	4	4½
1717	10,093,149	15	..	10,031,030	16	3	62,118	18	9			
1718	9,794,662	8	1½	10,804,239	18	9				1,009,577	10	7½
1719	9,054,351	16	10½	10,757,801	12	6				1,703,449	15	7½
1720	7,502,896	19	4½	11,110,075	18	9				3,607,179	9	4½
1721	7,661,473	10	..	11,761,173	16	10½				4,099,700	6	10½
1722	9,876,446	8	9	10,580,694	18	9				704,248	10	
1723	9,551,531	18	1½	11,057,563	6	3				1,506,031	8	1½
1724	10,703,445	1	10½	11,002,460	14	4½				299,015	12	6
1725	12,829,271	18	9	10,040,375	10	7½	2,888,896	8	1½			
1726	12,803,269	6	3	12,487,614	1	10½	315,655	4	4½			
1727	11,602,622	8	9	15,429,185	18	1½				3,826,563	9	4½
1728	12,029,350	6	3	14,771,377	13	9				2,742,027	7	6
1729	9,908,200	19	4½	14,237,677	2	6				4,329,476	3	1½
1730	12,620,311	10	..	13,815,175	..	7½				1,194,863	10	7½
1731	12,557,975	1	3	15,664,944	7	6				3,106,969	6	3
1732	12,651,763	6	3	13,227,427	8	1½				575,664	1	10½
1733	13,107,774	..	..	15,985,884	11	3				2,878,110	11	3
1734	13,030,662	3	9	14,680,104	9	4½				1,649,442	5	7½
1735	15,669,773	18	1½	15,567,983	16	3	101,790	1	10½			
1736	15,928,133	14	4½	16,688,278	6	3				760,144	11	10½
1737	16,303,591	13	9	18,673,902	15	..				2,370,311	1	3
1738	17,751,901	4	4½	14,978,322	9	4½	2,773,578	15	..			
1739	16,461,040	11	10½	18,330,596	6	10½				1,869,555	15	
1740	18,872,650	8	1½	17,412,216	7	6	1,460,434	..	7½			
1741	20,473,895	16	3	21,835,558	..	7½				1,361,662	4	4½
1742	18,963,535	2	6	16,270,912	6	3	2,692,622	16	3			
1743	19,527,101	8	9	20,865,359	3	1½				1,338,257	14	4½
1744	15,020,720	6	10½	15,713,244	5	7½				692,523	18	9
1745	12,769,937	18	1½	13,371,787	..	7½				601,849	2	6
1746	17,935,727	6	10½	13,563,859	2	6	4,371,868	4	4½			
1747	17,619,683	10	7½	15,652,738	17	6	1,966,944	13	1½			
1748	19,648,409	18	1½	17,410,518	16	10½	2,237,891	1	3			
1749	29,222,442	1	10½	16,088,914	19	4½	13,133,527	2	6			
1750	30,964,603	10	..	19,374,043	19	4½	11,590,559	10	7½			
1751	30,003,724	..	7½	20,102,923	15	7½	9,900,800	5	..			
1752	27,400,882	8	1½	23,710,191	13	1½	3,690,690	15	..			
1753	34,362,154	6	3	22,980,958	11	10½	11,381,195	14	4½			
1754	28,045,133	14	4½	23,616,788	18	1½	4,428,344	16	3			
1755	26,501,587	13	9	22,165,848	13	1½	4,335,739	..	7½			
1756	32,146,221	3	9	15,503,687	1	3	16,642,534	2	6			
1757	38,846,750	14	4½	14,678,630	1	3	24,168,120	13	1½			
1758	41,220,743	6	10½	16,132,051	11	10½	25,088,691	15	..			
1759	55,909,026	16	10½	15,719,395	15	7½	40,189,631	1	3			
1760	62,748,347	16	3	17,987,988	16	10½	44,760,358	19	4½			
1761	45,036,126	11	3	20,218,120	13	9	24,818,005	17	6			
1762	35,757,533	16	3	18,256,841	18	1½	17 500,691	18	1½			
1763	42,013,919	8	9	26,550,047	8	9	15,463,872	..	..			
1764	58,680,409	19	4½	26,893,786	6	3	31,786,623	13	1½			
1765	51,783,383	16	3	28,038,753	1	10½	23,744,630	14	4½			
1766	51,632,565	5	7½	25,872,699	5	7½	25,759,866	..	..			
1767	51,228,846	15	..	27,817,364	14	4½	23,411,482	..	7½			
1768	53,375,078	16	3	30,606,969	16	10½	22,768,108	19	4½			
1769	36,631,742	16	3	26,225,540	18	1½	10,406,201	18	1½			
1770	52,601,233	10	..	25,273,681	15	7½	27,327,551	14	4½			
1771	103,204,862	6	10½	32,874,854	5	..	70,330,008	1	10½			
1772	76,632,499	6	3	31,562,686	8	1½	45,069,812	18	1½			
1773	55,350,359	8	9	33,693,919	17	6	45,656,439	11	3			
	1,734,463,550	17	7⅝	1,186,953,280	16	6¾	608,832,482	1	8⅝	61,322,212	..	7½

Balance des Exportations & Importations de l'Angleterre avec le Continent de l'Amérique Septentrionale.

En Livres sterlings.

NOMS DES PROVINCES du Continent de l'Amérique.	ÉPOQUE de leur Commerce.		EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique. liv.	f.	d.	IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Exportations. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Importations. liv.	f.	d.
LA BAIE D'HUDSON	1697 à	1773	227,622	2	..½	681,582	18	2	6,350	13	7½	460,311	9	9
LE CANADA	1759	1773	2,810,085	2	8	496,972	11	1	2,313,271	3	8	158	12	1
SAINT-JEAN	1764	1773	3,365	11	7	250	9	10	3,186	18	11	80	17	2
CAP BRETON	1745	1773	58,439	7	2	2,909	18	4	55,899	9	5	370	..	7
TERRE-NEUVE	1697	1773	2,329,833	15	4	2,248,947	2	5¼	476,779	12	5	395,892	19	6½
LA NOUVELLE-ÉCOSSE	1749	1773	871,363	15	2	35,222	7	8	836,141	7	6			
LA NOUVELLE-ANGLETERRE	1697	1773	18,569,604	13	..¾	4,689,247	19	2¾	13,880,356	13	9½			
NEW-YORCK	1697	1773	11,877,866	16	..¾	2,113,794	11	10¼	9,769,586	17	7½	5,514	13	5
PENSILVANIE	1697	1773	9,818,489	18	1	1,156,234	5	..¼	8,662,605	12	9¾	349	19	9
VIRGINIE ET MARYLAND	1697	1773	20,727,465	14	1	28,909,797	10	1¾	1,697,399	..	4½	9,879,730	16	5¼
CAROLINE	1697	1773	8,671,969	17	..¼	11,715,558	17	6¼	349,967	15	6½	3,393,556	16	..½
GÉORGIE	1732	1773	746,093	11	..	622,958	1	5	221,982	18	9	98,847	9	2
FLORIDE	1763	1773	375,068	15	4	79,993	10	3	295,075	5	1			
			77,087,268	18	6¼	52,753,479	2	11½	38,568,603	9	6¼	14,234,813	13	11

En Livres tournois.

NOMS DES PROVINCES du Continent de l'Amérique.	EXPORTATIONS d'Angleterre en Amérique. liv.	f.	d.	IMPORTATIONS d'Amérique en Angleterre. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Exportations. liv.	f.	d.	EXCÉDENT des Importations. liv.	f.	d.
LA BAIE D'HUDSON	5,121,497	5	11¼	15,335,615	8	9	142,890	6	6¾	10,375,008	9	4½
LE CANADA	63,226,915	10	..	11,181,882	9	4½	52,048,601	12	6	3,568	11	10½
SAINT-JEAN	75,725	10	7½	5,838	11	3	71,706	5	7½	1,819	6	3
CAP BRETON	1,314,885	11	3	65,473	2	6	1,257,738	1	10½	8,325	13	1½
TERRE-NEUVE	52,421,259	15	..	50,601,310	4	10½	10,727,541	9	4½	8,907,591	19	2⅝
LA NOUVELLE-ÉCOSSE	19,605,684	11	3	792,503	12	6	18,813,180	18	9			
LA NOUVELLE-ANGLETERRE	417,816,104	12	11⅝	105,508,079	2	7⅝	312,308,025	10	3¾			
NEW-YORCK	267,252,003	1	4⅚	47,560,378	6	8⅝	219,815,704	16	6¾	124,080	1	10½
PENSILVANIE	220,916,022	16	10½	26,015,270	12	11⅝	194,908,626	18	3⅜	7,874	14	4½
VIRGINIE ET MARYLAND	466,367,978	6	10½	650,470,443	18	3⅝	38,191,477	18	5¼	222,293,943	9	10⅛
CAROLINE	195,119,321	12	11⅝	263,600,074	14	2⅝	7,874,274	19	8¼	76,355,028	..	11¼
GÉORGIE	16,787,104	17	6	14,016,556	11	10½	4,994,616	1	10½	2,224,067	16	3
FLORIDE	8,439,047	5	..	1,799,854	..	7½	6,639,193	4	4½			
	1,734,463,550	17	7⅝	1,186,953,280	16	6¾	867,793,578	4	2⅝	320,283,308	3	1½

TABLEAU DU COMMERCE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Avec les Indes occidentales, avec l'Afrique, avec le Midi de l'Europe & avec la Grande-Bretagne, depuis le premier Janvier 1769 jusqu'au premier Janvier 1770, copié sur les Registres particuliers de chaque Province.

EXPORTATIONS.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Aux Indes occidentales. Livres sterlings.	Aux Indes occidentales. Livres tournois.	En Afrique. Livres sterl.	En Afrique. Livres tournois	Au Midi de l'Europe. Livres sterlings.	Au Midi de l'Europe. Livres tournois.	Dans la Grande-Bretagne. Livres sterlings.	Dans la Grande-Bretagne. Livres tournois.	TOTAL DES EXPORTATIONS. Livres sterlings.	TOTAL DES EXPORTATIONS. Livres tournois.
	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.
Canada	2,225 6 3	50,069 10 10½	…	…	4,566 3 7	102,739 1 2½	174,435 5 7	3,924,793 15 7½	181,226 12 5	4,077,602 7 8½
Terre-Neuve	5,492 13 8	123,585 8 2	…	…	89,642 13 1	2,016,959 14 5½	64,080 5 4	1,441,806	159,215 12 1	3,582,351 2 7½
Nouvelle-Ecosse	2,534 17 3	57,034 8 4½	…	…	10,631 18 8	239,218 10 8	19,271 2	433,597 13 9	32,437 16 1	729,850 12 9½
Nouvelle-Hampshire.	40,431 8 4	909,706 17 10	96 11 3	2,172 13 4½	464 5	10,440 9 9½				
Massachuset	123,394 " 6	2,776,365 11 9	9,801 9 10	220,533 12 1	76,702 4	1,725,705 7 10	207,993 14 3	4,679,858 10 7½	615,308 8	13,844,430 19 5
Rhode-Island	65,206 13 2	1,467,149 16 5	7,814 19 8	175,837 2 2	1,440 11	32,412 7 6				
Connecticut	79,395 7 6	1,786,395 19 3	…	…	2,567 4 5	57,762 9 9½				
New-Yorck	66,324 17 5	1,492,309 12 3½	1,313 2 6	29,545 6 9	50,885 13	1,144,927 12 6	74,918 7 10	1,685,663 16 3	193,442 9	4,352,446 17 9½
Les Jerseys	2,531 16 5	56,965 19 9½	…	…	…	…	199,909 17 11	4,497,972 13 1½	585,086 3 8	13,164,439 5 3
Pensylvanie	178,331 7 8	4,012,456 3 2	560 9 9	12,611 1½	203,752 11 11	4,584,433 9 ½				
Maryland	22,303 9 2	501,827 16 5	…	…	66,555 11 11	1,497,500 19 ½	488,362 15 1	10,988,161 19 4½	719,803 8 7	16,195,577 4 7½
Virginie	68,946 9 1	1,551,295 4 5½	…	…	73,635 3 4	1,656,791 5 4				
Caroline du Nord	27,904 7 9	628,748 15 1½	70 15 4	1,614 15 4	3,238 3 7	72,859 2½	306,600 5 6	6,898,506 3 9	471,170 9 8½	10,601,336 7¾
Caroline du Sud	59,814 11 6½	1,345,828 2¾	619 16 9	13,946 7 7½	72,881 9 3	1,639,832 18 4½				
Géorgie	13,285 15 1	298,929 9 5½	…	…	614 2	13,817 5	58,340 19 4	1,312,671 15	72,240 16 5	1,625,418 9 5½
Floride orientale	…	…	…	…	…	…	29,509 4 10	663,957 18 9	29,920 8 10	673,219 18 9
Floride occidentale	411 4	9,252	…	…	…	…				
TOTAL	758,574 4 9½	17,067,920 13 7¼	20,278 5 1	456,260 18 5½	657,577 6 6	14,795,490 10 9	1,623,421 15 10	36,631,742 16 3	3,059,851 12 ½	68,846,662 9 ¼

IMPORTATIONS.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Des Indes occidentales. Livres sterl.	Des Indes occidentales. Livres tournois.	De l'Afrique. Livres sterl.	De l'Afrique. Livres tourn.	Du Midi de l'Europe. Livres sterlings.	Du Midi de l'Europe. Livres tournois.	De la Grande-Bretagne. Livres sterlings.	De la Grande-Bretagne. Livres tournois.	TOTAL DES IMPORTATIONS. Livres sterlings.	TOTAL DES IMPORTATIONS. Livres tournois.
	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f.	liv. f.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.	liv. f. d.
Canada	1,322 9 8	29,755 18 2	…	…	609 8 2	13,711 13 11	43,434 2 3	977,267 10 7½	45,366 1	1,020,735 2 8½
Terre-Neuve	556 14 5	12,726 4 9½	45	1,012 10	3,108 1 10	66,932 2 1	50,835 3 3	1,143,791 3 1½	54,544 19 6	1,227,262
Nouvelle-Ecosse	1,144 9	25,750 2 6	…	…	225 11 2½	5,075 2 4¾	2,270 3 7	51,079 7½	3,640 3 9½	81,904 5 6½
Nouvelle-Hampshire.	48,528 18 7	1,091,900 18 8½	…	…	652 7 6	14,678 9 3	129,353 3 8	2,910,446 12 6	469,691 15 10	10,568,065 9 5
Massachuset	155,387 1 4½	3,496,209 1 3¾	…	…	21,908 5 6	492,936 4 3				
Rhode-Island	56,839 17 2½	1,278,896 17 4¾	180	4,050	2,580 19 6	58,071 19 3				
Connecticut	53,993 17 3	1,214,861 18 4½	…	…	267 5 3	6,013 8 4½				
New-Yorck	97,420 4	2,191,954 10	697 10	15,693 15	14,927 7 8	335,866 3 2	73,466 3 9	1,652,989 4 4½	186,511 5 5	4,196,503 12 6½
Les Jerseys	1,663 19 9	37,439 15 1½	…	…	326 18 2	7,355 8 11	26,111 11 4	587,510 5	222,943 9 11½	5,016,228 15 8¼
Pensylvanie	180,591 12 4½	4,063,311 8 9¾	…	…	14,249 8 4	320,611 17 10				
Maryland	32,197 13 9	724,448 1½	5,400	121,500	4,683 2 3	105,370 10½	361,892 12	8,142,583 10	498,089 2 10	11,107,005 15 7
Virginie	77,453 12 6	1,742,706 11 9	7,020	157,950	9,442 2 4	212,447 12 10				
Caroline du Nord	10,603 13 3	238,582 8 4½	1,080	24,300	932 19 9	20,992 5 1½	387,114 12 1	8,710,078 11 10½	595,744 5 10	13,404,246 8
Caroline du Sud	65,666 4 8	1,477,490 5 8	124,180 10	2,794,061	6,166 6 1	138,741 16 11½				
Géorgie	9,407 9 9	211,668 10 1½	13,440	302,400	547 7 7	12,316 1 2½	81,270 2 3	1,851,077 10 7½	105,664 19 7	2,377,462 1 11½
Floride orientale	980 5	22,055 12 6	3,570	80,325	…	…	1,444 12 2	39,253 13 9	14,693 13 1	337,357 5 3½
Floride occidentale	6,669 5 6	150,058 14 3	…	…	2,029 10 5	45,664 4 9½				
TOTAL	800,427 8 ½	18,009,616 17 11¾	155,613	3,501,292 5	82,657 1 6½	1,859,784 11 2¾	1,158,192 6 4	26,066,077 2 6	2,196,889 15 11	49,436,770 16 8½

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA NAVIGATION DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis le premier Janvier 1769 jusqu'au premier Janvier 1770.

BATIMENTS EXPÉDIÉS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Pour le Continent de l'Amériq. septentrionale. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	Pour les Indes occidentales. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	Pour l'Afrique & le Midi de l'Europe. Vaisseaux	Goeletes	Tonneaux.	Pour l'Irlande & l'Angleterre. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	TOTAL DE LA NAVIGATION ACTIVE. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	CONSTRUCTIONS. Vaisseaux	Goeletes	Tonneaux.
Canada	11	48	2,752	2	7	405	4	…	335	22	…	4,136	39	55	7,628	…	2	60
Terre-Neuve	6	15	923	5	2	415	69	6	6,298	38	11	2,822	118	34	10,458	…	1	30
Nouvelle-Écosse	7	131	5,489	…	7	325	1	9	716	6	1	794	14	148	7,324	…	3	110
Nouvelle-Angleterre	9	96	3,874	84	118	12,878	1	1	170	38	11	2,822	132	226	19,744	16	29	2,452
Massachuset	53	710	26,988	83	222	17,532	40	33	5,102	102	2	14,044	278	967	63,666	40	97	8,013
Rhode-Island	14	361	10,312	54	121	6,060	13	7	863	9	…	540	90	489	17,775	8	31	1,428
Connecticut	4	398	7,985	46	177	9,201	2	2	200	7	…	580	59	577	17,966	7	43	1,542
New-Yorck	25	477	11,440	42	83	5,466	31	52	3,483	77	…	6,470	175	612	26,859	5	43	955
Les Jerseys	…	28	538	…	24	555	…	…	…	…	…	…	…	52	1,093	1	3	83
Pensylvanie	35	246	11,738	120	103	11,959	134	3	12,070	69	…	7,219	358	352	42,986	14	8	1,469
Maryland	11	141	5,298	17	46	3,358	55	7	6,224	112	…	16,116	195	194	30,996	9	11	1,344
Virginie	20	214	8,531	80	132	11,397	59	9	7,486	161	1	24,594	320	356	52,008	6	21	1,269
Caroline du Nord	3	272	7,333	38	120	6,945	10	7	1,030	69	1	7,805	120	399	23,113	3	9	607
Caroline du Sud	20	161	5,803	40	87	6,377	56	…	5,773	118	…	15,902	234	249	33,855	4	8	789
Géorgie	5	50	1,358	34	63	4,654	2	1	200	25	…	3,029	66	114	9,241	…	2	50
Floride orientale	6	46	1,688	…	…	…	…	…	…	…	…	…	6	46	1,688	…	…	…
Eloride occidentale	3	19	612	4	2	280	…	…	…	2	…	280	9	21	1,172	1	…	80
TOTAL	232	3,413	112,662	649	1,314	97,807	477	137	49,950	855	27	107,153	2,213	4,891	367,572	114	311	20,381

BATIMENTS REÇUS PAR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

NOMS DES DIX-SEPT PROVINCES.	Du Continent de l'Amériq. septentrionale. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	Des Indes occidentales. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	De l'Afrique & du Midi de l'Europe. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.	De l'Irlande & de l'Angleterre. Vaisseaux	Goeletes.	Tonneaux.	TOTAL DE LA NAVIGATION PASSIVE. Vaisseaux	Goëletes	Tonneaux.
Canada	9	47	2,246	2	…	145	2	2	670	28	…	4,626	41	49	7,687
Terre-Neuve	24	34	3,087	22	…	1,965	1	1	120	83	16	6,510	130	51	11,682
Nouvelle-Écosse	3	118	4,495	2	…	230	…	4	205	17	1	2,076	22	123	7,006
Nouvelle-Angleterre	8	118	4,551	2	…	480	69	98	9,500	8	…	915	87	216	15,446
Massachuset	35	750	27,618	47	42	6,595	78	227	17,898	109	3	14,340	269	1,022	66,451
Rhode-Island	14	378	10,237	3	3	226	57	103	5,958	5	…	415	79	484	16,836
Connecticut	5	407	9,971	1	1	105	39	154	7,790	2	…	150	47	562	18,016
New-Yorck	26	421	11,714	29	11	2,730	69	110	6,964	59	…	5,224	183	542	26,632
Les Jerseys	…	30	654	…	1	25	1	8	257	…	…	…	1	39	936
Pensylvanie	45	254	12,453	112	5	10,745	135	100	12,521	85	…	9,309	377	359	45,028
Maryland	27	116	6,574	34	3	4,095	26	50	4,533	109	…	15,486	196	169	30,688
Virginie	35	226	10,373	45	4	4,600	82	132	11,612	141	1	20,652	303	363	47,237
Caroline du Nord	18	277	9,259	6	4	700	39	95	6,702	51	…	6,415	114	376	23,076
Caroline du Sud	22	169	5,608	33	1	3,325	43	87	6,893	121	1	15,281	219	258	31,107
Géorgie	6	60	2,357	5	1	525	28	49	4,288	20	…	2,523	59	110	9,693
Floride orientale	1	44	1,097	1	…	100	1	1	52	8	…	915	11	45	2,164
Eloride occidentale	1	13	375	…	…	…	…	…	…	3	…	470	4	13	845
TOTAL	279	3,462	122,669	344	76	36,591	670	1,221	95,963	849	22	105,307	2,142	4,781	360,530



